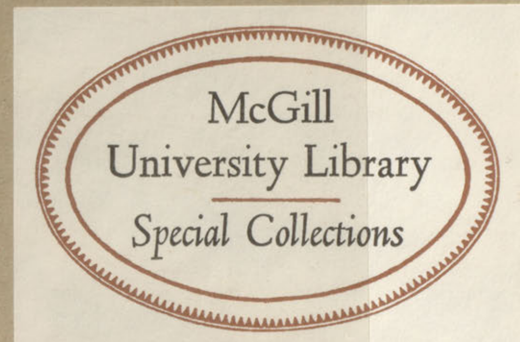



McGill
University Library
Special Collections

LA PUCELLE

D'ORLÉANS,

POËME EN VINGT-UN CHANTS.

TOME II.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

AN VII.

LA PUCELLE
D'ORLÉANS,
POËME EN VINGT-UN CHANTS;
PAR VOLTAIRE.

ORNÉE DE FIGURES GRAVÉES PAR PONCE
ET SOUS SA DIRECTION.

TOME SECOND.

A PARIS,
RUE S. ANDRE-DES-ARCS, N° 46.
AN VII.

LA

PUCELLE D'ORLÉANS,

CHANT ONZIÈME.

ARGUMENT.

Les Anglais violent le couvent. Combat de saint George, patron de l'Angleterre, contre saint Denis, patron de la France.

Ch. 11



Monnet in. Dupréel Sc.

Vous voici, Jeanne, au milieu des infames,
Qui tourmentaient ces vénérables Dames,



CHANT XI.

Je vous dirai, sans harangue inutile,
Que le matin nos deux charmans reclus,
Lassés tous deux de plaisirs défendus,
S'abandonnaient, l'un vers l'autre étendus,
Au doux repos d'une ivresse tranquille.

Un bruit affreux dérangea leur sommeil.
De tous côtés le flambeau de la guerre,
L'horrible mort éclaire leur réveil;
Près du couvent le sang couvrait la terre.
Cet escadron de malandrins anglais
Avait battu cet escadron français.
Ceux-ci s'en vont au travers de la plaine,
Le fer en main; ceux-là volent après,
Frappant, tuant, criant tous hors d'haleine:
Mourez sur l'heure, ou rendez-nous Agnès.
Mais aucun d'eux n'en savait des nouvelles.
Le vieux Colin, pasteur de ces cantons,
Leur dit: Messieurs, en gardant mes moutons,
Je vis hier le miracle des belles

Qui vers le soir entrait en ce moutier.
Lors les Anglais se mirent à crier :
Ah ! c'est Agnès, n'en doutons point, c'est elle ;
Entrons, amis. La cohorte cruelle
Saute à l'instant dessus ces murs bénis.
Voilà les loups au milieu des brebis.

Dans le dortoir, de cellule en cellule,
A la chapelle, à la cave, en tout lieu,
Ces ennemis des servantes de Dieu,
Attaquent tout sans honte et sans scrupule.
Ah ! sœur Agnès, sœur Marton, sœur Ursule,
Où courez-vous, levant les mains aux cieux,
Le trouble au sein, la mort dans vos beaux yeux ?
Où fuyez-vous, colombes gémissantes ?
Vous embrassez, interdites, tremblantes,
Ce saint autel, asile redouté,
Sacré garant de votre chasteté.
C'est vainement, dans ce péril funeste,
Que vous criez à votre époux céleste :
A ses yeux même, à ces mêmes autels,
Tendre troupeau, vos ravisseurs cruels
Vont profaner la foi pure et sacrée

Qu'innocemment votre bouche a jurée.

Je sais qu'il est des lecteurs bien mondains,
Gens sans pudeur, ennemis des nonnains,
Mauvais plaisans, de qui l'esprit frivole
Ose insulter aux filles qu'on viole :
Laissons-les dire. — Hélas ! mes chères sœurs,
Qu'il est affreux pour de si jeunes cœurs,
Pour des beautés si simples, si timides,
De se débattre en des bras homicides ;
De recevoir les baisers dégoûtans
De ces félons de carnage fumans,
Qui, d'un effort détestable et farouche,
Les yeux en feu, le blasphême à la bouche,
Mêlant l'outrage avec la volupté,
Vous font l'amour avec férocité !
De qui l'haleine horrible, empoisonnée,
La barbe dure et la main forcenée,
Le corps hideux, le bras noir et sanglant,
Semblent donner la mort en caressant,
Et qu'on prendrait, dans leurs fureurs étranges,
Pour des démons qui violent des anges !

Déja le crime, aux regards effrontés,

A fait rougir ces pudiques beautés.
Sœur Rebondi, si dévote et si sage,
Au fier Shipunk est tombée en partage.
Le dur Barclay, l'incrédule Warton,
Sont tous les deux après sœur Amidon.
On pleure, on prie, on jure, on presse, on cogne.
Dans le tumulte on voyait sœur Besogne
Se débattant contre Bard et Parson :
Ils ignoraient que Besogne est garçon,
Et la pressaient sans entendre raison.
Aimable Agnès, dans la troupe affligée
Vous n'étiez pas pour être négligée ;
Et votre sort, objet charmant et doux,
Est à jamais de pécher malgré vous.
Le chef sanglant de la gent sacrilége,
Hardi vainqueur, vous presse et vous assiége ;
Et les soldats, soumis dans leur fureur,
Avec respect lui cédaient cet honneur.

Le juste ciel, en ses décrets sévères,
Met quelquefois un terme à nos misères.
Car, dans le temps que messieurs d'Albion
Avaient placé l'abomination

Tout au milieu de la sainte Sion,
Du haut des cieux le patron de la France,
Le bon Denis, propice à l'innocence,
Sut échapper aux soupçons inquiets
Du fier saint George, ennemi des Français.
Du paradis il vint en diligence:
Mais, pour descendre au terrestre séjour,
Plus ne monta sur un rayon du jour;
Sa marche alors aurait paru trop claire.
Il s'en alla vers le dieu du mystère,
Dieu sage et fin, grand ennemi du bruit,
Qui par-tout vole et ne va que de nuit.
Il favorise (et certes c'est dommage)
Force fripons; mais il conduit le sage;
Il est sans cesse à l'église, à la cour;
Au temps jadis il a guidé l'Amour.
Il mit d'abord au milieu d'un nuage
Le bon Denis; puis il fit le voyage
Par un chemin solitaire, écarté,
Parlant tout bas, et marchant de côté.

DES bons Français le protecteur fidèle,
Non loin de Blois rencontra la Pucelle,

Qui sur le dos de son gros muletier
Gagnait pays par un petit sentier,
En priant Dieu qu'une heureuse aventure
Lui fît enfin retrouver son armure.
Tout du plus loin que saint Denis la vit,
D'un ton bénin le bon patron lui dit:
O ma Pucelle ! ô vierge destinée
A protéger les filles et les rois !
Viens secourir la pudeur aux abois,
Viens réprimer la rage forcenée,
Viens ; que ce bras vengeur des fleurs de lis
Soit le sauveur de mes tendrons bénis.
Vois ce couvent ; le temps presse, on viole :
Viens, ma Pucelle. Il dit, et Jeanne y vole :
Le cher patron lui servant d'écuyer,
A coups de fouet hâtait le muletier.

Vous voici, Jeanne, au milieu des infâmes
Qui tourmentaient ces vénérables dames.
Jeanne était nue : un Anglais impudent
Vers cet objet tourne soudain la tête ;
Il la convoite ; il pense fermement
Qu'elle venait pour être de la fête.

Vers elle il court, et sur sa nudité
Il va cherchant la sale volupté.
On lui répond d'un coup de cimeterre
Droit sur le nez. L'infâme roule à terre,
Jurant ce mot des Français révéré,
Mot énergique, au plaisir consacré,
Mot que souvent le profane vulgaire
Indignement prononce en sa colère.

Jeanne à ses pieds foulant son corps sanglant,
Criait tout haut à ce peuple méchant :
Cessez, cruels, cessez, troupe profane ;
O violeurs ! craignez Dieu, craignez Jeanne.
Ces mécréans, au grand œuvre attachés,
N'écoutaient rien, sur leurs nonnains juchés ;
Tels des ânons broutent des fleurs naissantes,
Malgré les cris du maître et des servantes.
Jeanne qui voit leurs impudens travaux,
De grande horreur saintement transportée,
Invoquant Dieu, de Denis assistée,
Le fer en main, vole de dos en dos,
De nuque en nuque et d'échine en échine,
Frappant, perçant de sa pique divine ;

Pourfendant l'un alors qu'il commençait,
Dépêchant l'autre alors qu'il finissait,
Et moissonnant la cohorte félonne;
Si que chacun fut percé sur sa nonne,
Et, perdant l'ame au fort de son desir,
Allait au diable en mourant de plaisir.

Isac Warton, dont la lubrique rage
Avait pressé son détestable ouvrage,
Ce dur Warton fut le seul écuyer
Qui de sa nonne osa se délier;
Et droit en pied reprenant son armure,
Attendit Jeanne, et changea de posture.

O vous, grand saint, protecteur de l'état!
Bon saint Denis, témoin de ce combat,
Daignez redire à ma muse fidelle
Ce qu'à vos yeux fit alors ma Pucelle.
Jeanne d'abord frémit, s'émerveilla:
Mon cher Denis! mon saint, que vois-je là?
Mon corselet, mon armure céleste,
Ce beau présent que tu m'avais donné,
Brille à mes yeux au dos de ce damné!

Il a mon casque, il a ma soubreveste.
Il était vrai; la Jeanne avait raison :
La belle Agnès, en troquant de jupon,
De cette armure en secret habillée,
Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée.
Isac Warton, écuyer de Chandos,
Prit cette armure et s'en couvrit le dos.

O Jeanne d'Arc ! ô fleur des héroïnes !
Tu combattais pour tes armes divines,
Pour ton grand roi si long-temps outragé,
Pour la pudeur de cent bénédictines,
Pour saint Denis de leur honneur chargé.
Denis la voit qui donne avec audace
Cent coups de sabre à sa propre cuirasse,
A son armet d'une aigrette ombragé.
Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
Du noir Vulcain les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins pesans et moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Son gros canon trop bravé sur la terre.

Le fier Anglais, de fer enharnaché,

Recule un pas ; son ame est stupéfaite,
Quand il se voit si rudement touché
Par une jeune et fringante brunette.
La voyant nue il sentit des remords ;
Sa main tremblait de blesser ce beau corps.
Il se défend, et combat en arrière,
De l'ennemie admirant les trésors,
Et se moquant de sa vertu guerrière.

SAINT George alors, au sein du paradis
Ne voyant plus son confrère Denis,
Se douta bien que le saint de la France
Portait aux siens sa divine assistance :
Il promenait ses regards inquiets
Dans les recoins du céleste palais.
Sans balancer aussi-tôt il demande
Son beau cheval connu dans la légende.
Le cheval vint. George le bien monté,
La lance au poing, et le sabre au côté,
Va parcourant cet effroyable espace
Que des humains veut mesurer l'audace ;
Ces cieux divers, ces globes lumineux
Que fait tourner René le songe-creux,

Dans un amas de subtile poussière,
Beaux tourbillons que l'on ne prouve guère;
Et que Newton, rêveur bien plus fameux,
Fait tournoyer sans boussole et sans guide
Autour de rien, tout au travers du vide.

George, enflammé de dépit et d'orgueil,
Franchit ce vide, arrive en un clin d'œil
Devers les lieux arrosés par la Loire,
Où saint Denis croyait chanter victoire.
Ainsi l'on voit dans la profonde nuit
Une comète, en sa longue carrière,
Etinceler d'une horrible lumière.
On voit sa queue, et le peuple frémit;
Le pape en tremble, et la terre étonnée
Croit que les vins vont manquer cette année.

Tout du plus loin que saint George aperçut
Monsieur Denis, de colère il s'émut;
Et brandissant sa lance meurtrière,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère:
Denis, Denis! rival faible et hargneux,
Timide appui d'un parti malheureux,

Tu descends donc en secret sur la terre
Pour égorger mes héros d'Angleterre !
Crois-tu changer les ordres du destin,
Avec ton âne et ton bras féminin ?
Ne crains-tu pas que ma juste vengeance
Punisse enfin, toi, ta fille et la France ?
Ton triste chef, branlant sur ton cou tors,
S'est déjà vu séparé de ton corps :
Je veux t'ôter, aux yeux de ton église,
Ta tête chauve en son lieu mal remise,
Et t'envoyer vers les murs de Paris,
Digne patron des badauds attendris,
Dans ton faubourg, où l'on chôme ta fête,
Tenir encore et rebaiser ta tête.

Le bon Denis, levant les mains aux cieux,
Lui répondit d'un ton noble et pieux :
O grand saint George ! ô mon puissant confrère !
Veux-tu toujours écouter ta colère ?
Depuis le temps que nous sommes au ciel,
Ton cœur dévot est tout pétri de fiel.
Nous faudra-t-il, bienheureux que nous sommes,
Saints enchâssés, tant fêtés chez les hommes,

Nous qui devons l'exemple aux nations,
Nous décrier par nos divisions ?
Veux-tu porter une guerre cruelle
Dans le séjour de la paix éternelle ?
Jusques à quand les saints de ton pays
Mettront-ils donc le trouble en paradis ?
O fiers Anglais, gens toujours trop hardis,
Le ciel un jour à son tour en colère
Se lassera de vos façons de faire ;
Ce ciel n'aura, grace à vos soins jaloux,
Plus de dévots qui viennent de chez vous.
Malheureux saint, pieux atrabilaire,
Patron maudit d'un peuple sanguinaire,
Sois plus traitable ; et, pour Dieu, laisse-moi
Sauver la France et secourir mon roi !

A ce discours, George bouillant de rage
Sentit monter le rouge à son visage ;
Et des badauds contemplant le patron,
Il redoubla de force et de courage,
Car il prenait Denis pour un poltron.
Il fond sur lui, tel qu'un puissant faucon
Vole de loin sur un tendre pigeon.

Denis recule, et prudent il appelle
A haute voix son âne si fidèle,
Son âne ailé, sa joie et son secours.
Viens, criait-il, viens défendre mes jours.
Ainsi parlant, le bon Denis oublie
Que jamais saint n'a pu perdre la vie.

Le bon grison revenait d'Italie
En ce moment; et moi conteur succint,
J'ai déjà dit ce qui fit qu'il revint.
A son Denis dos et selle il présente.
Notre patron, sur son âne élancé,
Sentit soudain sa valeur renaissante.
Subtilement il avait ramassé
Le fer tranchant d'un Anglais trépassé.
Lors, brandissant le fatal cimeterre,
Il pousse à George, il le presse, il le serre.
George indigné lui fait tomber en bref
Trois horions sur son malheureux chef:
Tous sont parés; Denis garde sa tête,
Et de ses coups dirige la tempête
Sur le cheval et sur le cavalier.
Le feu jaillit de l'élastique acier;

Les fers croisés, et de taille et de pointe
A tout moment vont, au fort du combat,
Chercher le cou, le casque, le rabat,
Et l'auréole, et l'endroit délicat
Où la cuirasse à l'aiguillette est jointe.

Ces vains efforts les rendaient plus ardens;
Tous deux tenaient la victoire en suspens,
Quand de sa voix terrible et discordante
L'âne entonna son octave écorchante.
Le ciel en tremble; écho du fond des bois
En frémissant répète cette voix.
George pâlit: Denis, d'une main leste
Fait une feinte, et d'un revers céleste
Tranche le nez du grand saint d'Albion:
Le bout sanglant roule sur son arçon.

George sans nez, mais non pas sans courage,
Venge à l'instant l'honneur de son visage;
Et jurant Dieu, selon les nobles *us*
De ses Anglais, d'un coup de cimeterre
Coupe à Denis ce que jadis saint Pierre,
Certain jeudi, fit tomber à Malchus.

A ce spectacle, à la voix ampoulée
De l'âne saint, à ses terribles cris,
Tout fut ému dans les divins lambris.
Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors, et des arches du ciel
On vit sortir l'archange Gabriel,
Qui, soutenu sur ses brillantes ailes,
Fend doucement les plaines éternelles,
Portant en main la verge qu'autrefois
Devers le Nil eut le divin Moïse,
Quand dans la mer suspendue et soumise
Il engloutit les peuples et les rois.

Que vois-je ici? cria-t-il en colère;
Deux saints patrons, deux enfans de lumière,
Du Dieu de paix confidens éternels,
Vont s'échiner comme de vils mortels!
Laissez, laissez aux sots enfans des femmes
Les passions, et le fer, et les flammes;
Abandonnez à leur profane sort
Les corps chétifs de ces grossières ames,
Nés dans la fange et formés pour la mort:
Mais vous, enfans qu'au séjour de la vie

Le ciel nourrit de sa pure ambrosie,
Êtes-vous las d'être trop fortunés ?
Êtes-vous fous ? Ciel ! une oreille, un nez !
Vous que la grace et la miséricorde
Avaient formés pour prêcher la concorde,
Pouvez-vous bien de je ne sais quels rois
En étourdis embrasser la querelle ?
Ou renoncez à la voûte éternelle,
Ou dans l'instant qu'on se rende à mes lois :
Que dans vos cœurs la charité s'éveille.
George insolent, ramassez cette oreille,
Ramassez, dis-je ; et vous, monsieur Denis,
Prenez ce nez avec vos doigts bénis :
Que chaque chose en son lieu soit remise.

Denis soudain va, d'une main soumise,
Rendre le bout au nez qu'il fit camus.
George à Denis rend l'oreille dévote
Qu'il lui coupa. Chacun des deux marmotte
A Gabriel un gentil *oremus* ;
Tout se rajuste, et chaque cartilage
Va se placer à l'air de son visage.
Sang, fibres, chair, tout se consolida ;

Et nul vestige aux deux saints ne resta
De nez coupé, ni d'oreille abattue :
Tant les saints ont la chair ferme et dodue !

Puis Gabriel, d'un ton de président :
Çà, qu'on s'embrasse. Il dit, et dans l'instant
Le doux Denis, sans fiel et sans colère,
De bonne foi baisa son adversaire ;
Mais le fier George en l'embrassant jurait,
Et promettait que Denis le paîrait.
Le bel archange, après cette embrassade,
Prend mes deux saints, et d'un air gracieux
A ses côtés les fait voguer aux cieux,
Où de nectar on leur verse rasade.

Peu de lecteurs croiront ce grand combat ;
Mais sous les murs qu'arrosait le Scamandre,
N'a-t-on pas vu jadis avec éclat
Les dieux armés de l'Olympe descendre ?
N'a-t-on pas vu chez cet anglais Milton,
D'anges ailés toute une légion
Rougir de sang les célestes campagnes,
Jeter au nez quatre ou cinq cents montagnes,
Et, qui pis est, avoir du gros canon ?

Or, si jadis Michel et le démon
Se sont battus, messieurs Denis et George
Pouvaient sans doute, à plus forte raison,
Se rencontrer et se couper la gorge.

Mais dans le ciel si la paix revenait,
Il en était autrement sur la terre,
Séjour maudit de discorde et de guerre.
Le bon roi Charle en cent endroits courait,
Nommait Agnès, la cherchait, et pleurait.
Et cependant Jeanne la foudroyante,
De son épée invincible et sanglante,
Au fier Warton le trépas préparait;
Elle l'atteint vers l'énorme partie
Dont cet Anglais profana le couvent:
Warton chancelle, et son glaive tranchant
Quitte sa main par la mort engourdie;
Il tombe, et meurt en reniant les saints.
Le vieux troupeau des antiques nonnains,
Voyant aux pieds de l'amazone auguste
Le chevalier sanglant et trébuché,
Disant *ave*, s'écriait : Il est juste
Qu'on soit puni par où l'on a péché.

Soeur Rebondi, qui dans la sacristie
A succombé sous le vainqueur impie,
Pleurait le traître en rendant grace au ciel;
Et, mesurant des yeux le criminel,
Elle disait d'une voix charitable :
Hélas ! hélas ! nul ne fut plus coupable.

FIN DU CHANT ONZIÈME.

LA
PUCELLE D'ORLÉANS,
CHANT DOUZIÈME.

ARGUMENT.

MONROSE tue l'aumônier. Charles retrouve Agnès, qui se consolait avec Monrose dans le château de Cutendre.

Ch. 12



Dessiné par Marillier

Gravé par Patas

Cet écusson, ces trois fleurs, ce derrière,
Emurent Charle : il se mit en prière.

CHANT XII.

J'AVAIS juré de laisser la morale,
De conter net, de fuir les longs discours :
Mais que ne peut ce grand dieu des amours ?
Il est bavard, et ma plume inégale
Va griffonnant de son bec effilé
Ce qu'il inspire à mon cerveau brûlé.
Jeunes beautés, filles, veuves ou femmes,
Qu'il enrôla sous ses drapeaux charmans,
Vous qui lancez et recevez ses flammes,
Or dites-moi, quand deux jeunes amans,
Egaux en grace, en mérite, en talens,
Aux doux plaisirs tous deux vous sollicitent,
Egalement vous pressent, vous excitent,
Mettent en feu vos sensibles appas,
Vous éprouvez un étrange embarras.
Connaissez-vous cette histoire frivole
D'un certain âne, illustre dans l'école ?
Dans l'écurie on vint lui présenter
Pour son dîner deux mesures égales,
De même forme, à pareils intervalles :

Des deux côtés l'âne se vit tenter
Egalement, et, dressant ses oreilles
Juste au milieu des deux formes pareilles,
De l'équilibre accomplissant les lois,
Mourut de faim de peur de faire un choix.
N'imitez pas cette philosophie ;
Daignez plutôt honorer tout d'un temps
De vos bontés vos deux jeunes amans,
Et gardez-vous de risquer votre vie.

A quelques pas de ce joli couvent
Si pollué, si triste et si sanglant,
Où le matin vingt nonnes affligées
Par l'amazone ont été trop vengées,
Près de la Loire était un vieux château
A pont-levis, mâchicoulis, tourelles ;
Un long canal transparent, à fleur d'eau,
En serpentant tournait au pied d'icelles,
Puis embrassait, en quatre cents jets d'arc,
Les murs épais qui défendaient le parc.
Un vieux baron, surnommé de Cutendre,
Etait seigneur de cet heureux logis.
En sûreté chacun pouvait s'y rendre :

Le vieux seigneur, dont l'ame est bonne et tendre,
En avait fait l'asile du pays.
Français, Anglais, tous étaient ses amis.
Tout voyageur en coche, en botte, en guêtre,
Ou prince, ou moine, ou nonne, ou turc, ou prêtre,
Y recevait un accueil gracieux :
Mais il fallait qu'on entrât deux à deux;
Car tout baron a quelque fantaisie;
Et celui-ci pour jamais résolut
Qu'en son châtel en nombre pair on fût,
Jamais impair : telle était sa folie.
Quand deux à deux on abordait chez lui,
Tout allait bien : mais malheur à celui
Qui venait seul en ce logis se rendre!
Il soupait mal; il lui fallait attendre
Qu'un compagnon formât ce nombre heureux,
Nombre parfait qui fait que deux font deux.

La fière Jeanne ayant repris ses armes
Qui cliquetaient sur ses robustes charmes,
Devers la nuit y conduisit au frais,
En devisant, la belle et douce Agnès.
Cet aumônier qui la suivait de près,

Cet aumônier ardent, insatiable,
Arrive aux murs du logis charitable.
Ainsi qu'un loup qui mâche sous sa dent
Le fin duvet d'un jeune agneau bêlant,
Plein de l'ardeur d'achever sa curée,
Va du bercail escalader l'entrée :
Tel, enflammé de sa lubrique ardeur,
L'œil tout en feu, l'aumônier ravisseur
Allait cherchant les restes de sa joie,
Qu'on lui ravit lorsqu'il tenait sa proie.
Il sonne, il crie. On vient : on aperçut
Qu'il était seul ; or soudain il parut
Que les deux bois, dont les forces mouvantes
Font ébranler les solives tremblantes
Du pont-levis, par les airs s'élevaient,
Et s'élevant le pont-levis haussaient.
A ce spectacle, à cet ordre du maître,
Qui jura Dieu ? ce fut mon vilain prêtre.
Il suit des yeux les deux mobiles bois ;
Il tend les mains, veut crier, perd la voix.
On voit souvent, du haut d'une gouttière,
Descendre un chat auprès d'une volière,
Passant la griffe à travers les barreaux

Qui contre lui défendent les oiseaux :
Son œil poursuit cette espèce emplumée,
Qui se tapit au fond d'une ramée.
Notre aumônier fut encor plus confus,
Alors qu'il vit sous des ormes touffus
Un beau jeune homme, à la tresse dorée,
Au sourcil noir, à la mine assurée,
Aux yeux brillans, au menton cotonné,
Au teint fleuri, par les Graces orné,
Tout rayonnant des couleurs du bel âge :
C'était l'Amour, ou c'était mon beau page :
C'était Monrose. Il avait tout le jour
Cherché l'objet de son naissant amour.
Dans le couvent reçu par les nonnettes,
Il apparut à ces filles discrètes
Non moins charmant que l'ange Gabriel,
Pour les bénir venant du haut du ciel.
Les tendres sœurs, voyant le beau Monrose,
Sentaient rougir leurs visages de rose,
Disant tout bas : Ah ! que n'était-il là,
Dieu paternel, quand on nous viola !
Toutes en cercle autour de lui se mirent,
Parlant sans cesse ; et lorsqu'elles apprirent

Que ce beau page allait chercher Agnès,
On lui donna le coursier le plus frais,
Avec un guide, afin que sans esclandre
Il arrivât au château de Cutendre.

En arrivant, il vit près du chemin,
Non loin du pont, l'aumônier inhumain.
Lors, tout ému de joie et de colère :
Ah ! c'est donc toi, prêtre de Belzébut !
Je jure ici Chandos et mon salut,
Et plus encor les yeux qui m'ont su plaire,
Que tes forfaits vont enfin se payer.
Sans repartir, le bouillant aumônier
Prend d'une main par la rage tremblante,
Un pistolet, en presse la détente :
Le chien s'abat, le feu prend, le coup part;
Le plomb chassé siffle et vole au hasard,
Suivant au loin la ligne mal mirée
Que lui traçait une main égarée.
Le page vise, et par un coup plus sûr
Atteint le front, ce front horrible et dur,
Où se peignait une ame détestable.

L'aumônier tombe, et le page vainqueur

Sentit alors dans le fond de son cœur
De la pitié le mouvement aimable.
Hélas ! dit-il, meurs du moins en chrétien;
Dis *Te Deum :* tu vécus comme un chien ;
Demande au ciel pardon de ta luxure ;
Prononce *amen*, donne ton ame à Dieu.
Non, répondit le maraud à tonsure,
Je suis damné, je vais au diable; adieu.
Il dit, et meurt; son ame déloyale
Alla grossir la cohorte infernale.

Tandis qu'ainsi ce monstre impénitent
Allait rôtir aux brasiers de Satan,
Le bon roi Charle, accablé de tristesse,
Allait cherchant son errante maîtresse,
Se promenant, pour calmer sa douleur,
Devers la Loire avec son confesseur.
Il faut ici, lecteur, que je remarque
En peu de mots ce que c'est qu'un docteur,
Qu'en sa jeunesse un amoureux monarque
Par étiquette a pris pour directeur.
C'est un mortel tout pétri d'indulgence,
Qui doucement fait pencher dans ses mains,

Du bien, du mal la trompeuse balance,
Vous mène au ciel par d'aimables chemins,
Et fait pécher son maître en conscience;
Son ton, ses yeux, son geste composant,
Observant tout, flattant avec adresse
Le favori, le maître, la maîtresse;
Toujours accort, et toujours complaisant.

Le confesseur du monarque gallique
Etait un fils du bon saint Dominique;
Il s'appelait le père Bonifoux,
Homme de bien, se fesant tout à tous.
Il lui disait d'un ton dévot et doux:
Que je vous plains! la partie animale
Prend le dessus: la chose est bien fatale.
Aimer Agnès est un péché vraiment;
Mais ce péché se pardonne aisément:
Au temps jadis il était fort en vogue
Chez les Hébreux, enfans du décalogue.
Cet Abraham, ce père des croyans,
Avec Agar s'avisa d'être père;
Car sa servante avait des yeux charmans
Qui de Sara méritaient la colère.

Jacob le juste épousa les deux sœurs.
Tout patriarche a connu les douceurs
Du changement dans l'amoureux mystère.
Le vieux Booz en son vieux lit reçut
Après moisson la bonne et vieille Ruth.
Et sans compter la belle Betzabée,
Du bon David l'ame fut absorbée
Dans les plaisirs de son ample sérail.
Son vaillant fils, fameux par sa crinière,
Un beau matin, par vertu singulière,
Vous repassa tout ce gentil bercail.
De Salomon vous savez le partage :
Comme un oracle on écoutait sa voix ;
Il savait tout, et des rois le plus sage
Etait aussi le plus galant des rois.
De leurs péchés si vous suivez la trace,
Si vos beaux ans sont livrés à l'amour,
Consolez-vous ; la sagesse a son tour.
Jeune on s'égare, et vieux on obtient grace.

Ah ! dit Charlot, ce discours est fort bon ;
Mais que je suis bien loin de Salomon !
Que son bonheur augmente mes détresses !

Pour ses ébats il eut trois cents maîtresses;
Je n'en ai qu'une; hélas! je ne l'ai plus.

Des pleurs alors, sur son nez répandus,
Interrompaient sa voix tendre et plaintive,
Lorsqu'il avise, en tournant vers la rive,
Sur un cheval trottant d'un pas hardi,
Un manteau rouge, un ventre rebondi,
Un vieux rabat; c'était Bonneau lui-même.
Or chacun sait qu'après l'objet qu'on aime,
Rien n'est plus doux pour un parfait amant
Que de trouver son très-cher confident.
Le roi perdant et reprenant haleine,
Crie à Bonneau: Quel démon te ramène?
Que fait Agnès? dis, d'où viens-tu? quels lieux
Sont embellis, éclairés par ses yeux?
Où la trouver? dis donc, réponds donc, parle.

Aux questions qu'enfilait le roi Charle,
Le bon Bonneau conta de point en point
Comme il avait été mis en pourpoint,
Comme il avait servi dans la cuisine,
Comme il avait, par fraude clandestine

Et par miracle, à Chandos échappé,
Quand à se battre on était occupé;
Comme on cherchait cette beauté divine :
Sans rien omettre il raconta fort bien
Ce qu'il savait ; mais il ne savait rien.
Il ignorait la fatale aventure,
Du prêtre anglais la brutale luxure,
Du page aimé l'amour respectueux,
Et du couvent le sac incestueux.

Après avoir bien expliqué leurs craintes,
Repris cent fois le fil de leurs complaintes,
Maudit le sort et les cruels Anglais,
Tous deux étaient plus tristes que jamais.
Il était nuit ; le char de la grande ourse
Vers son nadir avait fourni sa course.
Le jacobin dit au prince pensif :
Il est bien tard ; soyez mémoratif
Que tout mortel, prince ou moine, à cette heure
Devrait chercher quelque honnête demeure
Pour y souper et pour passer la nuit.
Le triste roi par le moine conduit,
Sans rien répondre, et ruminant sa peine,

Le cou penché, galoppe dans la plaine;
Et bientôt Charle, et le prêtre et Bonneau,
Furent tous trois aux fossés du château.

Non loin du pont était l'aimable page,
Lequel ayant jeté dans le canal
Le corps maudit de son damné rival,
Ne perdait point l'objet de son voyage.
Il dévorait en secret son ennui,
Voyant ce pont entre sa dame et lui.
Mais quand il vit aux rayons de la lune
Les trois Français, il sentit que son cœur
Du doux espoir éprouvait la chaleur;
Et d'une grace adroite et non commune,
Cachant son nom, et sur-tout son ardeur,
Dès qu'il parut, dès qu'il se fit entendre,
Il inspira je ne sais quoi de tendre:
Il plut au prince; et le moine benin
Le caressait de son air patelin,
D'un œil dévot et du plat de la main.

Le nombre pair étant formé de quatre,
On vit bientôt les deux flèches abattre

Le pont mobile ; et les quatre coursiers
Font, en marchant, gémir les madriers.
Le gros Bonneau tout essoufflé chemine ;
En arrivant, droit devers la cuisine,
Songe au souper. Le moine au même lieu,
Dévotement en rendit grace à Dieu.
Charles prenant un nom de gentilhomme,
Court à Cutendre avant qu'il prît son somme.
Le bon baron lui fit son compliment,
Puis le mena dans son appartement.
Charle a besoin d'un peu de solitude,
Il veut jouir de son inquiétude.
Il pleure Agnès. Il ne se doutait pas
Qu'il fût si près de ses jeunes appas.

Le beau Monrose en sut bien davantage.
Avec adresse il fit causer un page ;
Il se fit dire où reposait Agnès,
Remarquant tout avec des yeux discrets.
Ainsi qu'un chat, qui d'un regard avide
Guette au passage une souris timide,
Marchant tout doux, la terre ne sent pas
L'impression de ses pieds délicats ;

Dès qu'il l'a vue, il a sauté sur elle.
Ainsi Monrose, avançant vers la belle,
Etend un bras, puis avance à tâtons,
Posant l'orteil et haussant les talons.
Agnès, Agnès, il entre dans ta chambre!
Moins promptement la paille vole à l'ambre,
Et le fer suit moins sympathiquement
Le tourbillon qui l'unit à l'aimant.
Le beau Monrose en arrivant se jette
A deux genoux au bord de la couchette
Où sa maîtresse avait entre deux draps,
Pour sommeiller, arrangé ses appas.
De dire un mot aucun d'eux n'eut la force
Ni le loisir; le feu prit à l'amorce
En un clin d'œil; un baiser amoureux
Unit soudain leurs bouches demi-closes;
Leur ame vint sur leurs lèvres de roses;
Un tendre feu sortit de leurs beaux yeux;
Dans leurs baisers leurs langues se cherchèrent:
Qu'éloquemment alors elles parlèrent!
Discours muets, langage des desirs,
Charmant prélude, organe des plaisirs,
Pour un moment il vous fallut suspendre

Ce doux concert et ce duo si tendre.

Agnès aida Monrose impatient
A dépouiller, à jeter promptement
De ses habits l'incommode parure,
Déguisement qui pèse à la nature,
Dans l'âge d'or aux mortels inconnu,
Que hait sur-tout un dieu qui va tout nu.

Dieux! quels objets! est-ce Flore et Zéphyre?
Est-ce Psyché qui caresse l'Amour?
Est-ce Vénus que le fils de Cinyre
Tient dans ses bras loin des rayons du jour,
Tandis que Mars est jaloux et soupire?

Le Mars français, Charle, au fond du château
Soupire alors avec l'ami Bonneau,
Mange à regret et boit avec tristesse.
Un vieux valet, bavard de son métier,
Pour égayer sa taciturne altesse,
Apprit au roi, sans se faire prier,
Que deux beautés, l'une robuste et fière,
Aux cheveux noirs, à la mine guerrière,
L'autre plus douce, aux yeux bleus, au teint frais,

Couchaient alors dans la gentilhommière.
Charle étonné les soupçonne à ces traits;
Il se fait dire, et puis redire encore
Quels sont les yeux, la bouche, les cheveux,
Le doux parler, le maintien vertueux
Du cher objet de son cœur amoureux.
C'est elle enfin, c'est tout ce qu'il adore;
Il en est sûr, il quitte son repas.
Adieu, Bonneau : je cours entre ses bras.
Il dit et vole, et non pas sans fracas :
Il était roi, cherchant peu le mystère.

Plein de sa joie, il répète et redit
Le nom d'Agnès, tant qu'Agnès l'entendit.
Le couple heureux en trembla dans son lit.
Que d'embarras ! comment sortir d'affaire?
Voici comment le beau page s'y prit.
Près du lambris, dans une grande armoire,
On avait mis un petit oratoire,
Autel de poche, où, lorsque l'on voulait,
Pour quinze sous un capucin venait.
Sur le retable, en voûte pratiquée,
Est une niche en attendant son saint.

D'un rideau vert la niche était masquée.
Que fait Monrose ? un beau penser lui vint
De s'ajuster dans la niche sacrée :
En bienheureux, derrière le rideau
Il se tapit, sans pourpoint, sans manteau.
Charles volait, et presque dès l'entrée
Il saute au cou de sa belle adorée ;
Et tout en pleurs il veut jouir des droits
Qu'ont les amans, sur-tout quand ils sont rois.
Le saint caché frémit à cette vue ;
Il fait du bruit et la table remue.
Le prince approche, il y porte la main ;
Il sent un corps, il recule, il s'écrie :
Amour ! Satan ! saint François ! saint Germain !
Moitié frayeur, et moitié jalousie ;
Puis tire à lui, fait tomber sur l'autel,
Avec grand bruit, le rideau sous lequel
Se blotissait cette aimable figure
Qu'à son plaisir façonna la nature.
Son dos tourné par pudeur, étalait
Ce que César sans pudeur soumettait
A Nicomède en sa belle jeunesse,
Ce que jadis le héros de la Grèce

Admira tant dans son Ephestion,
Ce qu'Adrien mit dans le panthéon.
Que les héros, ô ciel, ont de faiblesse !

Si mon lecteur n'a point perdu le fil
De cette histoire, au moins se souvient-il
Que dans le camp la courageuse Jeanne
Traça jadis au bas du dos profane,
D'un doigt conduit par monsieur saint Denis,
Adroitement trois belles fleurs de lis.
Cet écusson, ces trois fleurs, ce derrière,
Emurent Charle : il se mit en prière;
Il croit que c'est un tour de Belzébut.
De repentir et de douleur atteinte,
La belle Agnès s'évanouit de crainte.
Le prince alors, dont le trouble s'accrut,
Lui prend les mains : Qu'on vole ici vers elle !
Accourez tous ; le diable est chez ma belle.
Aux cris du roi le confesseur troublé,
Non sans regret quitte aussitôt la table :
L'ami Bonneau monte tout essoufflé;
Jeanne s'éveille, et d'un bras redoutable,
Prenant ce fer que la victoire suit,

Cherche l'endroit d'où partait tout le bruit.
Et cependant le baron de Cutendre
Dormait à l'aise, et ne put rien entendre.

FIN DU CHANT DOUZIÈME.

LA

PUCELLE D'ORLÉANS,

CHANT TREIZIÈME.

ARGUMENT.

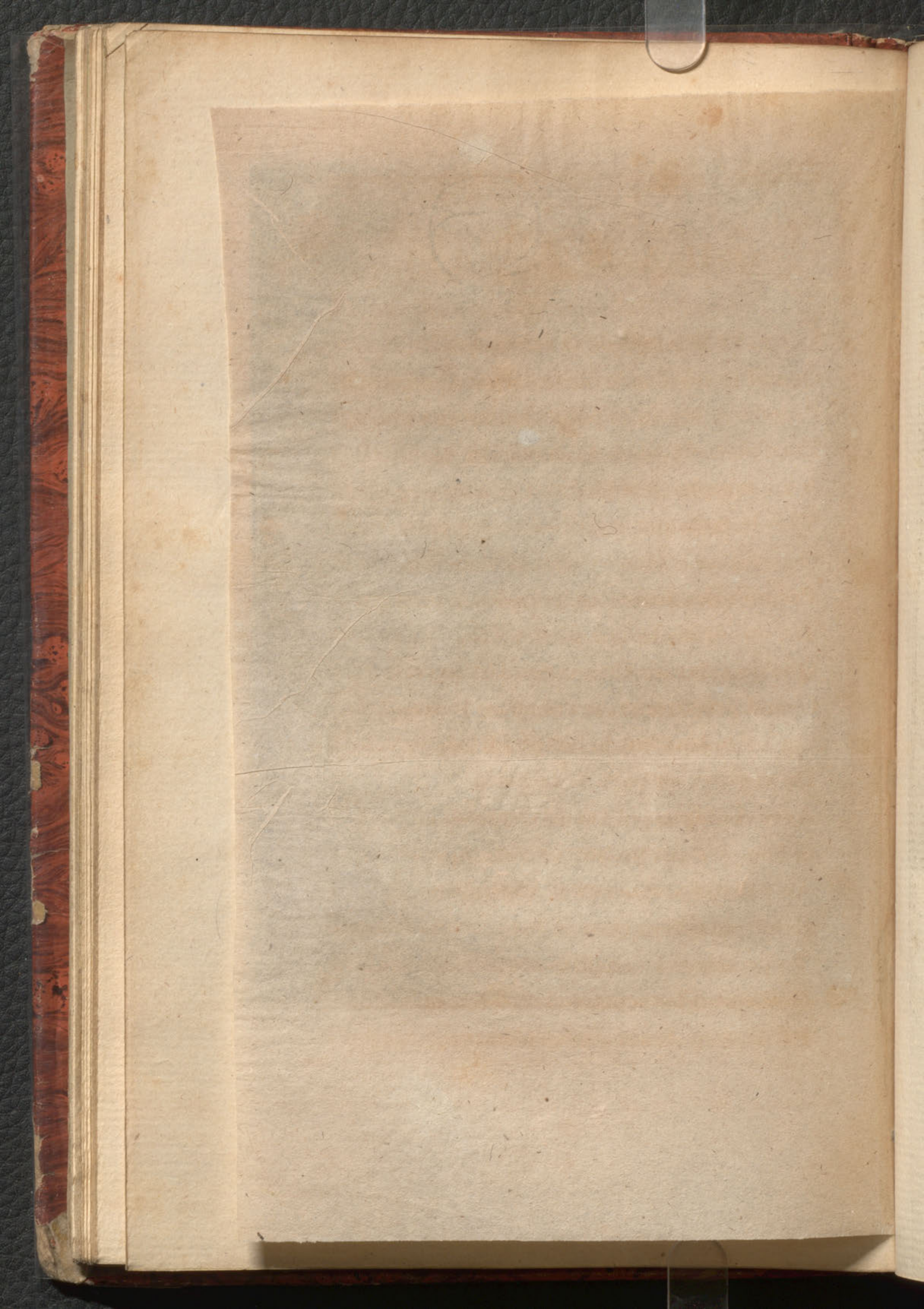
Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle et de Jean Chandos : étrange loi du combat, à laquelle la Pucelle est soumise. Vision du père Bonifoux ; miracle qui sauve l'honneur de Jeanne.

Ch. 13.



Marillier Del.   Delignon Sculp

Voila comment, le bon Denis arrête,
Le fier Anglais dans ſes droits de conquête.



CHANT XIII.

C'ÉTAIT le temps de la saison brillante,
Quand le soleil aux bornes de son cours
Prend sur les nuits pour ajouter aux jours,
Et se plaisant, dans sa démarche lente,
A contempler nos fortunés climats,
Vers le tropique arrête encor ses pas.
O grand saint Jean ! c'était alors ta fête.
Premier des Jeans, orateur des déserts,
Toi qui criais jadis à pleine tête,
Que du salut les chemins soient ouverts;
Grand précurseur, je t'aime, je te sers.
Un autre Jean eut la bonne fortune
De voyager au pays de la lune
Avec Astolphe, et rendit la raison,
Si l'on en croit un auteur véridique,
Au paladin amoureux d'Angélique.
Rends-moi la mienne, ô Jean second du nom!
Tu protégeas ce chantre aimable et rare,
Qui réjouit les seigneurs de Ferrare
Par le tissu de ses contes plaisans;

Tu pardonnas aux vives apostrophes
Qu'il t'adressa dans ses comiques strophes.
Étends sur moi tes secours bienfesans :
J'en ai besoin ; car tu sais que les gens
Sont bien plus sots, et bien moins indulgens
Qu'on ne l'était au siècle du génie,
Quand l'Arioste illustrait l'Italie.
Protège-moi contre ces durs esprits,
Frondeurs pesans de mes légers écrits.
Si quelquefois l'innocent badinage
Vient en riant égayer mon ouvrage,
Quand il le faut je suis très-sérieux ;
Mais je voudrais n'être point ennuyeux.
Conduis ma plume, et sur-tout daigne faire
Mes complimens à Denis ton confrère.

En accourant, la fière Jeanne d'Arc
D'une lucarne aperçut dans le parc
Cent palefrois, une brillante troupe
De chevaliers ayant dames en croupe,
Et d'écuyers qui tenaient dans leurs mains
Tout l'attirail des combats inhumains ;
Cent boucliers où des nuits la courrière

Réfléchissait sa tremblante lumière;
Cent casques d'or d'aigrettes ombragés,
Et les longs bois d'un fer pointu chargés,
Et des rubans dont les touffes dorées
Pendaient au bout des lances acérées.
Voyant cela, Jeanne crut fermement
Que les Anglais avaient surpris Cutendre;
Mais Jeanne d'Arc se trompa lourdement.
En fait de guerre on peut bien se méprendre,
Ainsi qu'ailleurs : mal voir et mal entendre
De l'héroïne était souvent le cas,
Et saint Denis ne l'en corrigea pas.

Ce n'étaient point des enfans d'Angleterre
Qui de Cutendre avaient surpris la terre;
C'est ce Dunois de Milan revenu,
Ce grand Dunois à Jeanne si connu,
C'est la Trimouille avec sa Dorothée.
Elle était d'aise et d'amour transportée;
Elle en avait sujet assurément :
Elle voyage avec son cher amant,
Ce cher amant, ce tendre la Trimouille
Que l'honneur guide et que l'amour chatouille:

Elle le suit toujours avec honneur,
Et ne craint plus monsieur l'inquisiteur.

En nombre pair cette troupe dorée
Dans le château la nuit était entrée.
Jeanne y vola : le bon roi qui la vit,
Crut qu'elle allait combattre, et la suivit;
Et dans l'erreur qui trompait son courage,
Il laisse encore Agnès avec son page.

O page heureux, et plus heureux cent fois
Que le plus grand, le plus chrétien des rois,
Que de bon cœur alors tu rendis grace
Au benoît saint dont tu tenais la place !
Il te fallut rhabiller promptement;
Tu rajustas ta trousse diaprée;
Agnès t'aidait d'une main timorée
Qui s'égarait et se trompait souvent.
Que de baisers sur sa bouche de rose
Elle reçut en rhabillant Monrose !
Que son bel œil, le voyant rajusté,
Semblait encor chercher la volupté !
Monrose au parc descendit sans rien dire.

Le confesseur tout saintement soupire,
Voyant passer ce beau jeune garçon
Qui lui donnait de la distraction.

La douce Agnès composa son visage,
Ses yeux, son air, son maintien, son langage.
Auprès du roi Bonifoux se rendit,
Le consola, le rassura, lui dit
Que dans la niche un envoyé céleste
Était d'en-haut venu pour annoncer
Que des Anglais la puissance funeste
Touchait au terme, et que tout doit passer;
Que le roi Charle obtiendrait la victoire.
Charles le crut, car il aimait à croire.
La fière Jeanne appuya ce discours:
Du ciel, dit-elle, acceptons le secours;
Venez, grand prince, et rejoignons l'armée,
De votre absence à bon droit alarmée.

Sans balancer, la Trimouille et Dunois
De cet avis furent à haute voix.
Par ces héros la belle Dorothée
Honnêtement au roi fut présentée.

Agnès la baise, et le noble escadron
Sortit enfin du logis du baron.

Le juste ciel aime souvent à rire
Des passions du sublunaire empire.
Il regardait cheminer dans les champs
Cet escadron de héros et d'amans.
Le roi de France allait près de sa belle,
Qui, s'efforçant d'être toujours fidelle,
Sur son cheval la main lui présentait,
Serrait la sienne, exhalait sa tendresse;
Et cependant, ô comble de faiblesse !
De temps en temps le beau page lorgnait.
Le confesseur, psalmodiant, suivait,
Des voyageurs récitait la prière,
S'interrompait en voyant tant d'attraits,
Et regardait avec des yeux distraits
Le roi, le page, Agnès et son bréviaire.
Tout brillant d'or, et le cœur plein d'amour,
Ce la Trimouille, ornement de la cour,
Caracolait auprès de Dorothée
Ivre de joie, et d'amour transportée,
Qui le nommait son cher libérateur,

Son cher amant, l'idole de son cœur.
Il lui disait : Je veux, après la guerre,
Vivre à mon aise avec vous dans ma terre.
O cher objet dont je suis toujours fou,
Quand serons-nous tous les deux en Poitou?

JEANNE auprès d'eux, ce fier soutien du trône,
Portant corset et jupon d'amazone,
Le chef orné d'un petit chapeau vert
Enrichi d'or et de plumes couvert,
Sur son fier âne étalait ses gros charmes,
Parlait au roi, courait, allait le pas,
Se rengorgeait, et soupirait tout bas
Pour le Dunois compagnon de ses armes;
Car elle avait toujours le cœur ému,
Se souvenant de l'avoir vu tout nu.

BONNEAU portant barbe de patriarche,
Suant, soufflant, Bonneau fermait la marche.
O d'un grand roi serviteur précieux !
Il pense à tout, il a soin de conduire
Deux gros mulets tout chargés de vin vieux,
Longs saucissons, pâtés délicieux,

Jambons, poulets ou cuits ou prêts à cuire.

On avançait, alors que Jean Chandos,
Cherchant par-tout son Agnès et son page,
Au coin d'un bois, près d'un certain passage,
Le fer en main, rencontra nos héros.
Chandos avait une suite assez belle
De fiers Bretons, pareille en nombre à celle
Qui suit les pas du monarque amoureux;
Mais elle était d'espèce différente:
On n'y voyait ni tetons ni beaux yeux.
Oh! oh! dit-il d'une voix menaçante,
Galans Français, objets de mon courroux,
Vous aurez donc trois filles avec vous,
Et moi Chandos je n'en aurai pas une?
Ça, combattons: je veux que la fortune
Décide ici qui sait le mieux de nous
Mettre à plaisir ses ennemis dessous,
Frapper d'estoc et pointer de sa lance:
Que de vous tous le plus ferme s'avance;
Qu'on entre en lice; et celui qui vaincra,
L'une des trois à son aise tiendra.

Le roi piqué de cette offre cynique,

Veut l'en punir, s'avance, prend sa pique.
Dunois lui dit : Ah ! laissez-moi, seigneur,
Venger mon prince, et des dames l'honneur.
Il dit, et court : la Trimouille l'arrête;
Chacun prétend à l'honneur de la fête.
L'ami Bonneau, toujours de bon accord,
Leur proposa de s'en remettre au sort,
Car c'est ainsi que les guerriers antiques
En ont usé dans les temps héroïques :
Même aujourd'hui dans quelques républiques
Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux,
Se tire aux dés, et tout en va bien mieux.
Si j'osais même en cette noble histoire
Citer des gens que tout mortel doit croire,
Je vous dirais que monsieur saint Mathias
Obtint ainsi la place de Judas.
Le gros Bonneau tient le cornet, soupire,
Craint pour son roi, prend les dés, roule, tire.
Denis, du haut du céleste rempart,
Voyait le tout d'un paternel regard ;
Et contemplant la Pucelle et son âne,
Il conduisait ce qu'on nomme hasard.
Il fut heureux, le sort échut à Jeanne.

Jeanne, c'était pour vous faire oublier
L'infâme jeu de ce grand cordelier,
Qui ci-devant avait raflé vos charmes.

Jeanne à l'instant court au roi, court aux armes,
Modestement va derrière un buisson
Se délacer, détacher son jupon,
Et revêtir son armure sacrée
Qu'un écuyer tient déjà préparée;
Puis sur son âne elle monte en courroux,
Branlant sa lance, et serrant les genoux.
Elle invoquait les onze mille belles,
Du pucelage héroïnes fidelles.
Pour Jean Chandos, cet indigne chrétien
Dans les combats n'invoquait jamais rien.

Jean contre Jeanne avec fureur avance:
Des deux côtés égale est la vaillance;
Ane et cheval bardés, coiffés de fer,
Sous l'éperon partent comme un éclair,
Vont se heurter, et de leur tête dure
Front contre front fracassent leur armure;
La flamme en sort, et le sang du coursier

Teint les éclats du voltigeant acier.
Du choc affreux les échos retentissent;
Des deux coursiers les huit pieds rejaillissent,
Et les guerriers, du coup désarçonnés,
Tombent chacun sur la croupe étonnés :
Ainsi qu'on voit deux boules suspendues
Aux bouts égaux de deux cordes tendues,
Dans une courbe au même instant partir,
Hâter leur cours, se heurter, s'applatir,
Et remonter sous le choc qui les presse,
Multipliant leur poids par leur vîtesse.
Chaque parti crut morts les deux coursiers,
Et tressaillit pour les deux chevaliers.

Or, des Français la championne auguste
N'avait la chair si ferme, si robuste,
Les os si durs, les membres si dispos,
Si musculeux, que le fier Jean Chandos.
Son équilibre ayant dans cette rixe
Abandonné sa ligne et son point fixe,
Son quadrupède un haut-le-corps lui fit,
Qui dans le pré Jeanne d'Arc étendit
Sur son beau dos, sur sa cuisse gentille,

Et comme il faut que tombe toute fille.

Chandos pensait qu'en ce grand désarroi
Il avait mis ou Dunois ou le roi;
Il veut soudain contempler sa conquête:
Le casque ôté, Chandos voit une tête
Où languissaient deux grands yeux noirs et longs.
De la cuirasse il défait les cordons.
Il voit, ô ciel! ô plaisir! ô merveille!
Deux gros tetons de figure pareille,
Unis, polis, séparés, demi-ronds,
Et surmontés de deux petits boutons
Qu'en sa naissance a la rose vermeille.
On tient qu'alors, en élevant la voix,
Il bénit Dieu pour la première fois.
Elle est à moi la Pucelle de France,
S'écria-t-il; contentons ma vengeance.
J'ai, grace au ciel, doublement mérité
De mettre à bas cette fière beauté.
Que saint Denis me regarde et m'accuse;
Mars et l'Amour sont mes droits, et j'en use.

Son écuyer disait: Poussez, milord;
Du trône anglais affermissez le sort.

Frère Lourdis en vain nous décourage;
Il jure en vain que ce saint pucelage
Est des Troyens le grand palladium,
Le bouclier sacré du Latium;
De la victoire il est, dit-il, le gage;
C'est l'oriflamme : il faut vous en saisir.
Oui, dit Chandos, et j'aurai pour partage
Les plus grands biens, la gloire et le plaisir.

Jeanne pâmée écoutait ce langage
Avec horreur, et fesait mille vœux
A saint Denis, ne pouvant faire mieux.
Le grand Dunois, d'un courage héroïque,
Veut empêcher le triomphe impudique.
Mais comment faire? il faut dans tout état
Qu'on se soumette à la loi du combat.
Les fers en l'air et la tête penchée,
L'oreille basse et du choc écorchée,
Languissamment le céleste baudet
D'un œil confus Jean Chandos regardait.
Il nourrissait dès long-temps dans son ame
Pour la Pucelle une discrète flamme,
Des sentimens nobles et délicats

Très-peu connus des ânes d'ici-bas.

Le confesseur du bon monarque Charle
Tremble en sa chair alors que Chandos parle :
Il craint sur-tout que son cher pénitent,
Pour soutenir la gloire de la France,
Qu'on avilit avec tant d'impudence,
A son Agnès n'en veuille faire autant ;
Et que la chose encor soit imitée
Par la Trimouille et par sa Dorothée.
Au pied d'un chêne il entre en oraison,
Et fait tout bas sa méditation
Sur les effets, la cause, la nature
Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.

En méditant avec attention,
Le benoît moine eut une vision
Assez semblable au prophétique songe
De ce Jacob, heureux par un mensonge,
Patte-pelu dont l'esprit lucratif
Avait vendu ses lentilles en juif.
Ce vieux Jacob, ô sublime mystère !
Devers l'Euphrate une nuit aperçut
Mille béliers qui grimpèrent en rut

Sur des brebis qui les laissèrent faire.
Le moine vit de plus plaisans objets;
Il vit courir à la même aventure
Tous les héros de la race future.
Il observait les différens attraits
De ces beautés qui, dans leur douce guerre,
Donnent des fers aux maîtres de la terre.
Chacune était auprès de son héros,
Et l'enchaînait des chaînes de Paphos.
Tels au retour de Flore et du Zéphyre,
Quand le printemps reprend son doux empire,
Tous ces oiseaux, peints de mille couleurs,
Par leurs amours agitent les feuillages:
Les papillons se baisent sur les fleurs,
Et les lions courent sous les ombrages
A leurs moitiés qui ne sont plus sauvages.

C'est-la qu'il vit le beau François premier:
Ce brave roi, ce loyal chevalier,
Avec Etampe, heureusement oublie
Les autres fers qu'il reçut à Pavie.
Là Charles-Quint joint le myrte au laurier,
Sert à la fois la Flamande et la Maure.

Quels rois, ô ciel ! l'un à ce beau métier
Gagne la goutte, et l'autre pis encore.
Près de Diane on voit danser les Ris,
Aux mouvemens que l'Amour lui fait faire,
Quand dans ses bras tendrement elle serre,
En se pâmant, le second des Henris.
De Charles neuf le successeur volage
Quitte, en riant, sa Cloris pour un page,
Sans s'alarmer des troubles de Paris.

Mais quels combats le jacobin vit rendre
Par Borgia le sixième Alexandre !
En cent tableaux il est représenté.
Là, sans tiare, et d'amour transporté,
Avec Vanoze il se fait sa famille.
Un peu plus bas on voit sa sainteté
Qui s'attendrit pour Lucrèce sa fille.
O Léon dix ! ô sublime Paul trois !
A ce beau jeu vous passiez tous les rois ;
Mais vous cédez à mon grand Béarnois,
A ce vainqueur de la ligue rebelle,
A mon héros, plus connu mille fois
Par les plaisirs que goûta Gabrielle,

Que par vingt ans de travaux et d'exploits.

Bientôt on voit le plus beau des spectacles,
Ce siècle heureux, ce siècle des miracles,
Ce grand Louis, cette superbe cour
Où tous les arts sont instruits par l'Amour.
L'Amour bâtit le superbe Versailles;
L'Amour, aux yeux des peuples éblouis,
D'un lit de fleurs fait un trône à Louis:
Malgré les cris du fier dieu des batailles,
L'Amour amène au plus beau des humains
De cette cour les rivales charmantes,
Toutes en feu, toutes impatientes:
De Mazarin la nièce aux yeux divins,
La généreuse et tendre la Vallière,
La Montespan plus ardente et plus fière.
L'une se livre au moment de jouir,
Et l'autre attend le moment du plaisir.

Voici le temps de l'aimable régence,
Temps fortuné, marqué par la licence,
Où la Folie, agitant son grelot,
D'un pied léger parcourt toute la France,
Où nul mortel ne daigne être dévot,

Où l'on fait tout excepté pénitence.
Le bon régent, de son palais royal,
Des voluptés donne à tous le signal.
Vous répondez à ce signal aimable,
Jeune Daphné, bel astre de la cour,
Vous répondez du sein du Luxembourg,
Vous que Bacchus et le dieu de la table
Mènent au lit, escortés par l'Amour.
Mais je m'arrête, et de ce dernier âge
Je n'ose en vers tracer la vive image:
Trop de péril suit ce charme flatteur:
Le temps présent est l'arche du Seigneur;
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du ciel, tombait en léthargie.
Je me tairai; mais si j'osais pourtant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle!
O tendre objet, noble, simple, touchant,
Et plus qu'Agnès généreuse et fidelle;
Si j'osais mettre à vos genoux charnus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus!
Si de l'Amour je déployais les armes;
Si je chantais ce tendre et doux lien;
Si je disais.... Non, je ne dirai rien:

Je serais trop au-dessous de vos charmes.

DANS son extase enfin le moine noir
Vit à plaisir ce que je n'ose voir.
D'un œil avide et toujours très-modeste,
Il contemplait le spectacle céleste
De ces beautés, de ces nobles amans,
De ces plaisirs défendus et charmans.
Hélas ! dit-il, si les grands de la terre
Font deux à deux cette éternelle guerre;
Si l'univers doit en passer par-là,
Dois-je gémir que Jean Chandos se mette
A deux genoux auprès de sa brunette ?
Du Seigneur Dieu la volonté soit faite :
Amen, amen. Il dit, et se pâma,
Croyant jouir de tout ce qu'il voit là.

MAIS saint Denis était loin de permettre
Qu'aux yeux du ciel Jean Chandos allât mettre
Et la Pucelle et la France aux abois.
Ami lecteur, vous avez quelquefois
Ouï conter qu'on nouait l'aiguillette.
C'est une étrange et terrible recette,
Et dont un saint ne doit jamais user

Que quand d'une autre il ne peut s'aviser.
D'un pauvre amant le feu se tourne en glace;
Vif et perclus sans rien faire il se lasse,
Dans ses efforts étonné de languir,
Et consumé sur le bord du plaisir.
Telle une fleur, des feux du jour séchée,
La tête basse et la tige penchée,
Demande en vain les humides vapeurs
Qui lui rendaient la vie et les couleurs.
Voilà comment le bon Denis arrête
Le fier Anglais dans ses droits de conquête.

Jeanne, échappant à son vainqueur confus,
Reprend ses sens quand il les a perdus;
Puis d'une voix imposante et terrible
Elle lui dit : Tu n'es pas invincible;
Tu vois qu'ici, dans le plus grand combat,
Dieu t'abandonne, et ton cheval s'abat:
Dans l'autre un jour je vengerai la France,
Denis le veut, et j'en ai l'assurance;
Et je te donne, avec tes combattans,
Un rendez-vous sous les murs d'Orléans.
Le grand Chandos lui repartit : Ma belle,

Vous m'y verrez; pucelle ou non pucelle,
J'aurai pour moi saint George le très-fort,
Et je promets de réparer mon tort.

FIN DU CHANT TREIZIÈME.

LA

PUCELLE D'ORLÉANS,

CHANT QUATORZIÈME.

ARGUMENT.

Comment Jean Chandos veut abuser de la dévote Dorothée. Combat de la Trimouille et de Chandos. Ce fier Chandos est vaincu par Dunois.

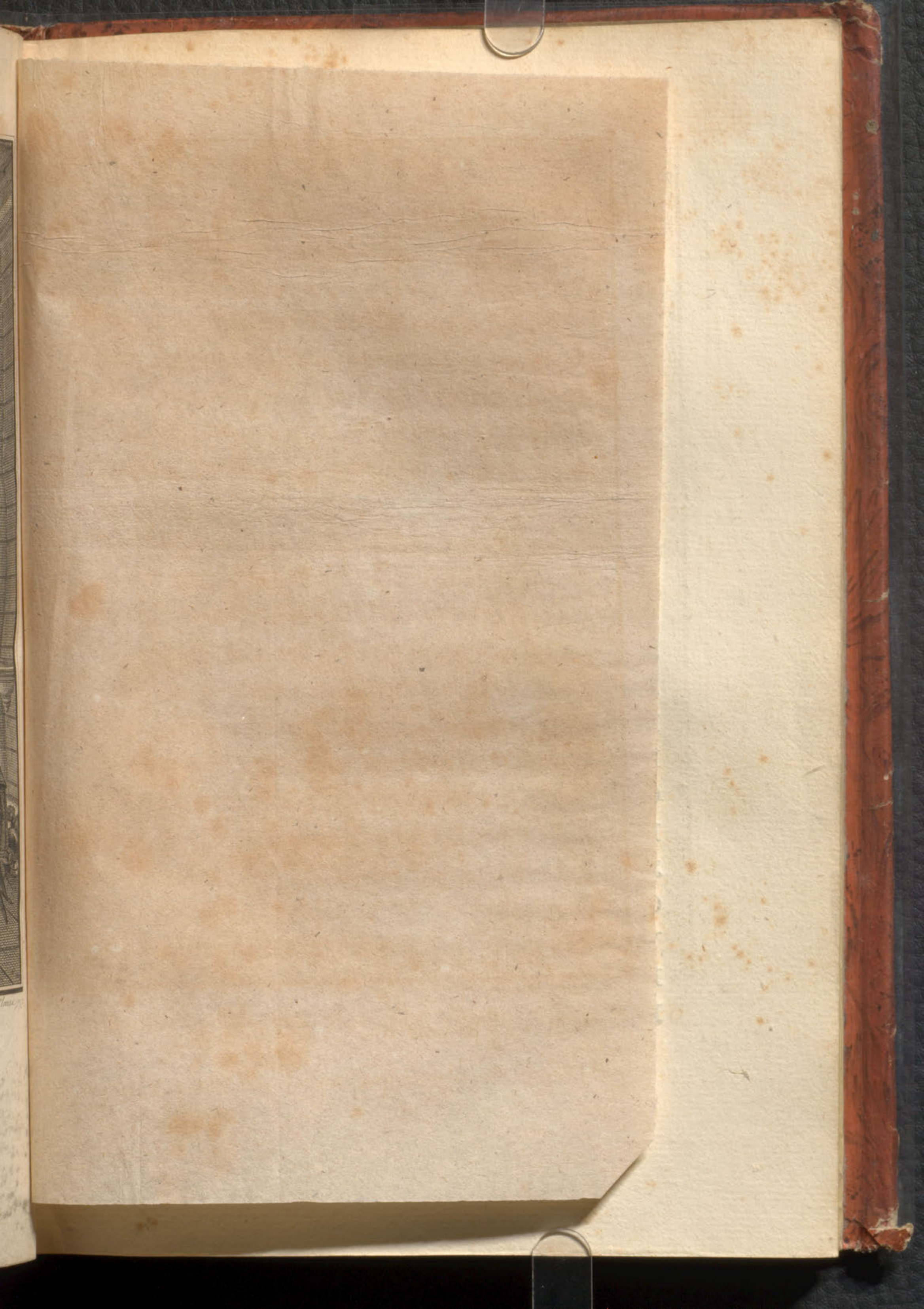
Ch. 14.



Inventé par N. Monsiau. gravé p. R... Delvaux. 97.

Il va glissant une insolente main,

Sous le jupon qui couvre un blanc satin.



CHANT XIV.

O VOLUPTÉ, mère de la nature,
Belle Vénus, seule divinité
Que dans la Grèce invoquait Epicure,
Qui du chaos chassant la nuit obscure,
Donnes la vie et la fécondité,
Le sentiment et la félicité
A cette foule innombrable, agissante
D'êtres mortels à ta voix renaissante;
Toi que l'on peint désarmant dans tes bras
Le dieu du ciel et le dieu de la guerre,
Qui d'un sourire écartes le tonnerre,
Rends l'air serein, fais naître sous tes pas
Les doux plaisirs qui consolent la terre;
Descends des cieux, déesse des beaux jours,
Viens sur ton char entouré des Amours
Que les zéphyrs ombragent de leurs ailes,
Que font voler tes colombes fidelles
En se baisant dans le vague des airs:
Viens échauffer et calmer l'univers,
Viens; qu'à ta voix les soupçons, les querelles,

Le triste ennui, plus détestable qu'elles,
La noire envie, à l'œil louche et pervers,
Soient replongés dans le fond des enfers,
Et garrottés de chaînes éternelles :
Que tout s'enflamme et s'unisse à ta voix;
Que l'univers en aimant se maintienne.
Jetons au feu nos vains fatras de lois;
N'en suivons qu'une, et que ce soit la tienne.

Tendre Vénus, conduis en sûreté
Le roi des Francs qui défend sa patrie :
Loin des périls conduis à son côté
La belle Agnès, à qui son cœur se fie :
Pour ces amans de bon cœur je te prie.
Pour Jeanne d'Arc je ne t'invoque pas,
Elle n'est pas encor sous ton empire :
C'est à Denis de veiller sur ses pas;
Elle est pucelle, et c'est lui qui l'inspire.
Je recommande à tes douces faveurs
Ce la Trimouille et cette Dorothée :
Verse la paix dans leurs sensibles cœurs;
De son amant que jamais écartée
Elle ne soit exposée aux fureurs

Des ennemis qui l'ont persécutée.

Et toi, Comus, récompense Bonneau;
Répands tes dons sur ce bon Tourangeau
Qui sut conclure un accord pacifique
Entre son prince et ce Chandos cynique.
Il obtint d'eux avec dextérité,
Que chaque troupe irait de son côté,
Sans nul reproche et sans nulles querelles,
A droite, à gauche, ayant la Loire entr'elles.
Sur les Anglais il étendit ses soins
Selon leurs goûts, leurs mœurs et leurs besoins.
Un gros *rosbif* que le beurre assaisonne,
Des *plumpuddings*, des vins de la Garonne
Leur sont offerts; et les mets plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique et flatte,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Le fier Chandos partit donc après boire,
Et côtoya les rives de la Loire,
Jurant tout haut que la première fois
Sur la Pucelle il reprendrait ses droits.
En attendant il reprit son beau page.

Jeanne revint, ranimant son courage,
Se replacer à côté de Dunois.

Le roi des Francs, avec sa garde bleue,
Agnès en tête, un confesseur en queue,
A remonté, l'espace d'une lieue,
Les bords fleuris où la Loire s'étend
D'un cours tranquille et d'un flot inconstant.

Sur des bateaux et des planches usées
Un pont joignait les rives opposées.
Une chapelle était au bout du pont:
C'était dimanche. Un ermite à sandale
Fait résonner sa voix sacerdotale:
Il dit la messe; un enfant la répond.
Charle et les siens ont eu soin de l'entendre
Dès le matin au château de Cutendre;
Mais Dorothée en entendait toujours
Deux pour le moins, depuis qu'à son secours
Le juste ciel, vengeur de l'innocence,
Du grand bâtard employa la vaillance,
Et protégea ses fidelles amours.
Elle descend, se retrousse, entre vîte,

Signe sa face en trois jets d'eau bénite,
Plie humblement l'un et l'autre genou,
Joint les deux mains, et baisse son beau cou.
Le bon ermite, en se tournant vers elle,
Tout ébloui, ne se connaissant plus,
Au lieu de dire un *fratres, oremus*,
Roulant les yeux, dit: *Fratres, qu'elle est belle!*

CHANDOS entra dans la même chapelle
Par passe-temps beaucoup plus que par zèle.
La tête haute, il salue en passant
Cette beauté dévote à la Trimouille;
Passe, repasse, et toujours en sifflant;
Mais derrière elle enfin il s'agenouille,
Sans un seul mot de *pater* ou d'*ave*.
D'un cœur contrit au Seigneur élevé,
D'un air charmant, la tendre Dorothée
Se prosternait, par la grace excitée,
Front contre terre et derrière levé.
Son court jupon, retroussé par mégarde,
Offrait aux yeux de Chandos qui regarde,
A découvert, deux jambes dont l'Amour
A dessiné la forme et le contour,

Jambes d'ivoire, et telles que Diane
En laissa voir au chasseur Actéon.
Chandos alors fesant peu l'oraison,
Sentit au cœur un desir très-profane.
Sans nul respect pour un lieu si divin,
Il va glissant une insolente main
Sous le jupon qui couvre un blanc satin.
Je ne veux point par un crayon cynique,
Effarouchant l'esprit sage et pudique
De mes lecteurs, étaler à leurs yeux
Du grand Chandos l'effort audacieux.

Mais la Trimouille ayant vu disparaître
Le tendre objet dont l'Amour le fit maître,
Vers la chapelle il adresse ses pas.
Jusqu'où l'Amour ne nous conduit-il pas ?
La Trimouille entre au moment où le prêtre
Se retournait, où l'insolent Chandos
Etait tout près du plus charmant des dos,
Où Dorothée, effrayée, éperdue,
Poussait des cris qui vont fendre la nue.
Je voudrais voir nos bons peintres nouveaux,
Sur cette affaire exerçant leurs pinceaux,

Peindre à plaisir sur ces quatre visages
L'étonnement des quatre personnages.
Le Poitevin criait à haute voix :
Oses-tu bien, chevalier discourtois,
Anglais sans frein, profanateur impie,
Jusqu'en ces lieux porter ton infamie ?
D'un ton railleur où règne un air hautain,
Se rajustant et regagnant la porte,
Le fier Chandos lui dit : Que vous importe ?
De cette église êtes-vous sacristain ?
Je suis bien plus, dit le Français fidèle,
Je suis l'amant aimé de cette belle ;
Ma coutume est de venger hautement
Son tendre honneur, attaqué trop souvent.
Vous pourriez bien risquer ici le vôtre,
Lui dit l'Anglais : nous savons l'un et l'autre
Notre portée, et Jean Chandos peut bien
Lorgner un dos, mais non montrer le sien.

Le beau Français, et le Breton qui raille,
Font préparer leurs chevaux de bataille.
Chacun reçoit des mains d'un écuyer
Sa longue lance et son rond bouclier,

Se met en selle, et d'une course fière
Passe, repasse, et fournit sa carrière.
De Dorothée et les cris et les pleurs
N'arrêtaient point l'un et l'autre adversaire.
Son tendre amant lui criait : Beauté chère,
Je cours pour vous, je vous venge, ou je meurs.
Il se trompait : sa valeur et sa lance
Brillaient en vain pour l'Amour et la France.

Après avoir en deux endroits percé
De Jean Chandos le haubert fracassé,
Prêt à saisir une victoire sûre,
Son cheval tombe, et sur lui renversé,
D'un coup de pied sur son casque faussé,
Lui fait au front une large blessure.
Le sang vermeil coule sur la verdure.
L'ermite accourt; il croit qu'il va passer,
Crie *in manus*, et le veut confesser.
Ah Dorothée ! ah douleur inouïe !
Auprès de lui sans mouvement, sans vie,
Ton désespoir ne pouvait s'exhaler.
Mais que dis-tu lorsque tu pus parler ?
« Mon cher amant ! c'est donc moi qui te tue ?

De tous tes pas la compagne assidue
Ne devait pas un moment s'écarter ;
Mon malheur vient d'avoir pu te quitter.
Cette chapelle est ce qui m'a perdue ;
Et j'ai trahi la Trimouille et l'Amour,
Pour assister à deux messes par jour ! »
Ainsi parlait sa tendre amante en larmes.
Chandos riait du succès de ses armes :
« Mon beau Français, la fleur des chevaliers,
Et vous aussi, dévote Dorothée,
Couple amoureux, soyez mes prisonniers ;
De nos combats c'est la loi respectée.
J'eus un moment Agnès en mon pouvoir ;
Puis j'abattis sous moi votre Pucelle :
Je l'avoûrai, je fis mal mon devoir ;
J'en ai rougi : mais avec vous, la belle,
Je reprendrai tout ce que je perdis ;
Et la Trimouille en dira son avis. »

Le Poitevin, Dorothée et l'ermite
Tremblaient tous trois à ce propos affreux ;
Ainsi qu'on voit au fond des antres creux
Une bergère éplorée, interdite,

Et son troupeau que la crainte a glacé,
Et son beau chien par un loup terrassé.

Le juste ciel, tardif en sa vengeance,
Ne souffrit pas cet excès d'insolence.
De Jean Chandos les péchés redoublés,
Filles, garçons tant de fois violés,
Impiété, blasphême, impénitence,
Tout en son temps fut mis dans la balance,
Et fut pesé par l'ange de la mort.
Le grand Dunois avait de l'autre bord
Vu le combat et la déconvenue
De la Trimouille; une femme éperdue
Qui le tenait languissant dans ses bras;
L'ermite auprès qui marmotte tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole.
A ces objets il pique, il court, il vole.

C'était alors l'usage en Albion
Qu'on appelât les choses par leur nom.
Déjà du pont franchissant la barrière,
Vers le vainqueur il s'était avancé.
Fils de putain nettement prononcé,

Frappe au tympan de son oreille altière.
Oui, je le suis, dit-il d'une voix fière;
Tel fut Alcide et le divin Bacchus,
L'heureux Persée et le grand Romulus,
Qui des brigands ont délivré la terre.
C'est en leur nom que j'en vais faire autant.
Va, souviens-toi que d'un bâtard normand
Le bras vainqueur a soumis l'Angleterre.
O vous, bâtards du maître du tonnerre,
Guidez ma lance, et conduisez mes coups!
L'honneur le veut; vengez-moi, vengez-vous.
Cette prière était peu convenable;
Mais le héros savait très-bien la fable:
Pour lui la bible eut des charmes moins doux.
Il dit, et part. La molette dorée
Des éperons armés de courtes dents,
De son coursier pique les nobles flancs:
Le premier coup de sa lance acérée
Fend de Chandos l'armure diaprée,
Et fait tomber une part du collet
Dont l'acier joint le casque au corselet.

Le brave Anglais porte un coup effroyable;

Du bouclier la voûte impénétrable
Reçoit le fer qui s'écarte en glissant.
Les deux guerriers se joignent en passant;
Leur force augmente ainsi que leur colère:
Chacun saisit son robuste adversaire.
Les deux coursiers sous eux se dérobans,
Débarrassés de leurs fardeaux brillans,
S'en vont en paix errer dans les campagnes.
Tels que l'on voit dans d'affreux tremblemens
Deux gros rochers, détachés des montagnes,
Avec grand bruit l'un sur l'autre roulans:
Ainsi tombaient ces deux fiers combattans,
Frappant la terre, et tous deux se serrans.
Du choc bruyant les échos retentissent,
L'air s'en émeut, les nymphes en gémissent.
Ainsi quand Mars, suivi par la terreur,
Couvert de sang, armé par la fureur,
Du haut des cieux descendait pour défendre
Les habitans des rives du Scamandre,
Et quand Pallas animait contre lui
Cent rois ligués dont elle était l'appui;
La terre entière en était ébranlée,
De l'Achéron la rive était troublée;

Et, pâlissant sur ses horribles bords,
Pluton tremblait pour l'empire des morts.

Les deux héros fièrement se relèvent,
Les yeux en feu se regardent, s'observent,
Tirent leur sabre, et sous cent coups divers
Rompent l'acier dont tous deux sont couverts.
Déjà le sang, coulant de leurs blessures,
D'un rouge noir avait teint leurs armures.
Les spectateurs en foule se pressans,
Fesaient un cercle autour des combattans,
Le cou tendu, l'œil fixe, sans haleine,
N'osant parler, et remuant à peine.
On en vaut mieux quand on est regardé;
L'œil du public est aiguillon de gloire.
Les champions n'avaient que préludé
A ce combat d'éternelle mémoire.
Achille, Hector, et tous les demi-dieux,
Les grenadiers bien plus terribles qu'eux,
Et les lions beaucoup plus redoutables,
Sont moins cruels, moins fiers, moins implacables,
Moins acharnés. Enfin l'heureux bâtard
Se ranimant, joignant la force à l'art,

Saisit le bras de l'Anglais qui s'égare,
Fait d'un revers voler son fer barbare;
Puis d'une jambe avancée à propos,
Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos;
Mais en tombant son ennemi l'entraîne.
Couverts de poudre ils roulent dans l'arène,
L'Anglais dessous et le Français dessus.

Le doux vainqueur, dont les nobles vertus
Guident le cœur quand son sort est prospère,
De son genou pressant son adversaire:
Rends-toi, dit-il. Oui, dit Chandos, attends;
Tiens, c'est ainsi, Dunois, que je me rends.

Tirant alors, pour ressource dernière,
Un stylet court, il étend en arrière
Son bras nerveux, le ramène en jurant,
Et frappe au cou son vainqueur bienfesant:
Mais une maille en cet endroit entière
Fit émousser la pointe meurtrière.
Dunois alors cria: Tu veux mourir?
Meurs, scélérat; et, sans plus discourir,
Il vous lui plonge, avec peu de scrupule,
Son fer sanglant devers la clavicule.

Chandos mourant, se débattant en vain,
Disait encor tout bas, *fils de putain!*
Son cœur altier, inhumain, sanguinaire,
Jusques au bout garda son caractère.
Ses yeux, son front, pleins d'une sombre horreur,
Son geste encor, menaçaient son vainqueur.
Son ame impie, inflexible, implacable,
Dans les enfers alla braver le diable.
Ainsi finit, comme il avait vécu,
Ce dur Anglais par un Français vaincu.

Le beau Dunois ne prit point sa dépouille:
Il dédaignait ces usages honteux
Trop établis chez les Grecs trop fameux.
Tout occupé de son cher la Trimouille,
Il le ramène, et deux fois son secours
De Dorothée ainsi sauva les jours.
Dans le chemin elle soutient encore
Son tendre amant, qui de ses mains pressé,
Semble revivre, et n'être plus blessé
Que de l'éclat de ces yeux qu'il adore;
Il les regarde et reprend sa vigueur.
Sa belle amante, au sein de la douleur,

Sentit alors le doux plaisir renaître :
Les agrémens d'un sourire enchanteur
Parmi ses pleurs commençaient à paraître ;
Ainsi qu'on voit un nuage éclairé
Des doux rayons d'un soleil tempéré.

Le roi gaulois, sa maîtresse charmante,
L'illustre Jeanne, embrassent tour à tour
L'heureux Dunois, dont la main triomphante
Avait vengé son pays et l'Amour.
On admirait sur-tout sa modestie
Dans son maintien, dans chaque repartie.
Il est aisé, mais il est beau pourtant
D'être modeste alors que l'on est grand.

Jeanne étouffait un peu de jalousie ;
Son cœur tout bas se plaignait du destin :
Il lui fâchait que sa pucelle main
Du mécréant n'eût pas tranché la vie,
Se souvenant toujours du double affront
Qui vers Cutendre a fait rougir son front,
Quand par Chandos au combat provoquée
Elle se vit abattue et manquée.

FIN DU CHANT QUATORZIÈME.

LA
PUCELLE D'ORLÉANS,
CHANT QUINZIÈME.

ARGUMENT.

Grand repas à l'hôtel-de-ville d'Orléans, suivi d'un assaut général. Charles attaque les Anglais. Ce qui arrive à la belle Agnès et à ses compagnons de voyage.

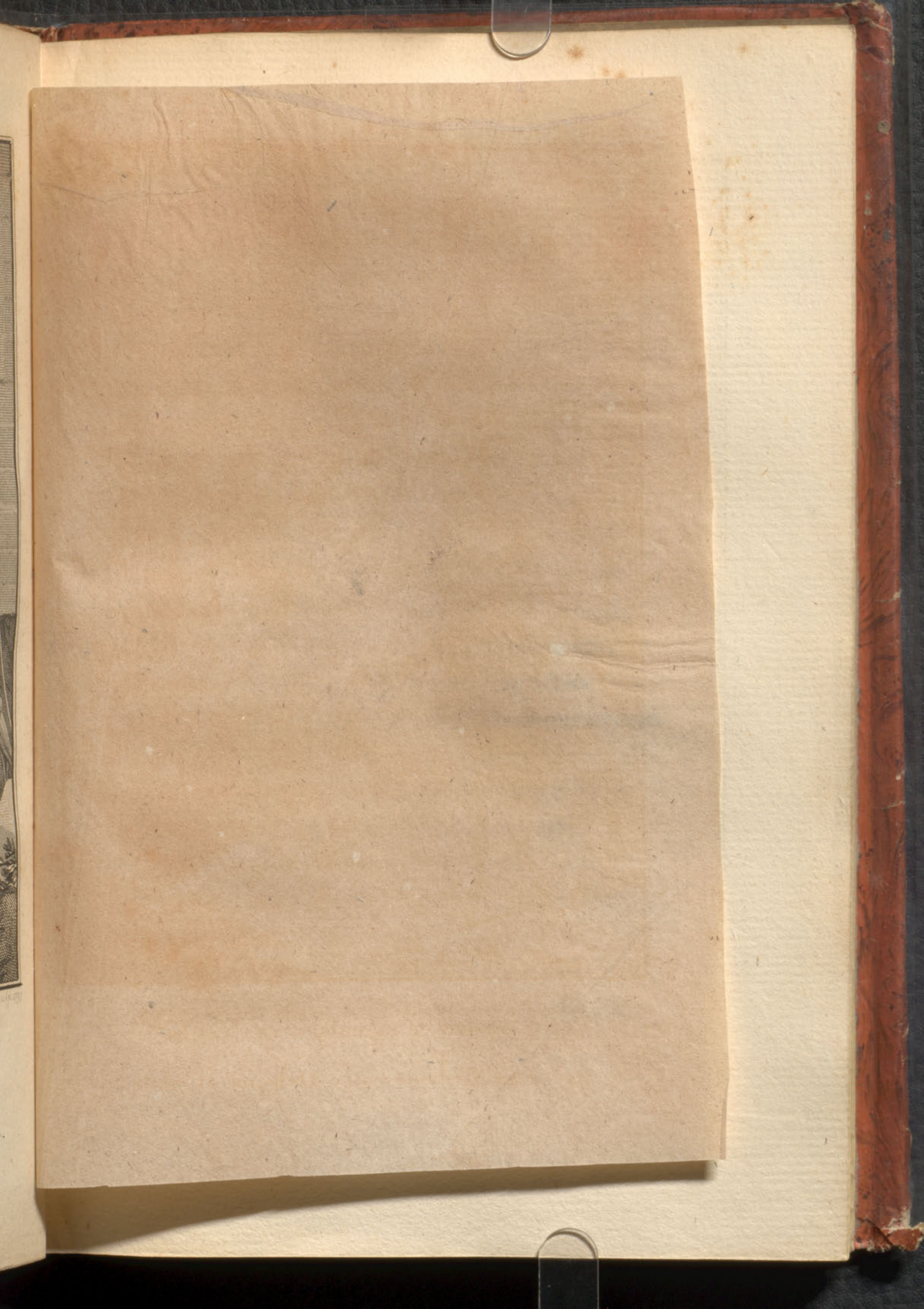
Ch. 15.

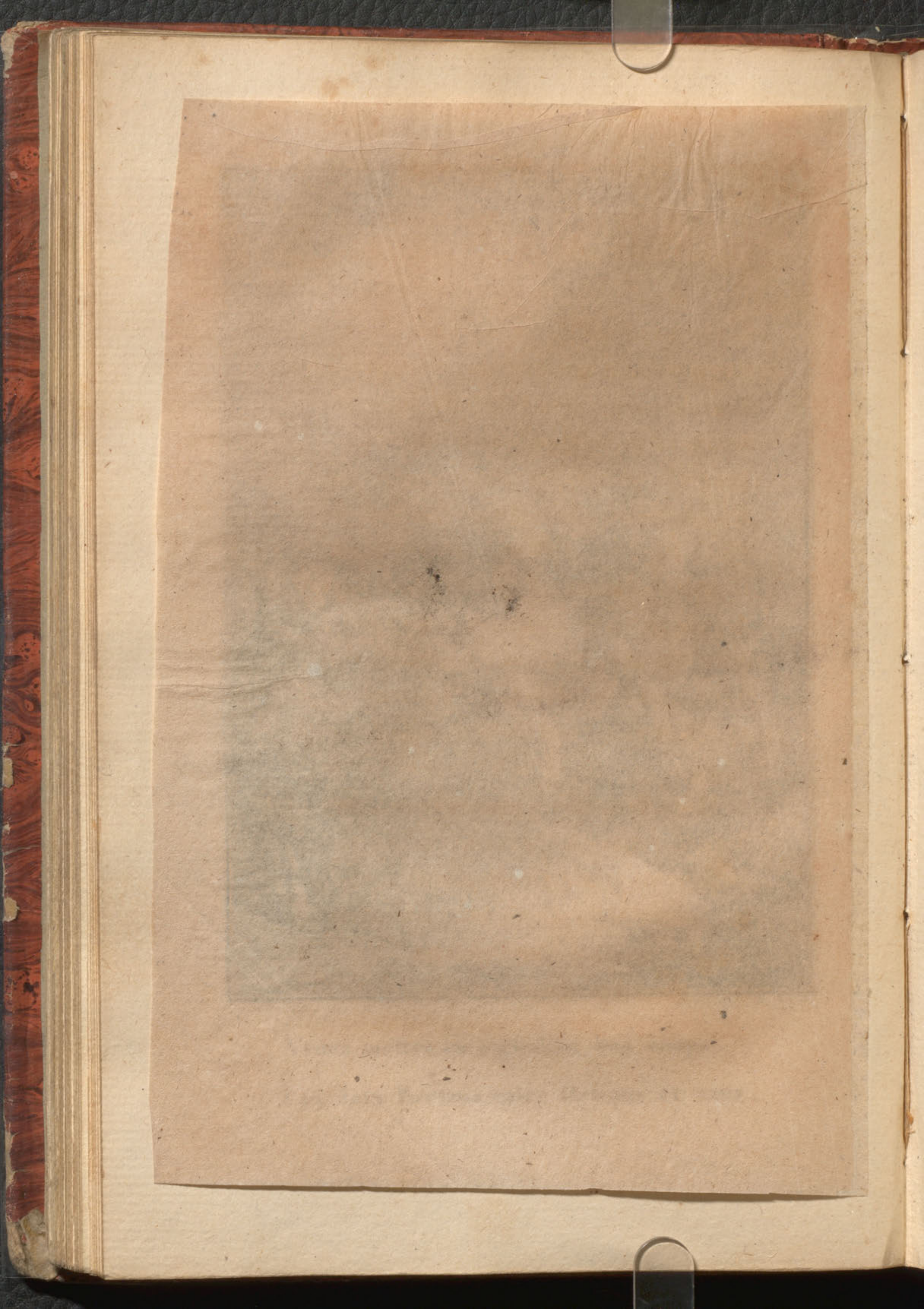


C. P. Marillier. inv. 1796 Duhamel. Sculp. 1797

Venez, mettez, en signalant vos coups,

Ces durs Bretons entre Orléans et vous.





CHANT XV.

CENSEURS malins, je vous méprise tous,
Car je connais mes défauts mieux que vous.
J'aurais voulu, dans cette belle histoire
Ecrite en or au temple de mémoire,
Ne présenter que des faits éclatans,
Et couronner mon roi dans Orléans
Par la Pucelle, et l'Amour et la Gloire.
Il est bien dur d'avoir perdu mon temps
A vous parler de Cutendre et d'un page,
De Grisbourdon, de sa lubrique rage,
D'un muletier, et de tant d'accidens
Qui font grand tort au fil de mon ouvrage.

MAIS vous savez que ces événemens
Furent écrits par Tritême le sage;
Je le copie et n'ai rien inventé;
Dans ces détails si mon lecteur s'enfonce,
Si quelquefois sa dure gravité
Juge mon sage avec sévérité,
A certains traits si le sourcil lui fronce,

Il peut, s'il veut, passer sa pierre ponce
Sur la moitié de ce livre enchanté ;
Mais qu'il respecte au moins la vérité.

O Vérité ! vierge pure et sacrée,
Quand seras-tu dignement révérée ?
Divinité, qui seule nous instruis,
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits ?
Du fond du puits quand seras-tu tirée ?
Quand verrons-nous nos doctes écrivains,
Exempts de fiel, libres de flatterie,
Fidèlement nous apprendre la vie,
Les grands exploits de nos beaux paladins ?
Oh ! qu'Arioste étala de prudence
Quand il cita l'archevêque Turpin !
Ce témoignage à son livre divin
De tout lecteur attire la croyance.

Tout inquiet encor de son destin,
Vers Orléans Charle était en chemin,
Environné de sa troupe dorée,
D'armes, d'habits richement décorée ;
Et demandant à Dunois des conseils,

Ainsi que font tous les rois ses pareils,
Dans le malheur dociles et traitables,
Dans la fortune un peu moins praticables.
Charles croyait qu'Agnès et Bonifoux
Suivaient de loin. Plein d'un espoir si doux,
L'amant royal souvent tourne la tête
Pour voir Agnès, et regarde et s'arrête;
Et quand Dunois, préparant ses succès,
Nomme Orléans, le roi lui nomme Agnès.

L'HEUREUX bâtard, dont l'active prudence
Ne s'occupait que du bien de la France,
Le jour baissant, découvre un petit fort
Que négligeait le bon duc de Bedfort.
Ce fort touchait à la ville investie:
Dunois le prend, le roi s'y fortifie.
Des assiégeans c'était les magasins.
Le dieu sanglant qui donne la victoire,
Le dieu joufflu qui préside aux festins,
D'emplir ces lieux se disputaient la gloire,
L'un de canons, et l'autre de bons vins:
Tout l'appareil de la guerre effroyable,
Tous les apprêts des plaisirs de la table

Se rencontraient dans ce petit château.
Quels vrais succès pour Dunois et Bonneau !

Tout Orléans à ces grandes nouvelles
Rendit à Dieu des graces solemnelles.
Un *Te Deum* en faux-bourdon chanté
Devant les chefs de la noble cité,
Un long dîner où le juge et le maire,
Chanoine, évêque, et guerrier invité,
Le verre en main, tombèrent tous par terre;
Un feu sur l'eau, dont les brillans éclairs
Dans la nuit sombre illuminaient les airs,
Les cris du peuple, et le canon qui gronde
Avec fracas, annoncèrent au monde
Que le roi Charle, à ses sujets rendu,
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.

Ces chants de gloire et ces bruits d'allégresse
Furent suivis par des cris de détresse.
On n'entend plus que le nom de Bedfort,
Alerte, aux murs, à la brèche, à la mort.
L'Anglais usait de ces momens propices
Où nos bourgeois, en vidant les flacons,
Louaient leur prince et dansaient aux chansons.

Sous une porte on plaça deux saucisses,
Non de boudin, non telles que Bonneau
En inventa pour un ragoût nouveau;
Mais saucissons dont la poudre fatale
Se dilatant, s'enflant avec éclair,
Renverse tout, confond la terre et l'air,
Machine affreuse, homicide, infernale,
Qui contenait dans son ventre de fer
Ce feu pêtri des mains de Lucifer.
Par une mêche artistement posée,
En un moment la matière embrasée,
S'étend, s'élève, et porte à mille pas
Bois, gonds, battans et ferrure en éclats.
Le fier Talbot entre et se précipite.
Fureur, succès, gloire, amour, tout l'excite.
On voit de loin briller sur son armet
En or frisé le chiffre de Louvet:
Car la Louvet était toujours la dame
De ses pensers, et piquait sa grande ame;
Il prétendait caresser ses beautés
Sur les débris des murs ensanglantés.

Ce beau Breton, cet enfant de la guerre,

Conduit sous lui les braves d'Angleterre.
Allons, dit-il, généreux conquérans,
Portons par-tout et le fer et les flammes,
Buvons le vin des poltrons d'Orléans,
Prenons leur or, baisons toutes leurs femmes.
Jamais César, dont les traits éloquens
Portaient l'audace et l'honneur dans les ames,
Ne parla mieux à ses fiers combattans.

Sur ce terrain que la porte enflammée
Couvre en sautant d'une épaisse fumée,
Est un rempart que la Hire et Poton
Ont élevé de pierre et de gazon.
Un parapet, garni d'artillerie,
Peut repousser la première furie,
Les premiers coups du terrible Bedfort.

Poton, la Hire, y paraissent d'abord.
Un peuple entier derrière eux s'évertue;
Le canon gronde, et l'horrible mot *tue*
Est répété, quand les bouches d'enfer
Sont en silence et ne troublent plus l'air.
Vers le rempart les échelles dressées

Portent déjà cent cohortes pressées ;
Et le soldat, le pied sur l'échelon,
Le fer en main, pousse son compagnon.

Dans ce péril, ni Poton ni la Hire
N'ont oublié leur esprit qu'on admire :
Avec prudence ils avaient tout prévu,
Avec adresse à tout ils ont pourvu.
L'huile bouillante et la poix embrasée,
De pieux pointus une forêt croisée,
De larges faux, que leur tranchant effort
Fait ressembler à la faux de la mort,
Et des mousquets qui lancent les tempêtes
De plomb volant sur les bretonnes têtes,
Tout ce que l'art et la nécessité,
Et le malheur et l'intrépidité,
Et la peur même, ont pu mettre en usage,
Est employé dans ce jour de carnage.
Que de Bretons bouillis, coupés, percés,
Mourans en foule et par rangs entassés !
Ainsi qu'on voit sous cent mains diligentes
Choir les épis des moissons jaunissantes.

Mais cet assaut fièrement se maintient ;

Plus il en tombe, et plus il en revient.
De l'hydre affreux les têtes menaçantes
Tombant à terre, et toujours renaissantes,
N'effrayaient point le fils de Jupiter :
Ainsi l'Anglais, dans les feux, sous le fer,
Après sa chute encor plus formidable,
Brave en montant le nombre qui l'accable.

Tu t'avançais sur ces remparts sanglans,
Fier Richemont, digne espoir d'Orléans.
Cinq cents bourgeois, gens de cœur et d'élite,
En chancelant marchent sous sa conduite,
Enluminés du gros vin qu'ils ont bu;
Sa sève encore animait leur vertu;
Et Richemont criait d'une voix forte :
Pauvres bourgeois, vous n'avez plus de porte,
Mais vous m'avez, il suffit; combattons.
Il dit, et vole au milieu des Bretons.
Déjà Talbot s'était fait un passage
Au haut du mur; et déjà dans sa rage
D'un bras terrible il porte le trépas.
Il fait de l'autre avancer ses soldats,
Criant *Louvet* d'une voix stentorée;

Louvet l'entend, et s'en tient honorée.
Tous les Anglais criaient aussi *Louvet*,
Mais sans savoir ce que Talbot voulait.
O sots humains ! on sait trop vous apprendre
A répéter ce qu'on ne peut comprendre.

Charle en son fort tristement retiré,
D'autres Anglais par malheur entouré,
Ne peut marcher vers la ville attaquée.
D'accablement son ame est suffoquée.
Quoi ! disait-il, ne pouvoir secourir
Mes chers sujets que mon œil voit périr !
Ils ont chanté le retour de leur maître.
J'allais entrer, et combattre, et peut-être
Les délivrer des Anglais inhumains :
Le sort cruel enchaîne ici mes mains.
Non, lui dit Jeanne, il est temps de paraître.
Venez, mettez, en signalant vos coups,
Ces durs Bretons entre Orléans et vous.
Marchez, mon prince, et vous sauvez la ville;
Nous sommes peu, mais vous en valez mille.
Charles lui dit : Quoi ! vous savez flatter !
Je vaux bien peu ; mais je vais mériter

Et votre estime, et celle de la France,
Et des Anglais. Il dit, pique et s'avance.
Devant ses pas l'oriflamme est porté;
Jeanne et Dunois volent à son côté.
Il est suivi de ses gens d'ordonnance;
Et l'on entend à travers mille cris :
Vive le roi, Montjoie et saint Denis!

Charles, Dunois, et la Barroise altière,
Sur les Bretons s'élancent par derrière :
Tels que des monts qui tiennent dans leur sein
Les réservoirs du Danube et du Rhin
L'aigle superbe aux ailes étendues,
Aux yeux perçans, aux huit griffes pointues,
Planant dans l'air, tombe sur des faucons
Qui s'acharnaient sur le cou des hérons.

Ce fut alors que l'audace anglicane,
Semblable au fer sur l'enclume battu,
Qui de sa trempe augmente la vertu,
Repoussa bien la valeur gallicane.
Les voyez-vous ces enfans d'Albion,
Et ces soldats des fils de Clodion?

Fiers, enflammés, de sang insatiables,
Ils ont volé comme un vent dans les airs.
Dès qu'ils sont joints, ils sont inébranlables
Comme un rocher sous l'écume des mers.
Pied contre pied, aigrette contre aigrette,
Main contre main, œil contre œil, corps à corps,
En jurant Dieu, l'un sur l'autre on se jette,
Et l'un sur l'autre on voit tomber les morts.

Oh! que ne puis-je en grands vers magnifiques
Écrire au long tant de faits héroïques!
Homère seul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les aventures,
De les étendre et de les répéter,
De supputer les coups et les blessures,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector,
De grands combats, et des combats encor.
C'est là sans doute un sûr moyen de plaire.
Mais je ne puis me résoudre à vous taire
D'autres dangers dont le destin cruel
Circonvenait la belle Agnès Sorel,
Quand son amant s'avançait vers la gloire.

Dans le chemin, sur les rives de Loire,

Elle entretient le père Bonifoux,
Qui toujours sage, insinuant et doux,
Du tentateur lui contait quelque histoire
Divertissante, et sans réflexions,
Sous l'agrément déguisant ses leçons.
A quelques pas, la Trimouille et sa dame
S'entretenaient de leur fidelle flamme,
Et du dessein de vivre ensemble un jour
Dans leur château, tout entiers à l'amour.
Dans leur chemin la main de la nature
Tend sous leurs pieds un tapis de verdure,
Velours uni, semblable au pré fameux
Où s'exerçait la rapide Atalante.
Sur le duvet de cette herbe riante
Agnès s'approche et chemine avec eux.
Le confesseur suivit la belle errante.
Tous quatre allaient, tenant de beaux discours
De piété, de combats et d'amours.
Sur les Anglais, sur le diable on raisonne :
En raisonnant on ne vit plus personne.
Chacun fondait doucement, doucement,
Homme et cheval, sous le terrain mouvant.
Plus de guerriers, de belles, ni de prêtre;

L'œil étonné les voit tous disparaître :
Tel dans Paris, près du Palais-Royal,
A l'Opéra souvent joué si mal,
Plus d'un héros à nos regards échappe,
Et dans l'enfer descend par une trappe.

Ils tombent tous dans un grand souterrain
Qui conduisait aux portes d'un jardin,
Tel que n'en eut Louis le quatorzième,
Aïeul d'un roi qu'on méprise et qu'on aime ;
Et le jardin conduisait au château
Digne en tout sens de ce jardin si beau.
C'était.... mon cœur à ce seul mot soupire,
D'Hermaphrodix le formidable empire.
O Dorothée ! Agnès ! et Bonifoux !
Qu'allez-vous faire ? et que deviendrez-vous ?

FIN DU CHANT QUINZIÈME.

LA

PUCELLE D'ORLÉANS,

CHANT SEIZIÈME.

ARGUMENT.

Comment saint Pierre appaisa saint George et saint Denis, et comment il promit un beau prix à celui des deux qui lui apporterait la meilleure ode. Mort de la belle Rosamore.

Ch. 16.



Marillier inv. del.	P. Baquoy Sculp.

Austin rougit, il fuit en tapinois :

Chacun en rit, le paradis le hue.

CHANT XVI.

Palais des cieux, ouvrez-vous à ma voix;
Êtres brillans, aux six ailes légères,
Dieux emplumés, dont les mains tutélaires
Font les destins des peuples et des rois!
Vous qui cachez, en étendant vos ailes,
Des derniers cieux les splendeurs éternelles,
Daignez un peu vous ranger de côté:
Laissez-moi voir, en cette horrible affaire,
Ce qui se passe au fond du sanctuaire,
Et pardonnez ma curiosité.

Cette prière est de l'abbé Tritême,
Non pas de moi; car mon œil effronté
Ne peut percer jusqu'à la cour suprême;
Je n'aurais pas tant de témérité.

Le dur saint George et Denis notre apôtre
Etaient au ciel enfermés l'un et l'autre:
Ils voyaient tout; mais ils ne pouvaient pas
Prêter leurs mains aux terrestres combats:
Ils cabalaient: c'est tout ce qu'on peut faire,

Et ce qu'on fait quand on est à la cour.
George et Denis s'adressent tour à tour
Dans l'empyrée au bon monsieur saint Pierre.

Ce grand portier, dont le pape est vicaire,
Dans ses filets enveloppant le sort,
Sous ses deux clefs tient la vie et la mort.
Pierre leur dit : Vous avez pu connaître,
Mes chers amis, quel affront je reçus
Quand je remis une oreille à Malchus.
Je me souviens de l'ordre de mon maître ;
Il fit rentrer mon fer dans son fourreau ;
Il m'a privé du droit brillant des armes ;
Mais j'imagine un moyen tout nouveau
Pour décider de vos grandes alarmes.

Vous, saint Denis, prenez dans ce canton
Les plus grands saints qu'ait vu naître la France ;
Vous, monsieur George, allez en diligence
Prendre les saints de l'île d'Albion.
Que chaque troupe en ce moment compose
Un hymne en vers, non pas une ode en prose.
Houdart a tort ; il faut dans ces hauts lieux

Parler toujours le langage des dieux.
Qu'on fasse, dis-je, une ode pindarique
Où le poète exalte mes vertus,
Ma primauté, mes droits, mes attributs,
Et que le tout soit mis vîte en musique :
Chez les mortels il faut toujours du temps
Pour rimailler des vers assez méchans ;
On va plus vîte au séjour de la gloire.
Allez, vous dis-je, exercez vos talens ;
La meilleure ode obtiendra la victoire,
Et vous ferez le sort des combattans.

Ainsi parla du plus haut de son trône
Aux deux rivaux l'infaillible Barjône ;
Cela fut dit en deux mots tout au plus :
Le laconisme est langue des élus.
En un clin d'œil, les deux rivaux célestes,
Pour terminer leurs querelles funestes,
Vont assembler les saints de leurs pays,
Qui sur la terre ont été beaux esprits.

Le bon patron qu'on révère à Paris,
Fit aussi-tôt seoir à sa table ronde

Saint Fortunat, peu connu dans le monde,
Et qui passait pour l'auteur du *Pange ;*
Et saint Prosper, d'épithètes chargé,
Quoiqu'un peu dur et qu'un peu janséniste.
Il mit aussi Grégoire dans sa liste,
Le grand Grégoire, évêque tourangeau,
Cher au pays qui vit naître Bonneau;
Et saint Bernard, fameux par l'antithèse,
Qui dans son temps n'avait pas son pareil;
Et d'autres saints pour servir de conseil.
Sans prendre avis, il est rare qu'on plaise.

George, en voyant tous ces soins de Denis,
Le regardait d'un dédaigneux souris;
Il avisa dans le sacré pourpris
Un saint Austin, prêcheur de l'Angleterre,
Puis en ces mots il lui dit son avis :

Bon homme Austin, je suis né pour la guerre,
Non pour les vers, dont je fais peu de cas;
Je sais brandir mon large cimeterre,
Pourfendre un buste, et casser tête et bras;
Tu sais rimer : travaille, versifie,

Soutiens en vers l'honneur de la patrie.
Un seul Anglais, dans les champs de la mort,
De trois Français triomphe sans effort.
Nous avons vu devers la Normandie,
Dans le haut Maine, en Guienne, en Picardie,
Ces beaux messieurs aisément mis à bas;
Si pour frapper nous avons meilleurs bras,
Crois, en fait d'hymne, et d'ode, et d'œuvre telle,
Quand il s'agit de penser, de rimer,
Que nous avons non moins bonne cervelle.
Travaille, Austin, cours en vers t'escrimer:
Je veux que Londre ait à jamais l'empire
Dans les deux arts de bien faire et bien dire.
Denis ameute un tas de rimailleurs
Qui tous ensemble ont très-peu de génie;
Travaille seul: tu sais tes vieux auteurs;
Courage, allons, prends ta harpe bénie,
Et moque-toi de son académie.

Le bon Austin, de cet emploi chargé,
Le remercie en auteur protégé.
Denis et lui dans un réduit commode
Vont se tapir; et chacun fit son ode.

Quand tout fut fait, les brûlans séraphins,
Les gros jouflus, têtes de chérubins,
Près de Barjône en deux rangs se perchèrent;
Au dessous d'eux les anges se nichèrent;
Et tous les saints, soigneux de s'arranger,
Sur des gradins s'assirent pour juger.

Austin commence : il chantait les prodiges
Qui de l'Egypte endurcirent les cœurs;
Ce grand Moïse et ses imitateurs
Qui l'égalaient dans ses divins prestiges :
Les flots du Nil, jadis si bienfesans,
D'un sang affreux dans leur course écumans;
Du noir limon les venimeux reptiles
Changés en verge, et la verge en serpens;
Le jour en nuit; les déserts et les villes,
De moucherons, de vermine couverts,
La rogne aux os; la foudre dans les airs;
Les premiers-nés d'une race rebelle,
Tous égorgés par l'ange du Seigneur;
L'Egypte en deuil, et le peuple fidèle
De ses patrons emportant la vaisselle,
Et par le vol méritant son bonheur;

Ce peuple errant pendant quarante années;
Vingt mille Juifs égorgés pour un veau;
Vingt mille encore envoyés au tombeau
Pour avoir eu des amours fortunées.
Et puis Aod, ce Ravaillac hébreu,
Assassinant son maître au nom de Dieu;
Et Samuël, qui d'une main divine
Prend sur l'autel un couteau de cuisine,
Et bravement met Agag en hachis,
Car cet Agag était incirconcis;
Puis la beauté qui, sauvant Béthulie,
Si purement de son corps fit folie;
Le bon Baza qui massacra Nadad;
Et puis Achab mourant comme un impie,
Pour n'avoir pas égorgé Benhadad;
Le roi Joas meurtri par Josabad,
Fils d'Atrobad; et la reine Athalie,
Si méchamment mise à mort par Joad.

LONGUETTE fut la triste litanie.
Ces beaux récits étaient entrelacés
De ces grands traits si chers aux temps passés:
On y voyait le soleil se dissoudre,

La mer fuyant, la lune mise en poudre,
Le monde en feu, qui toujours tressaillait,
Dieu qui cent fois en fureur s'éveillait;
Des flots de sang, des tombeaux, des ruines.
Et cependant près des eaux argentines
Le lait coulait sous de verts oliviers,
Les monts sautaient tout comme des béliers,
Et les béliers tout comme des collines.
Le bon Austin célébrait le Seigneur
Qui menaçait le Chaldéen vainqueur,
Et qui laissait son peuple en esclavage;
Mais des lions brisant toujours les dents,
Sous ses deux pieds écrasant les serpens,
Parlant au Nil, et suspendant la rage
Des basilics et des léviatans.
Austin finit. Sa pindarique ivresse
Fit élever parmi les bienheureux
Un bruit confus, un murmure douteux,
Qui n'était pas en faveur de la pièce.

Denis se lève; et baissant ses doux yeux,
Puis les levant avec un air modeste,
Il salua l'auditoire céleste,

Parut surpris de leurs traits radieux ;
Et finement sa pudeur semblait dire :
Encouragez celui qui vous admire.
Il salua trois fois très-humblement
Les conseillers, le premier président ;
Puis il chanta d'une voix douce et tendre
Cet hymne adroit que vous allez entendre.

O Pierre ! ô Pierre ! ô toi sur qui Jésus
Daigna fonder son église immortelle,
Portier des cieux, pasteur de tout fidèle,
Maître des rois à tes pieds confondus,
Docteur divin, prêtre saint, tendre père,
Auguste appui de nos rois très-chrétiens,
Étends sur eux ta faveur salutaire :
Leurs droits sont purs, et ces droits sont les tiens.
Le pape à Rome est maître des couronnes :
Aucun n'en doute ; et si ton lieutenant
A qui lui plaît fait ce petit présent,
C'est en ton nom, car c'est toi qui les donnes.
Hélas ! hélas ! nos gens de parlement
Ont banni Charle : ils ont impudemment
Mis sur le trône une race étrangère ;

On ôte au fils l'héritage du père.
Divin portier, oppose tes bienfaits
A cette audace, à dix ans de misère ;
Rends-nous les clefs de la cour du palais.

C'EST sur ce ton que saint Denis prélude ;
Puis il s'arrête : il lit avec étude
Du coin de l'œil dans les yeux de Céphas,
En affectant un secret embarras.
Céphas content fit voir sur son visage
De l'amour-propre un secret témoignage ;
Et rassurant les esprits interdits
Du chantre habile, il dit dans son langage :
Cela va bien ; continuez, Denis.

L'HUMBLE Denis repart avec prudence :
Mon adversaire a pu charmer les cieux ;
Il a chanté le dieu de la vengeance,
Je vais bénir le dieu de la clémence :
Haïr est bon, mais aimer vaut bien mieux.

DENIS alors, d'une voix assurée,
En vers heureux chanta le bon berger

Qui va cherchant sa brebis égarée,
Et sur son dos se plaît à la charger;
Le bon fermier, dont la main libérale
Daigne payer l'ouvrier négligent
Qui vient trop tard, afin que diligent
Il vienne ouvrer dès l'aube matinale;
Le bon patron qui, n'ayant que cinq pains
Et trois poissons, nourrit cinq mille humains;
Le bon prophète, encor plus doux qu'austère,
Qui donne grace à la femme adultère,
A Magdelène, et permet que ses pieds
Soient gentiment par la belle essuyés.
(Par Magdelène Agnès est figurée.)
Denis a pris ce délicat détour;
Il réussit : la grand'chambre éthérée
Sentit le trait, et pardonna l'amour.
Du doux Denis l'ode fut bien reçue;
Elle eut le prix, elle eut toutes les voix :
Du saint anglais l'audace fut déçue.
Austin rougit; il fuit en tapinois :
Chacun en rit, le paradis le hue.
Tel fut hué dans les murs de Paris
Un pédant sec, à face de Thersite,

Vil délateur, insolent hypocrite,
Qui fut payé de haine et de mépris
Quand il osa, dans ses phrases vulgaires,
Flétrir les arts et condamner nos frères.

Pierre à Denis donna deux beaux agnus :
Denis les baise ; et soudain l'on ordonne,
Par un arrêt signé de douze élus,
Qu'en ce grand jour les Anglais soient vaincus
Par les Français, et par Charle en personne.

En ce moment la barroise amazone
Vit dans les airs, dans un nuage épais,
De son grison la figure et les traits ;
Comme un soleil, dont souvent un nuage
Reçoit l'empreinte et réfléchit l'image.
Elle cria : Ce jour est glorieux ;
Tout est pour nous, mon âne est dans les cieux.
Bedfort, surpris de ce prodige horrible,
Déjà s'arrête, et n'est plus invincible ;
Il lit au ciel, d'un regard consterné,
Que de saint George il est abandonné.
L'Anglais surpris, croyant voir une armée,

Descend soudain de la ville alarmée;
Tous les bourgeois, devenus valeureux,
Les voyant fuir, descendent après eux.
Charles plus loin, entouré de carnage,
Jusqu'à leur camp se fait un beau passage.
Les assiégeans, à leur tour assiégés,
En tête, en queue assaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts et de mourans jonchées.

C'est en ces lieux, c'est dans ce champ mortel
Que tu venais exercer ta vaillance,
O dur Anglais ! ô Christophe Arondel !
Ton maintien sec, ta froide indifférence,
Donnaient du prix à ton courage altier.
Sans dire un mot, ce sourcilleux guerrier
Examinait comme on se bat en France;
Et l'on eût dit, à son air d'importance,
Qu'il était là pour se désennuyer.
Sa Rosamore, à ses pas attachée,
Est comme lui de fer enharnachée,
Tel qu'un beau page ou qu'un jeune écuyer:
Son casque est d'or, sa cuirasse est d'acier;

D'un perroquet la plume panachée
Au gré des vents ombrage son cimier.
Car, dès ce jour où son bras meurtrier
A dans son lit décollé Martinguerre,
Elle se plaît tout-à-fait à la guerre:
On croirait voir la superbe Pallas
Quittant l'aiguille et marchant aux combats,
Ou Bradamante, ou bien Jeanne elle-même.
Elle parlait au voyageur qu'elle aime,
Et lui montrait les plus grands sentimens,
Lorsqu'un démon trop funeste aux amans,
Pour leur malheur, vers Arondel attire
Le dur Poton et le jeune la Hire,
Et Richemont qui n'a pitié de rien.
Poton, voyant le grave et fier maintien
De notre Anglais, tout indigné s'élance
Sur le causeur; et d'un grand coup de lance
Qui par le flanc sort au milieu du dos,
D'un sang trop froid lui fait verser des flots:
Il tombe et meurt; et la lance cassée
Roule avec lui dans son corps enfoncée.

A ce spectacle, à ce moment affreux,

On ne vit point la belle Rosamore
Se renverser sur l'amant qu'elle adore,
Ni s'arracher l'or de ses blonds cheveux,
Ni remplir l'air de ses cris douloureux,
Ni s'emporter contre la providence;
Point de soupirs : elle cria, *vengeance!*
Et dans l'instant que Poton se baissait,
En ramassant son fer qui se cassait,
Ce bras tout nu, ce bras dont la puissance
Avait d'un coup séparé dans un lit
Un chef grison du cou d'un vieux bandit,
Tranche à Poton la main trop redoutable,
Cette main droite à ses yeux si coupable.
Les nerfs cachés sous la peau des cinq doigts,
Les font mouvoir pour la dernière fois;
Poton depuis ne sut jamais écrire.

MAIS dans l'instant le brave et beau la Hire
Porte au guerrier, du grand Poton vainqueur,
Un coup mortel qui lui perce le cœur.
Son casque d'or, que sa chute détache,
Découvre un sein de roses et de lis;
Son front charmant n'a plus rien qui le cache;

Ses longs cheveux tombent sur ses habits ;
Ses grands yeux bleus dans la mort endormis,
Tout laisse voir une femme adorable,
Et montre un corps formé pour les plaisirs.
Le beau la Hire en pousse des soupirs ,
Répand des pleurs, et d'un ton lamentable
S'écrie : O ciel ! je suis un meurtrier,
Un housard noir plutôt qu'un chevalier ;
Mon cœur, mon bras, mon épée est infâme :
Est-il permis de tuer une dame ?
Mais Richemont, toujours mauvais plaisant,
Et toujours dur, lui dit : Mon cher la Hire,
Va, tes remords ont sur toi trop d'empire ;
C'est une Anglaise, et le mal n'est pas grand :
Elle n'est pas pucelle comme Jeanne.

Tandis qu'il tient un discours si profane,
D'un coup de flèche il se sentit blessé ;
Et devenu plus fier, plus courroucé,
Il rend cent coups à la troupe bretonne
Qui comme un flot le presse et l'environne.
La Hire et lui, nobles, bourgeois, soldats,
Portent par-tout les efforts de leurs bras :

On tue, on tombe, on poursuit, on recule,
De corps sanglans un monceau s'accumule;
Et des mourans l'Anglais fait un rempart.

DANS cette horrible et sanglante mêlée,
Le roi disait à Dunois : Cher bâtard,
Dis-moi, de grace, où donc est-elle allée?
Qui? dit Dunois. Le bon roi lui repart :
Ne sais-tu pas ce qu'elle est devenue?—
Qui donc?—Hélas! elle était disparue
Hier au soir, avant qu'un heureux sort
Nous eût conduits au château de Bedfort,
Et dans la place on est entré sans elle.
Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
Ciel! dit le roi, qu'elle me soit fidelle!
Gardez-la moi. Pendant ce beau discours,
Il avançait et combattait toujours.

BIENTÔT la nuit, couvrant notre hémisphère,
L'enveloppa d'un noir et long manteau,
Et mit un terme à ce cours tout nouveau
Des beaux exploits que Charle eût voulu faire.

COMME il sortait de cette grande affaire,

Il entendit qu'on avait le matin
Vu cheminer vers la forêt voisine
Quelques tendrons du genre féminin;
Une sur-tout, à la taille divine,
Aux grands yeux bleus, au minois enfantin,
Au souris tendre, à la peau de satin,
Que sermonait un bon bénédictin.
Des écuyers brillans, à mines fières,
Des chevaliers, sur leurs coursiers fringans,
Couverts d'acier, et d'or et de rubans,
Accompagnaient les belles cavalières.
La troupe errante avait porté ses pas
Vers un palais qu'on ne connaissait pas,
Et que jamais, avant cette aventure,
On n'avait vu dans ces lieux écartés :
Rien n'égalait sa bizarre structure.

Le roi, surpris de tant de nouveautés,
Dit à Bonneau : Qui m'aime doit me suivre;
Demain matin je veux, au point du jour,
Revoir l'objet de mon fidèle amour,
Reprendre Agnès, ou bien cesser de vivre.
Il resta peu dans les bras du sommeil.

Et quand Phosphore, au visage vermeil,
Eut précédé les roses de l'aurore,
Quand dans le ciel on attelait encore
Les beaux coursiers que conduit le soleil,
Le roi, Bonneau, Dunois et la Pucelle,
Allègrement se remirent en selle
Pour découvrir ce superbe palais.
Charles disait : Voyons d'abord ma belle ;
Nous rejoindrons assez tôt les Anglais ;
Le plus pressé, c'est de vivre avec elle.

FIN DU CHANT SEIZIÈME.

LA

PUCELLE D'ORLÉANS,

CHANT DIX-SEPTIÈME.

ARGUMENT.

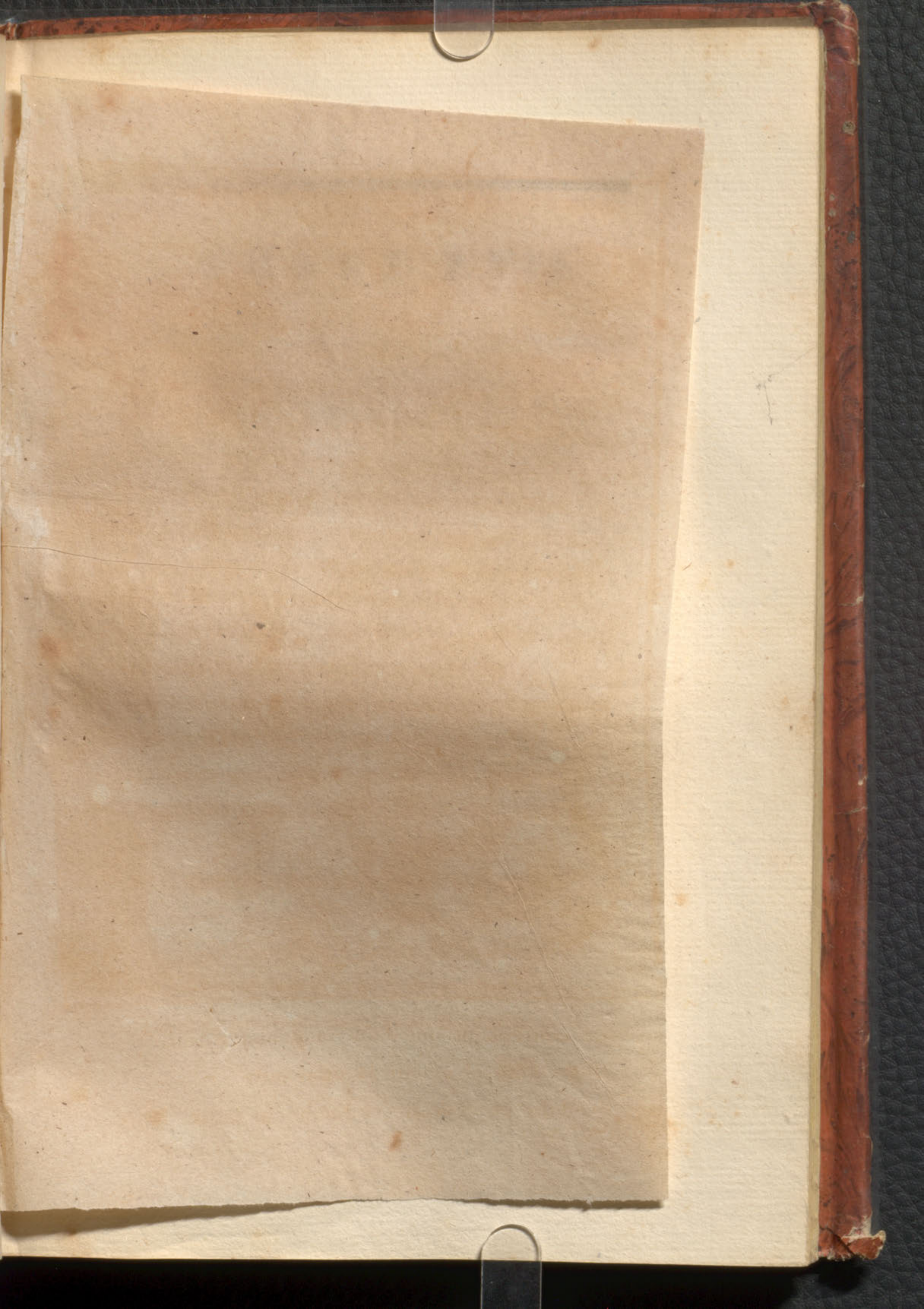
COMMENT Charles VII, Agnès, Jeanne, Dunois, la Trimouille, etc. devinrent tous fous, et comment ils revinrent en leur bon sens par les exorcismes du R. P. Bonifoux, confesseur ordinaire du roi.

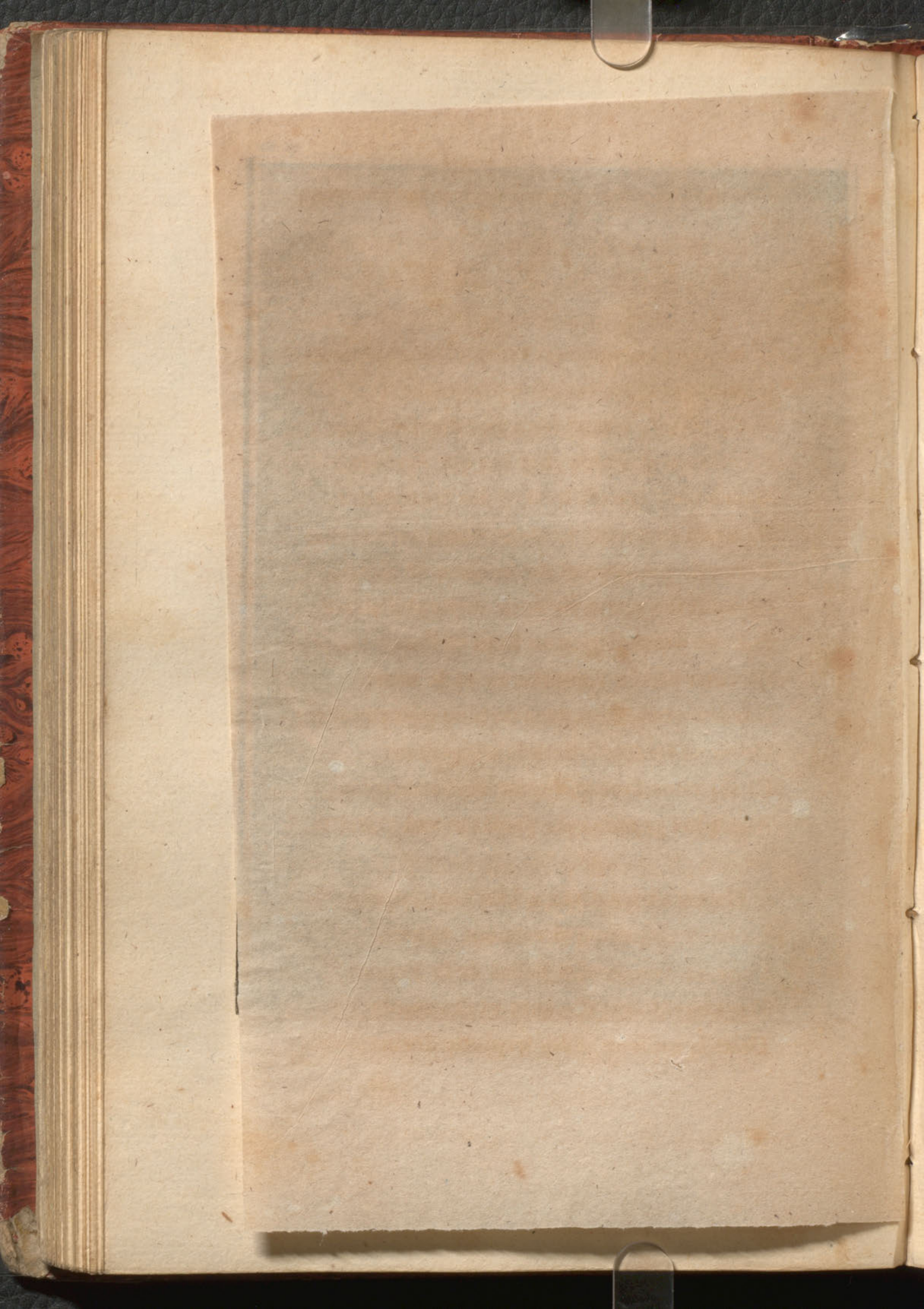
Ch. 17.



Dessiné par Monsiau — gravé par Patas.

Le confesseur qui dans sa prompte fuite
D'agnès Sorel évitait la poursuite,
Bronche en courant et tombe au milieu d'eux;





CHANT XVII.

OH ! que ce monde est rempli d'enchanteurs !
Je ne dirai rien des enchanteresses.
Je t'ai passé, temps heureux des faiblesses,
Printemps des fous, bel âge des erreurs ;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De vrais sorciers, tout-puissans séducteurs,
Vêtus de pourpre et rayonnans de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord ;
Puis on vous plonge au fond de l'onde noire,
Et vous buvez l'amertume et la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,
De vous frotter à de tels nécromans ;
Et s'il vous faut quelques enchantemens,
Aux plus grands rois préférez vos grisettes.

HERMAPHRODIX a bâti tout exprès
Le beau château qui retenait Agnès,
Pour se venger des belles de la France,
Des chevaliers, des ânes et des saints
Dont la pudeur et les exploits divins

Avaient bravé sa magique puissance.
Quiconque entrait en ce maudit logis
Méconnaissait sur le champ ses amis,
Perdait le sens, l'esprit et la mémoire.
L'eau du Léthé que les morts allaient boire,
Les mauvais vins, funestes aux vivans,
Ont des effets bien moins extravagans.

Sous les grands arcs d'un immense portique,
Amas confus de moderne et d'antique,
Se promenait un fantôme brillant,
Au pied léger, à l'œil étincelant,
Au geste vif, à la marche égarée,
La tête haute, et de clinquans parée.
On voit son corps toujours en action;
Et son nom est l'*Imagination*.
Non cette belle et charmante déesse
Qui présida, dans Rome et dans la Grèce,
Aux beaux travaux de tant de grands auteurs,
Qui répandit l'éclat de ses couleurs,
Ses diamans, ses immortelles fleurs,
Sur plus d'un chant du grand peintre d'Achille,
Sur la Didon que célébra Virgile,

Et qui d'Ovide anima les accens ;
Mais celle-là qu'abjure le bon sens,
Cette étourdie, effarée, insipide,
Que tant d'auteurs approchent de si près,
Qui les inspire, et qui servit de guide
Aux Scudéris, le Moine, Desmarets.
Elle répand ses faveurs les plus chères
Sur nos romans, nos nouveaux opéra ;
Et son empire assez long-temps dura
Sur le théâtre, au barreau, dans les chaires.
Près d'elle était le *Galimathias*,
Monstre bavard caressé dans ses bras,
Nommé jadis le docteur séraphique,
Subtil, profond, énergique, angélique,
Commentateur d'imagination,
Et créateur de la confusion,
Qui depuis peu fit *Marie à la Coque.*
Autour de lui voltigent l'équivoque,
La louche énigme et les mauvais bons-mots
A double sens, qui font l'esprit des sots ;
Les préjugés, les méprises, les songes,
Les contre-sens, les absurdes mensonges,
Ainsi qu'on voit aux murs d'un vieux logis

Les chats-huans et les chauve-souris.
Quoi qu'il en soit, ce damnable édifice
Fut fabriqué par un tel artifice,
Que tout mortel qui dans ces lieux viendra,
Perdra l'esprit tant qu'il y restera.

A peine Agnès, avec sa douce escorte,
De ce palais avait touché la porte,
Que Bonifoux, ce grave confesseur,
Devint l'objet de sa fidelle ardeur;
Elle le prend pour son cher roi de France.
O mon héros! ô ma seule espérance!
Le juste ciel vous rend à mes souhaits.
Ces fiers Bretons sont-ils par vous défaits?
N'auriez-vous point reçu quelque blessure?
Ah! laissez-moi détacher votre armure.
Lors elle veut, d'un effort tendre et doux,
Oter le froc du père Bonifoux,
Et dans ses bras bientôt abandonnée,
L'œil enflammé, le cou vers lui tendu,
Cherche un baiser qui soit pris et rendu.
Charmante Agnès, que tu fus consternée,
Lorsque, cherchant un menton frais tondu,

Tu ne sentis qu'une barbe tannée,
Longue, piquante, et rude et mal peignée !
Le confesseur tout effaré s'enfuit,
Méconnaissant la belle qui le suit.
La tendre Agnès se voyant dédaignée,
Court après lui, de pleurs toute baignée.

Comme ils couraient dans ce vaste pourpris,
L'un se signant, et l'autre toute en larmes,
Ils sont frappés des plus lugubres cris.
Un jeune objet, touchant, rempli de charmes,
Avec frayeur embrassait les genoux
D'un chevalier qui, couvert de ses armes,
L'allait bientôt immoler sous ses coups.
Peut-on connaître à cette barbarie
Ce la Trimouille, et ce parfait amant
Qui de grand cœur, en tout autre moment,
Pour Dorothée aurait donné sa vie?
Il la prenait pour le fier Tirconel :
Elle n'avait nul trait en son visage,
Qui ressemblât à cet Anglais cruel ;
Elle cherchait le héros qui l'engage,
Le cher objet d'un amour immortel ;

Et, lui parlant sans pouvoir le connaître,
Elle lui dit : Ne l'avez-vous point vu
Ce chevalier qui de mon cœur est maître ?
Qui près de moi dans ces lieux est venu ?
Mon la Trimouille, hélas ! est disparu.
Que fait-il donc ? de grace, où peut-il être ?
Le Poitevin, à ces touchans discours,
Ne connut point ses fidelles amours.
Il croit entendre un Anglais implacable,
Qui vient sur lui prêt à trancher ses jours.
Le fer en main il se met en défense,
Vers Dorothée en mesure il avance :
Je te ferai, dit-il, changer de ton,
Fier, dédaigneux, triste, arrogant Breton ;
Dur insulaire, ivre de bière forte,
C'est bien à toi de parler de la sorte,
De menacer un homme de mon nom !
Moi petit-fils des Poitevins célèbres,
Dont les exploits, au séjour des ténèbres,
Ont fait passer tant d'Anglais valeureux,
Plus fiers que toi, plus grands, plus généreux !
Eh quoi ! ta main ne tire pas l'épée !
De quel effroi ta vile ame est frappée !

Fier en discours, et lâche en action,
Chevreuil anglais, Thersite d'Albion,
Fait pour brailler chez tes parlementaires,
Vîte, essayons tous deux nos cimeterres;
Çà, qu'on dégaîne, ou je vais de ma main
Signer ton front, des fronts le plus vilain,
Et t'appliquer sur ton large derrière,
A mon plaisir, deux cents coups d'étrivière.
A ce discours qu'il prononce en fureur,
Pâle, éperdue, et mourante de peur:
Je ne suis point Anglais, dit Dorothée;
J'en suis bien loin: comment? pourquoi? par où
Me vois-je ici par vous si maltraitée?
Dans quel danger je suis précipitée!
Je cherche ici le héros du Poitou;
C'est une fille, hélas! bien tourmentée,
Qui baise en pleurs votre noble genou.
Elle parlait, mais sans être écoutée;
Et la Trimouille étant tout-à-fait fou,
Allait déjà la prendre par le cou.

Le confesseur, qui dans sa prompte fuite
D'Agnès Sorel évitait la poursuite,

Bronche en courant, et tombe au milieu d'eux;
Le Poitevin veut le prendre aux cheveux,
N'en trouve point, roule avec lui par terre;
La belle Agnès, qui le suit et le serre,
Sur lui trébuche, en poussant des clameurs
Et des sanglots qu'interrompent ses pleurs;
Et sous eux tous se débat Dorothée,
Très en désordre, et fort mal ajustée.

Tout au milieu de ce conflit nouveau,
Le bon roi Charle, escorté de Bonneau,
Avec Dunois et la fière Pucelle,
Entre à la fois dans ce fatal château,
Pour y chercher sa maîtresse fidelle.
O grand pouvoir! ô merveille nouvelle!
A peine ils sont de cheval descendus,
Sous le portique à peine ils sont rendus,
Incontinent ils perdent la cervelle.
Tels dans Paris tous ces docteurs fourrés,
Pleins d'argumens sous leurs bonnets quarrés,
Vont gravement vers la Sorbonne antique,
Séjour de noise, antre théologique
Où la dispute et la confusion

Ont établi leur sacré domicile,
Et dont jamais n'approcha la raison.
Nos révérends arrivent à la file :
Ils avaient l'air d'être de sens rassis :
Chacun passait pour sage en son logis :
On les prendrait pour des gens fort honnêtes,
Point querelleurs et point extravagans ;
Quelques-uns même étaient de bonnes têtes :
Ils sont tous fous quand ils sont sur les bancs.

CHARLE enivré de joie et de tendresse,
Les yeux mouillés, tout pétillant d'ardeur,
Et ressentant un battement de cœur,
Disait d'un ton d'amour et de langueur :

« MA chère Agnès, ma pudique maîtresse,
Mon paradis, précis de tous les biens,
Combien de fois, hélas ! fus-tu perdue !
A mes desirs te voilà donc rendue !
Parle d'amour, je te vois, je te tiens ;
Oh ! que tu fais une charmante mine !
Mais tu n'as plus cette taille si fine
Que je pouvais embrasser autrefois

En la serrant du bout de mes dix doigts.
Quel embonpoint! quel ventre! quelles fesses!
Voilà le fruit de nos tendres caresses :
Agnès est grosse, Agnès me donnera
Un beau bâtard qui pour nous combattra.
Je veux greffer, dans l'ardeur qui m'emporte,
Ce fruit nouveau sur l'arbre qui le porte.
Amour le veut; il faut que dans l'instant
J'aille au-devant de cet aimable enfant ».

A qui le roi se fesait-il entendre?
A qui tient-il ce discours noble et tendre?
Qui tenait-il dans ses bras amoureux?
C'était Bonneau, soufflant, suant, poudreux;
C'était Bonneau : jamais homme en sa vie
Ne se sentit l'ame plus ébahie.
Charles pressé d'un desir violent,
D'un bras nerveux le pousse tendrement;
Il le renverse; et Bonneau pesamment
S'en va tomber sur la troupe mêlée,
Qui de son poids se sentit accablée.
Ciel! que de cris et que de hurlemens!
Le confesseur reprit un peu ses sens;

Sa grosse panse était juste portée
Dessus Agnès et dessous Dorothée :
Il se relève, il marche, il court, il fuit :
Tout haletant le bon Bonneau le suit.
Mais la Trimouille à l'instant s'imagine
Que sa beauté, sa maîtresse divine,
Sa Dorothée était entre les bras
Du Tourangeau qui fuyait à grands pas.
Il court après, il le presse, il lui crie :
Rends-moi mon cœur, bourreau, rends-moi ma vie !
Attends, arrête. En prononçant ces mots,
D'un large sabre il frappe son gros dos.
Bonneau portait une épaisse cuirasse,
Et ressemblait à la pesante masse
Qui dans la forge à grand bruit retentit
Sous le marteau qui frappe et rebondit.
La peur hâtait sa marche équarquillée.
Jeanne voyant le Bonneau qui trottait,
Et les grands coups que l'autre lui portait,
Jeanne casquée, et de fer habillée,
Suit à grands pas la Trimouille, et lui rend
Tout ce qu'il donne au royal confident.
Dunois, la fleur de la chevalerie,

Ne souffre pas qu'on attente à la vie
De la Trimouille; il est son cher appui;
C'est son destin de combattre pour lui:
Il le connaît; mais il prend la Pucelle
Pour un Anglais; il vous tombe sur elle,
Il vous l'étrille ainsi qu'elle étrillait
Le Poitevin qui toujours chatouillait
L'ami Bonneau qui lourdement fuyait.

Le bon roi Charle, en ce désordre extrême,
Dans son Bonneau voit toujours ce qu'il aime;
Il voit Agnès. Quel état pour un roi!
Pour un amant des amans le plus tendre!
Nul ennemi ne lui cause d'effroi;
Contre une armée il voudrait la défendre.
Tous ces guerriers après Bonneau courans,
Sont à ses yeux des ravisseurs sanglans.
L'épée au poing sur Dunois il s'élance;
Le beau bâtard se retourne et lui rend
Sur la visière un énorme fendant.
Ah! s'il savait que c'est le roi de France,
Qu'il se verrait avec un œil d'horreur!
Il périrait de honte et de douleur.

En même temps Jeanne, par lui frappée,
Lui répondit de sa puissante épée;
Et le bâtard, incapable d'effroi,
Frappe à la fois sa maîtresse et son roi;
A droite, à gauche, il lance sur leurs têtes
De mille coups les rapides tempêtes.
Charmant Dunois, belle Jeanne, arrêtez;
Ciel! quels seront vos regrets et vos larmes,
Quand vous saurez qui poursuivent vos armes,
Et qui vous frotte, et qui vous combattez?

Le Poitevin, dans l'horrible mêlée,
De temps en temps appesantit son bras
Sur la Pucelle, et rosse ses appas.
L'ami Bonneau ne les imite pas;
Sa grosse tête était la moins troublée.
Il recevait, mais il ne rendait point.
Il court toujours; Bonifoux le précède,
Aiguillonné de la peur qui le point.
Le tourbillon que la rage possède,
Tous contre tous, assaillans, assaillis,
Battans, battus, dans ce grand chamaillis,
Criant, hurlant, parcourent le logis.

Agnès en pleurs, Dorothée éperdue,
Crie au secours ! on m'égorge ! on me tue !
Le confesseur, plein de contrition,
Menait toujours cette procession.

Il aperçoit à certaine fenêtre,
De ce logis le redoutable maître,
Hermaphrodix, qui contemplait gaîment
Des bons Français le barbare tourment,
Et se tenait les deux côtés de rire.
Bonifoux vit que ce fatal empire
Etait sans doute une œuvre du démon.
Il conservait un reste de raison;
Son long capuce et sa large tonsure
A sa cervelle avaient servi d'armure.
Il se souvint que notre ami Bonneau
Suivait toujours l'usage antique et beau,
Très-sagement établi par nos pères,
D'avoir sur soi les choses nécessaires,
Muscade, clou, poivre, girofle et sel.
Pour Bonifoux, il avait son missel.
Il aperçut une fontaine claire:
Il y courut, sel et missel en main,

Bien résolu d'attraper le malin.
Le voilà donc qui travaille au mystère;
Il dit tout bas : *Sanctam, Catholicam,*
Papam, Romam, aquam benedictam :
Puis de Bonneau prend la tasse, et va vîte
Adroitement asperger d'eau bénite
Le farfadet né de la belle Alix.

Chez les païens l'eau brûlante du Styx
Fut moins fatale aux ames criminelles.
Son cuir tanné fut couvert d'étincelles;
Un gros nuage, enfumé, noir, épais,
Enveloppa le maître et le palais.
Les combattans, couverts d'une nuit sombre,
Couraient encore et se cherchaient dans l'ombre.
Tout aussitôt le palais disparut;
Plus de combat, d'erreur ni de méprise;
Chacun se vit, chacun se reconnut;
Chaque cervelle en son lieu fut remise.
A nos héros un seul moment rendit
Le peu de sens qu'un seul moment perdit :
Car la folie, hélas ! ou la sagesse,
Ne tient à rien dans notre pauvre espèce.

C'était alors un grand plaisir de voir
Ces paladins aux pieds du moine noir,
Le bénissant, chantant des litanies,
Se demandant pardon de leurs folies.
O la Trimouille ! ô vous, royal amant !
Qui me peindra votre ravissement ?
On n'entendait que ces mots : Ah ! ma belle,
Mon tout, mon roi, mon ange, ma fidelle,
C'est vous ! c'est toi ! jour heureux, doux momens !
Et des baisers, et des embrassemens,
Cent questions, cent réponses pressées,
Leur voix ne peut suffire à leurs pensées.
Le confesseur, d'un paternel regard
Les lorgnait tous, et priait à l'écart.
Le grand bâtard et sa fière maîtresse
Modestement s'expliquaient leur tendresse.
De leurs amours le rare compagnon
Elève alors la tête avec le ton ;
Il entonna l'octave discordante
De son gosier de cornet à bouquin.
A cette octave, à ce bruit tout divin,
Tout fut ému : la nature tremblante
Frémit d'horreur ; et Jeanne vit soudain

Tomber les murs de ce palais magique,
Cent tours d'acier et cent portes d'airain,
Comme autrefois la horde mosaïque
Fit voir, au son de sa trompe hébraïque,
De Jéricho le rempart écroulé,
Réduit en poudre, à la terre égalé.
Le temps n'est plus de semblable pratique.

Alors, alors ce superbe palais,
Si brillant d'or, si noirci de forfaits,
Devint un ample et sacré monastère.
Le salon fut en chapelle changé.
Le cabinet où ce maître enragé
Avait dormi dans le vice plongé,
Transmué fut en un beau sanctuaire.
L'ordre de Dieu, qui préside aux destins,
Ne changea point la salle des festins;
Mais elle prit le nom de réfectoire:
On y bénit le manger et le boire.
Jeanne, le cœur élevé vers les saints,
Vers Orléans, vers le sacre de Reims,
Dit à Dunois: Tout nous est favorable
Dans nos amours et dans nos grands desseins;

Espérons tout ; soyez sûr que le diable
A contre nous fait son dernier effort.
Parlant ainsi, Jeanne se trompait fort.

FIN DU CHANT DIX-SEPTIÈME.

LA

PUCELLE D'ORLÉANS,

CHANT DIX-HUITIÈME.

ARGUMENT.

Disgrace de Charles et de sa troupe dorée.



Marillier Inv. N. Courbe Sculp.

Dis moi, l'ami, si chaque camarade,
Qui vers Marseille allait en ambassade,
Ainsi que toi fut un homme de bien !

CHANT XVIII.

Je ne connais dans l'histoire du monde
Aucun héros, aucun homme de bien,
Aucun prophète, aucun parfait chrétien,
Qui n'ait été la dupe d'un vaurien,
Ou des jaloux, ou de l'esprit immonde.

La Providence en tout temps éprouva
Mon bon roi Charle avec mainte détresse.
Dès son berceau fort mal on l'éleva;
Le Bourguignon poursuivit sa jeunesse;
De tous ses droits son père le priva;
Le parlement de Paris près Gonesse,
Tuteur des rois, son pupille ajourna;
De ses beaux lis un chef anglais s'orna;
Il fut errant, manqua souvent de messe
Et de dîner; rarement séjourna
En même lieu. Mère, oncle, ami, maîtresse,
Tout le trahit ou tout l'abandonna.
Un page anglais partagea la tendresse
De son Agnès; et l'enfer déchaîna

Hermaphrodix, qui par magique adresse
Pour quelque temps la tête lui tourna.
Il essuya des traits de toute espèce;
Il les souffrit, et Dieu lui pardonna.

De nos amans la troupe fière et leste
S'acheminait loin du château funeste
Où Belzébut dérangea le cerveau
Des chevaliers, d'Agnès et de Bonneau.
Ils côtoyaient la forêt vaste et sombre
Qui d'Orléans porte aujourd'hui le nom.
A peine encor l'épouse de Titon
En se levant mêlait le jour à l'ombre:
On aperçut de loin des hoquetons
Au rond bonnet, aux écourtés jupons;
Leur corselet paraissait mi-partie
De fleurs de lis et de trois léopards.
Le roi fit halte, en fixant ses regards
Sur la cohorte en la forêt blottie.
Dunois et Jeanne avancent quelques pas.
La tendre Agnès, étendant ses beaux bras,
Dit à son Charle: Allons, fuyons, mon maître.
Jeanne en courant s'approcha, vit paraître

Des malheureux deux à deux enchaînés,
Les yeux en terre, et les fronts consternés.
Hélas ! ce sont des chevaliers, dit-elle,
Qui sont captifs ; et c'est notre devoir
De délivrer cette troupe fidelle.
Allons, bâtard, allons, et fesons voir
Ce qu'est Dunois et ce qu'est la Pucelle.
Lance en arrêt, ils fondent à ces mots
Sur les soldats qui gardaient ces héros.
Au fier aspect de la puissante Jeanne
Et de Dunois, et plus encor de l'âne,
D'un pas léger ces prétendus guerriers
S'en vont au loin comme des lévriers.
Jeanne aussitôt, de plaisir transportée,
Complimenta la troupe garrottée.
Beaux chevaliers que l'Anglais mit aux fers,
Remerciez le roi qui vous délivre ;
Baisez sa main, soyez prêts à le suivre,
Et vengeons-nous de ces Anglais pervers.
Les chevaliers, à cette offre courtoise,
Montraient encore une face sournoise,
Baissaient les yeux.... Lecteurs impatiens,
Vous demandez qui sont ces personnages

Dont la Pucelle animait les courages.
Ces chevaliers étaient des garnemens
Qui, dans Paris payés pour leur mérite,
Allaient ramer sur le dos d'Amphitrite;
On les connut à leurs accoutremens.
En les voyant, le bon Charles soupire :
Hélas ! dit-il, ces objets dans mon cœur
Ont enfoncé les traits de la douleur.
Quoi ! les Anglais règnent dans mon empire !
C'est en leur nom que l'on rend des arrêts !
C'est pour eux seuls que l'on dit des prières !
C'est de leur part, hélas ! que mes sujets
Sont de Paris envoyés aux galères !....
Puis le bon prince avec compassion
Daigne approcher du maître compagnon
Qui de la file était mis à la tête.
Nul malandrin n'eut l'air plus mal honnête :
Sa barbe torse ombrage un long menton;
Ses yeux tournés, plus menteurs que sa bouche,
Portent en bas un regard double et louche.
Ses sourcils roux, mélangés et retords,
Semblent loger la fraude et l'imposture;
Sur son front large est l'audace et l'injure,

L'oubli des lois, le mépris des remords ;
Sa bouche écume, et sa dent toujours grince.

Le sycophante, à l'aspect de son prince,
Affecte un air humble, dévot, contrit,
Baisse les yeux, compose et radoucit
Les traits hagards de son affreux visage.
Tel est un dogue au regard impudent,
Au gosier rauque, affamé de carnage;
Il voit son maître, il rampe doucement,
Lèche ses mains, le flatte en son langage,
Et pour du pain devient un vrai mouton.
Ou tel encore on nous peint le démon,
Qui, s'échappant des gouffres du Tartare,
Cache sa queue et sa griffe barbare,
Vient parmi nous, prend la mine et le ton,
Le front tondu d'un jeune anachorète,
Pour mieux tenter sœur Rose ou sœur Discrète.

Le roi des Francs, trompé par le félon,
Lui témoigna commisération,
L'encouragea par un discours affable.
Dis-moi quel est ton métier, pauvre diable,

Ton nom, ta place, et pour quelle action
Le Châtelet, avec tant d'indulgence,
Te fait ramer sur les mers de Provence ?
Le condamné, d'un ton de doléance,
Lui répondit : O monarque trop bon !
Je suis de Nante, et mon nom est Fréron.
J'aime Jésus d'un feu pur et sincère :
Dans un couvent je fus quelque temps frère ;
J'en ai les mœurs ; et j'eus dans tous les temps
Un très-grand soin du salut des enfans.
A la vertu je consacrai ma vie.
Sous les charniers qu'on dit des Innocens,
Paris m'a vu travailler de génie ;
J'ai vendu cher mes feuilles à Lambert ;
Je suis connu dans la place Maubert ;
C'est là sur-tout qu'on m'a rendu justice.
Des indévots quelquefois par malice
M'ont reproché les faiblesses du froc,
Celles du monde et quelques tours d'escroc ;
Mais j'ai pour moi ma bonne conscience.

Ce bon propos toucha le roi de France.
Consolе-toi, dit-il, et ne crains rien.

Dis-moi, l'ami, si chaque camarade
Qui vers Marseille allait en ambassade,
Ainsi que toi, fut un homme de bien?
Ah! dit Fréron, sur ma foi de chrétien,
Je réponds d'eux ainsi que de moi-même;
Nous sommes tous en un moule jetés.
L'abbé Guyon, qui marche à mes côtés,
Quoi qu'on en dise, est bien digne qu'on l'aime;
Point étourdi, point brouillon, point menteur,
Jamais méchant ni calomniateur.
Maître Chaumeix, dessous sa mine basse,
Porte un cœur haut, plein d'une sainte audace;
Pour sa doctrine il se ferait fesser.
Maître Gauchat pourrait embarrasser
Tous les rabbins sur le texte et la glose.
Voyez plus loin cet avocat sans cause;
Il a quitté le barreau pour le ciel.
Ce Sabatier est tout pétri de miel.
Ah l'esprit fin! le bon cœur! le saint prêtre!
Il est bien vrai qu'il a trahi son maître,
Mais sans malice et pour très-peu d'argent;
Il s'est vendu, mais c'est au plus offrant.
Il trafiquait comme moi de libelles:

Est-ce un grand mal ? on vit de son talent.
Employez-nous ; nous vous serons fidèles.
En ce temps-ci la gloire et les lauriers
Sont dévolus aux auteurs des charniers.
Nos grands succès ont excité l'envie ;
Tel est le sort des auteurs, des héros,
Des grands esprits, et sur-tout des dévots :
Car la vertu fut toujours poursuivie.
O mon bon roi ! qui le sait mieux que vous ?

Comme il parlait sur ce ton tendre et doux,
Charle aperçut deux tristes personnages
Qui des deux mains cachaient leurs gros visages.
Qui sont, dit-il, ces deux rameurs honteux ?

Vous voyez là, reprit l'homme aux semaines,
Les plus discrets et les plus vertueux
De ceux qui vont sur les liquides plaines.
L'un est Fantin, prédicateur des grands,
Humble avec eux, aux petits débonnaire :
Sa piété ménagea les vivans ;
Et pour cacher le bien qu'il savait faire,
Il confessait et volait les mourans.

L'autre est Grizel, directeur de nonnettes,
Peu soucieux de leurs faveurs secrètes,
Mais s'appliquant sagement les dépôts,
Le tout pour Dieu. Son ame pure et sainte
Méprisait l'or; mais il était en crainte
Qu'il ne tombât aux mains des indévots.

Pour le dernier de la noble sequelle,
C'est mon soutien, c'est mon cher la Beaumelle.
De dix gredins qui m'ont vendu leur voix,
C'est le plus bas, mais c'est le plus fidèle;
Esprit distrait, on prétend que par fois,
Tout occupé de ses œuvres chrétiennes,
Il prend d'autrui les poches pour les siennes.
Il est d'ailleurs si sage en ses écrits !
Il sait combien pour les faibles esprits
La vérité souvent est dangereuse;
Qu'aux yeux des sots sa lumière est trompeuse;
Qu'on en abuse; et ce discret auteur,
Qui toujours d'elle eut une sage peur,
A résolu de ne la jamais dire.
Moi, je la dis à votre majesté;
Je vois en vous un héros que j'admire,

Et je l'apprends à la postérité.
Favorisez ceux que la calomnie
Voulut noircir de son souffle empesté;
Sauvez les bons des filets de l'impie;
Délivrez-nous, vengez-nous, payez-nous,
Foi de Fréron, nous écrirons pour vous.

Alors il fit un discours pathétique
Contre l'Anglais et pour la loi salique;
Et démontra que bientôt sans combat,
Avec sa plume il défendrait l'état.
Charle admira sa profonde doctrine;
Il fit à tous une charmante mine,
Les assurant avec compassion
Qu'il les prenait sous sa protection.

La belle Agnès, présente à l'entrevue,
S'attendrissait, se sentait toute émue.
Son cœur est bon. Femme qui fait l'amour,
A la douceur est toujours plus encline
Que femme prude ou bien femme héroïne.
Mon roi, dit-elle, avouez que ce jour
Est fortuné pour cette pauvre race.

Puisque ces gens contemplent votre face,
Ils sont heureux, leurs fers seront brisés.
Votre visage est visage de grace.
Les gens de loi sont des gens bien osés
D'instrumenter au nom d'un autre maître!
C'est mon amant qu'on doit seul reconnaître;
Ce sont pédans en juges déguisés.
Je les ai vus ces héros d'écritoire,
De nos bons rois ces tuteurs prétendus,
Bourgeois altiers, tyrans en robe noire,
A leur pupille ôter ses revenus;
Par-devant eux le citer en personne,
Et gravement confisquer sa couronne.
Les gens de bien qui sont à vos genoux,
Par leurs arrêts sont traités comme vous;
Protégez-les : vos causes sont communes;
Proscrit comme eux, vengez leurs infortunes.

De ce discours le roi fut très-touché :
Vers la clémence il a toujours penché.
Jeanne, dont l'ame est d'espèce moins tendre,
Soutint au roi qu'il les fallait tous pendre;
Que les Frérons, et gens de ce métier,

N'étaient tous bons qu'à garnir un poirier.
Le grand Dunois, plus profond et plus sage,
En bon guerrier tint un autre langage.
Souvent, dit-il, nous manquons de soldats;
Il faut des dos, des jambes et des bras:
Ces gens en ont; et dans nos aventures,
Dans les assauts, les marches, les combats,
Nous pouvons bien nous passer d'écritures.
Enrôlons-les; mettons-leur dès demain,
Au lieu de rame, un mousquet à la main.
Ils barbouillaient du papier dans les villes;
Qu'aux champs de Mars ils deviennent utiles.
Du grand Dunois le roi goûta l'avis.
A ses genoux ces bonnes gens tombèrent
En soupirant; et de pleurs les baignèrent.
On les mena sous l'auvent d'un logis
Où Charle, Agnès et la troupe dorée,
Après dîner passèrent la soirée.
Agnès eut soin que l'intendant Bonneau
Fît bien manger la troupe délivrée;
On leur donna les restes du serdeau.

Charle et les siens assez gaîment soupèrent,

Et puis Agnès et Charles se couchèrent.
En s'éveillant chacun fut bien surpris
De se trouver sans manteau, sans habits.
Agnès en vain cherche ses engageantes,
Son beau collier de perles jaunissantes,
Et le portrait de son royal amant.
Le gros Bonneau, qui gardait tout l'argent
Bien enfermé dans une bourse mince,
Ne trouve plus le trésor de son prince.
Linge, vaisselle, habits, tout est troussé,
Tout est parti. La horde griffonnante,
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
D'une main prompte et d'un zèle empressé,
Pendant la nuit avait débarrassé
Notre bon roi de son leste équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon, le luxe est peu d'usage;
Puis s'esquivant par de petits sentiers,
Au cabaret la proie ils partagèrent.
Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité, bien moral, bien chrétien,
Sur le mépris des plaisirs et du bien.
On y prouva que les hommes sont frères,

Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de Dieu, les humaines misères,
Vivre en commun pour se mieux soulager.
Ce livre saint, mis depuis en lumière,
Fut enrichi d'un docte commentaire
Pour diriger *et l'esprit et le cœur*,
Avec préface et l'avis au lecteur.

Du clément roi la maison consternée
Est cependant au trouble abandonnée;
On court en vain dans les champs, dans les bois.
Ainsi jadis on vit le bon Phinée,
Prince de Thrace, et le pieux Énée,
Tout effarés et de frayeur pantois,
Quand à leur nez les gloutonnes harpies,
Juste à midi de leurs antres sorties,
Vinrent manger le dîner de ces rois.

Agnès timide, et Dorothée en larmes,
Ne savent plus comment couvrir leurs charmes.
Le bon Bonneau, fidèle trésorier,
Les fesait rire à force de crier.
Ah ! disait-il, jamais pareille perte
Dans nos combats ne fut par nous soufferte.

Ah ! j'en mourrai; les fripons m'ont tout pris ;
Le roi mon maître est trop bon, quand j'y pense.
Voilà le prix de son trop d'indulgence,
Et ce qu'on gagne avec les beaux esprits.
La douce Agnès, Agnès compatissante,
Toujours accorte et toujours bien disante,
Lui répliqua : Mon cher et gros Bonneau,
Pour Dieu, gardez qu'une telle aventure
Ne vous inspire un dégoût tout nouveau
Pour les auteurs et la littérature;
Car j'ai connu de très-bons écrivains,
Ayant le cœur aussi pur que les mains,
Sans le voler aimant le roi leur maître,
Fesant du bien sans chercher à paraître,
Parlant en prose, en vers mélodieux,
De la vertu, mais la pratiquant mieux:
Le bien public est le fruit de leurs veilles;
Le doux plaisir, déguisant leurs leçons,
Touche les cœurs en charmant les oreilles;
On les chérit; et, s'il est des Frelons
Dans notre siècle, on trouve des abeilles.

Bonneau reprit : Eh ! que m'importe, hélas!

Frelon, abeille, et tout ce vain fatras?
Il faut dîner, et ma bourse est perdue.
On le console; et chacun s'évertue,
En vrais héros endurcis aux revers,
A réparer les dommages soufferts.
On s'achemine aussitôt vers la ville,
Vers ce château, le noble et sûr asile
Du grand roi Charle et de ses paladins,
Garni de tout, et fourni de bons vins.
Nos chevaliers à moitié s'équipèrent,
Fort simplement les dames s'ajustèrent.
On arriva mal en point, harassé,
Un pied tout nu, l'autre à demi chaussé.

FIN DU CHANT DIX-HUITIÈME.

LA

PUCELLE D'ORLÉANS,

CHANT DIX-NEUVIÈME.

MORT du brave et tendre la Trimouille, et de la charmante Dorothée. Le dur Tirconel se fait chartreux.

Ch. 19.



Monsiau del. Malbête Sculp

Elle exhalait son ame et ses sanglots :
Et j'aime... j'aime, étaient les derniers mots
Que prononça cette amante fidelle.

CHANT XIX.

SOEUR de la mort, impitoyable guerre,
Droit des brigands que nous nommons héros,
Monstre sanglant, né des flancs d'Atropos,
Que tes forfaits ont dépeuplé la terre !
Tu la couvris et de sang et de pleurs.
Mais quand l'Amour joint encor ses malheurs
A ceux de Mars, lorsque la main chérie
D'un tendre amant de faveurs enivré,
Répand un sang par lui-même adoré,
Et qu'il voudrait racheter de sa vie;
Lorsqu'il enfonce un poignard égaré
Au même sein que ses lèvres brûlantes
Ont marqueté d'empreintes si touchantes;
Qu'il voit fermer à la clarté du jour
Ces yeux aimés qui respiraient l'amour :
D'un tel objet les peintures terribles
Font plus d'effet sur les cœurs nés sensibles,
Que cent guerriers qui terminent leur sort,
Payés d'un roi pour courir à la mort.

CHARLE, entouré de la troupe royale,

Avait repris cette raison fatale,
Présent maudit dont on fait tant de cas,
Et s'en servait pour chercher les combats.
Ils cheminaient vers les murs de la ville,
Vers ce château, son noble et sûr asile,
Où se gardaient ces magasins de Mars,
Ce long amas de lances et de dards,
Et les canons que l'enfer en sa rage
Avait fondus pour notre affreux usage.
Dejà des tours le faîte paraissait;
La troupe en hâte au grand trot avançait,
Pleine d'espoir ainsi que de courage:
Mais la Trimouille, honneur des Poitevins
Et des amans, allant près de sa dame
Au petit pas, et parlant de sa flamme,
Manqua sa route, et prit d'autres chemins.

Dans un vallon qu'arrose une onde pure,
Au fond d'un bois de cyprès toujours verts,
Qu'en pyramide a formés la nature,
Et dont le faîte a bravé cent hivers,
Il est un antre où souvent les Naïades
Et les Sylvains viennent prendre le frais.

Un clair ruisseau, par des conduits secrets,
Y tombe en nappe et forme vingt cascades;
Un tapis vert est tendu tout auprès;
Le serpolet, la mélisse naissante,
Le blanc jasmin, la jonquille odorante,
Y semblent dire aux bergers d'alentour:
Reposez-vous sur ce lit de l'Amour.
Le Poitevin entendit ce langage
Du fond du cœur. L'haleine des zéphyrs,
Le lieu, le temps, sa tendresse, son âge,
Sur-tout sa dame, allument ses desirs.
Les deux amans de cheval descendirent,
Sur le gazon côte à côte se mirent,
Et puis des fleurs, puis des baisers cueillirent:
Mars et Vénus, planant du haut des cieux,
N'ont jamais vu d'objets plus dignes d'eux.
Du fond des bois les nymphes applaudirent;
Et les moineaux, les pigeons de ces lieux
Prirent exemple, et s'en aimèrent mieux.

Dans le bois même était une chapelle,
Séjour funèbre à la mort consacré,
Où l'avant-veille on avait enterré

De Jean Chandos la dépouille mortelle.
Deux desservans, vêtus d'un blanc surplis,
Y dépêchaient de longs *De profundis ;*
Paul Tirconel assistait au service,
Non qu'il goûtât ce dévot exercice,
Mais au défunt il était attaché.
Du preux Chandos il était frère d'armes,
Fier comme lui, comme lui débauché,
Ne connaissant ni l'amour ni les larmes.
Il conservait un reste d'amitié
Pour Jean Chandos ; et dans sa violence
Il jurait Dieu qu'il en prendrait vengeance,
Plus par colère encor que par pitié.

Il aperçut du coin d'une fenêtre
Les deux chevaux qui s'amusaient à paître ;
Il va vers eux : ils tournent en ruant
Vers la fontaine, où l'un et l'autre amant
A ses transports en secret s'abandonne,
Occupés d'eux, et ne voyant personne.
Paul Tirconel, dont l'esprit inhumain
Ne souffrait pas les plaisirs du prochain,
Grinça des dents, et s'écria : Profanes,

C'est donc ainsi, dans votre indigne ardeur,
Que d'un héros vous insultez les manes !
Rebut honteux d'une cour sans pudeur,
Vils ennemis, quand un Anglais succombe,
Vous célébrez ce rare événement ;
Vous l'outragez au sein du monument,
Et vous venez vous baiser sur sa tombe !
Parle, est-ce toi, discourtois chevalier,
Fait pour la cour et né pour la mollesse,
Dont la main faible aurait, par quelque adresse,
Donné la mort à ce puissant guerrier ?
Quoi ! sans parler tu lorgnes ta maîtresse !
Tu sens ta honte, et ton cœur se confond.

A ce discours la Trimouille répond :
Ce n'est point moi ; je n'ai point cette gloire.
Dieu qui conduit la valeur des héros,
Comme il lui plaît accorde la victoire.
Avec honneur je combattis Chandos ;
Mais une main qui fut plus fortunée,
Aux champs de Mars trancha sa destinée ;
Et je pourrai peut-être dès ce jour
Punir aussi quelque Anglais à mon tour.

Comme un vent frais d'abord par son murmure
Frise en sifflant la surface des eaux,
S'élève, gronde, et brisant les vaisseaux,
Répand l'horreur sur toute la nature;
Tels la Trimouille et le dur Tirconel
Se préparaient au terrible duel,
Par ces propos pleins d'ire et de menace.
Ils sont tous deux sans casque et sans cuirasse.
Le Poitevin sur les fleurs du gazon
Avait jeté, près de sa Milanaise,
Cuirasse, lance, et sabre et morion,
Tout son harnois, pour être plus à l'aise;
Car de quoi sert un grand sabre en amours?
Paul Tirconel marchait armé toujours;
Mais il laissa dans la chapelle ardente
Son casque d'or, sa cuirasse brillante,
Ses beaux brassards aux mains d'un écuyer.
Il ne garda qu'un large baudrier
Qui soutenait sa lame étincelante.
Il la tira. La Trimouille à l'instant,
Prêt à punir ce brutal insulaire,
D'un saut léger à son arme sautant,
La ramassa tout bouillant de colère,

Et s'écriant : Monstre cruel, attends,
Et tu verras bientôt ce que mérite
Un scélérat qui, fesant l'hypocrite,
S'en vient troubler un rendez-vous d'amans.
Il dit, et pousse à l'Anglais formidable.
Tels en Phrygie Hector et Ménélas
Se menaçaient, se portaient le trépas,
Aux yeux d'Hélène affligée et coupable.

L'ANTRE, le bois, l'air, le ciel retentit
Des cris perçans que jetait Dorothée :
Jamais l'amour ne l'a plus transportée ;
Son tendre cœur jamais ne ressentit
Un trouble égal. Eh quoi ! sur le pré même
Où je goûtais les pures voluptés !
Dieux tout-puissans ! je perdrais ce que j'aime !
Cher la Trimouille ! ah ! barbare, arrêtez ;
Barbare Anglais, percez mon sein timide.

DISANT ces mots, courant d'un pas rapide,
Les bras tendus, les yeux étincelans,
Elle s'élance entre les combattans.
De son amant la poitrine d'albâtre,

Ce doux satin, ce sein qu'elle idolâtre,
Etait déjà vivement effleuré
D'un coup terrible à grand'peine paré.
Le beau Français, que sa blessure irrite,
Sur le Breton vole et se précipite.
Mais Dorothée était entre les deux.
O dieu d'amour ! ô ciel ! ô coup affreux !
O quel amant pourra jamais apprendre,
Sans arroser mes écrits de ses pleurs,
Que des amans le plus beau, le plus tendre,
Le plus comblé des plus douces faveurs,
A pu frapper sa maîtresse charmante !
Ce fer mortel, cette lame sanglante
Perçait ce cœur, ce siége des amours,
Qui pour lui seul fut embrasé toujours :
Elle chancelle, elle tombe expirante,
Nommant encor la Trimouille.... et la mort,
L'affreuse mort déjà s'emparait d'elle;
Elle le sent; elle fait un effort,
Rouvre les yeux qu'une nuit éternelle
Allait fermer; et de sa faible main,
De son amant touchant encor le sein,
Et lui jurant une ardeur immortelle,

Elle exhalait son ame et ses sanglots·
Et, j'aime.... j'aime.... étaient les derniers mots
Que prononça cette amante fidelle.
C'était en vain. Son la Trimouille, hélas !
N'entendait rien. Les ombres du trépas
L'environnaient ; il est tombé près d'elle
Sans connaissance ; il était dans ses bras
Teint de son sang, et ne le sentait pas.
A ce spectacle épouvantable et tendre,
Paul Tirconel demeura quelque temps
Glacé d'horreur ; l'usage de ses sens
Fut suspendu. Tel on nous fait entendre
Que cet Atlas, que rien ne put toucher,
Prit autrefois la forme d'un rocher.

MAIS la pitié, que l'aimable nature
Mit de sa main dans le fond de nos cœurs
Pour adoucir les humaines fureurs,
Se fit sentir à cette ame si dure :
Il secourut Dorothée ; il trouva
Deux beaux portraits, tous deux en miniature,
Que Dorothée avec soin conserva
Dans tous les temps et dans toute aventure.

On voit dans l'un la Trimouille aux yeux bleus,
Aux cheveux blonds ; les traits de son visage
Sont fiers et doux ; la grace et le courage
Y sont mêlés par un accord heureux.
Tirconel dit : Il est digne qu'on l'aime.
Mais que dit-il, lorsqu'au second portrait
Il aperçut qu'on l'avait peint lui-même ?
Il se contemple ; il se voit trait pour trait.
Quelle surprise ! en son ame il rappelle
Que vers Milan voyageant autrefois,
Il a connu Carminetta la belle,
Noble et galante, aux Anglais peu cruelle ;
Et qu'en partant au bout de quelques mois,
La laissant grosse, il eut la complaisance
De lui donner, pour adoucir l'absence,
Ce beau portrait que du lombard Bélin
La main savante a mis sur le vélin.
De Dorothée, hélas ! elle fut mère :
Tout est connu ; Tirconel est son père.

Il était froid, indifférent, hautain,
Mais généreux, et dans le fond humain.
Quand la douleur à de tels caractères

Fait éprouver ses atteintes amères,
Ses traits sur eux font des impressions
Qui n'entrent point dans les cœurs ordinaires,
Trop aisément ouverts aux passions.
L'acier, l'airain plus fortement s'allume
Que les roseaux qu'un feu léger consume.
Ce dur Anglais voit sa fille à ses pieds;
De son beau sang la mort s'est assouvie;
Il la contemple, et ses yeux sont noyés
Des premiers pleurs qu'il versa de sa vie.
Il l'en arrose, il l'embrasse cent fois;
De hurlemens il étonne les bois;
Et maudissant la fortune et la guerre,
Tombe à la fin sans haleine et sans voix.

A ces accens tu rouvris la paupière,
Tu vis le jour, la Trimouille, et soudain
Tu détestas ce reste de lumière.
Il retira son arme meurtrière
Qui traversait cet adorable sein;
Sur l'herbe rouge il pose la poignée,
Puis sur la pointe avec force élancé,
D'un coup mortel il est bientôt percé,

Et de son sang sa maîtresse est baignée.

Aux cris affreux que poussa Tirconel,
Les écuyers, les prêtres accoururent.
Epouvantés du spectacle cruel,
Ces cœurs de glace ainsi que lui s'émurent;
Et Tirconel aurait suivi sans eux
Les deux amans au séjour ténébreux.

Ayant enfin de ce désordre extrême
Calmé l'horreur, et rentrant en lui-même,
Il fit poser ces amans malheureux
Sur un brancard que des lances formèrent:
Au camp du roi des guerriers les portèrent,
Et de leurs pleurs les chemins arrosèrent.

Paul Tirconel, homme en tout violent,
Prenait toujours son parti sur le champ.
Il détesta, depuis cette aventure,
Et femme et fille, et toute la nature.
Il monte un barbe; et courant sans valets,
L'œil morne et sombre, et ne parlant jamais,
Le cœur rongé, va dans son humeur noire
Droit à Paris, loin des rives de Loire.

En peu de jours il arrive à Calais,
S'embarque, et passe à sa terre natale :
C'est là qu'il prit la robe monacale
De saint Bruno ; c'est là qu'en son ennui
Il mit le ciel entre le monde et lui,
Fuyant ce monde, et se fuyant lui-même ;
C'est là qu'il fit un éternel carême ;
Il y vécut sans jamais dire un mot,
Mais sans pouvoir jamais être dévot.

QUAND le roi Charle, Agnès et la guerrière
Virent passer ce convoi douloureux,
Qu'on aperçut ces amans généreux,
Jadis si beaux et si long-temps heureux,
Souillés de sang et couverts de poussière,
Tous les esprits parurent effrayés,
Et tous les yeux de pleurs furent noyés.
On pleura moins dans la sanglante Troie,
Quand de la mort Hector devint la proie ;
Et lorsqu'Achille, en modeste vainqueur,
Le fit traîner avec tant de douceur,
Les pieds liés et la tête pendante,
Après son char qui volait sur des morts ;

Car Andromaque au moins était vivante
Quand son époux passa les sombres bords.

La belle Agnès, Agnès toute tremblante,
Pressait le roi qui pleurait dans ses bras,
Et lui disait : Mon cher amant, hélas !
Peut-être un jour nous serons l'un et l'autre
Portés ainsi dans l'empire des morts :
Ah ! que mon ame, aussi-bien que mon corps,
Soit à jamais unie avec la vôtre !

A ces propos, qui portaient dans les cœurs
La triste crainte et les molles douleurs,
Jeanne prenant ce ton mâle et terrible,
Organe heureux d'un courage invincible,
Dit : Ce n'est point par des gémissemens,
Par des sanglots, par des cris, par des larmes,
Qu'il faut venger ces deux nobles amans ;
C'est par le sang : prenons demain les armes.
Voyez, ô roi ! ces remparts d'Orléans,
Tristes remparts que l'Anglais environne.
Les champs voisins sont encor tout fumans
Du sang versé, que vous-même en personne

Fîtes couler de vos royales mains.
Préparons-nous ; suivez vos grands desseins,
C'est ce qu'on doit à l'ombre ensanglantée
De la Trimouille et de sa Dorothée :
Un roi doit vaincre, et non pas soupirer.
Charmante Agnès, cessez de vous livrer
Aux mouvemens d'une ame douce et bonne.
A son amant Agnès doit inspirer
Des sentimens dignes de sa couronne.
Agnès reprit : Ah ! laissez-moi pleurer !

FIN DU CHANT DIX-NEUVIÈME.

LA
PUCELLE D'ORLÉANS,
CHANT VINGTIÈME.

ARGUMENT.

COMMENT Jeanne tomba dans une étrange tentation ; tendre témérité de son âne ; belle résistance de la Pucelle.

Ch. 20.



N. Monsiau inv. 1797 L. Pauquet Sculp.

A ce discours, peut-être téméraire,

Jeanne sentit une juste colère :

CHANT XX.

L'HOMME et la femme est chose bien fragile ;
Sur la vertu gardez-vous de compter.
Ce vase est beau, mais il est fait d'argile ;
Un rien le casse : on peut le rajuster,
Mais ce n'est pas entreprise facile.
Garder ce vase avec précaution,
Sans le ternir, croyez-moi, c'est un rêve :
Nul n'y parvient ; témoin le mari d'Eve,
Et le vieux Loth, et l'aveugle Samson,
David le saint, le sage Salomon,
Et vous sur-tout, sexe doux, sexe aimable,
Tant du nouveau que du vieux testament,
Et de l'histoire, et même de la fable.
Sexe dévot, je pardonne aisément
Vos petits tours et vos petits caprices,
Vos doux refus, vos charmans artifices ;
Mais j'avoûrai qu'il est de certains cas,
De certains goûts que je n'excuse pas.
J'ai vu par fois une bamboche, un singe,
Gros, court, tanné, tout velu sous le linge,

Comme un blondin caressé dans vos bras.
J'en suis fâché pour vos tendres appas.
Un âne ailé vaut cent fois mieux, peut-être,
Qu'un fat en robe et qu'un lourd petit-maître.
Sexe adorable, à qui j'ai consacré
Le don des vers dont je fus honoré,
Pour vous instruire il est temps de connaître
L'erreur de Jeanne, et comme un beau grison
Pour un moment égara sa raison;
Ce n'est pas moi, c'est le sage Tritême,
Ce digne abbé qui vous parle lui-même.

Le gros damné de père Grisbourdon,
Terrible encore au fond de sa chaudière,
En blasphêmant cherchait l'occasion
De se venger de la Pucelle altière,
Par qui là-haut d'un coup d'estramaçon
Son chef tondu fut privé de son tronc.
Il s'écriait : O Belzébuth ! mon père,
Ne pourrais-tu dans quelque gros péché
Faire tomber cette Jeanne sévère ?
J'y crois pour moi ton honneur attaché.
Comme il parlait, arriva plein de rage

Hermaphrodix au ténébreux rivage,
Son eau bénite encor sur le visage.
Pour se venger, l'amphibie animal
Vient s'adresser à l'auteur de tout mal.
Les voilà donc tous les trois qui conspirent
Contre une femme. Hélas ! le plus souvent
Pour les séduire il n'en fallut pas tant.
Depuis long-temps tous les trois ils apprirent
Que Jeanne d'Arc, dessous son cotillon
Gardait les clefs de la ville assiégée,
Et que le sort de la France affligée
Ne dépendait que de sa mission.
L'esprit du diable a de l'invention :
Il courut vîte observer sur la terre
Ce que fesaient ses amis d'Angleterre ;
En quel état, et de corps et d'esprit,
Se trouvait Jeanne après le grand conflit.

Le roi, Dunois, Agnès alors fidelle,
L'âne, Bonneau, Bonifoux, la Pucelle,
Étaient entrés vers la nuit dans le fort,
En attendant quelque nouveau renfort.
Des assiégés la brèche réparée

Aux assaillans ne permet plus l'entrée.
Des ennemis la troupe est retirée.
Les citoyens, le roi Charle et Bedfort,
Chacun chez soi soupe en hâte et s'endort.

Muses, tremblez de l'étrange aventure
Qu'il faut apprendre à la race future;
Et vous, lecteurs, en qui le ciel a mis
Les sages goûts d'une tendresse pure,
Remerciez et Dunois et Denis,
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.

Il vous souvient que je vous ai promis
De vous conter les galantes merveilles
De ce Pégase aux deux longues oreilles,
Qui combattit, sous Jeanne et sous Dunois,
Les ennemis des filles et des rois.
Vous l'avez vu sur ses ailes dorées
Porter Dunois aux lombardes contrées:
Il en revint, mais il revint jaloux.
Vous savez bien qu'en portant la Pucelle,
Au fond du cœur il sentit l'étincelle
De ce beau feu, plus vif encor que doux,

Ame, ressort et principe des mondes,
Qui dans les airs, dans les bois, dans les ondes,
Produit les corps et les anime tous.
Ce feu sacré, dont il nous reste encore
Quelques rayons dans ce monde épuisé,
Fut pris au ciel pour animer Pandore.
Depuis ce temps le flambeau s'est usé :
Tout est flétri; la force languissante
De la nature, en nos malheureux jours,
Ne produit plus que d'imparfaits amours.
S'il est encore une flamme agissante,
Un germe heureux des principes divins,
Ne cherchez pas chez Vénus-Uranie,
Ne cherchez pas chez les faibles humains;
Adressez-vous aux héros d'Arcadie.

Beaux Céladons, que des objets vainqueurs
Ont enchaînés par des liens de fleurs;
Tendres amans en cuirasse, en soutane,
Prélats, abbés, colonels, conseillers,
Gens du bel air, et même cordeliers,
En fait d'amour, défiez-vous d'un âne.
Chez les Latins le fameux âne d'or,

Si renommé par sa métamorphose,
De celui-ci n'approchait pas encor;
Il n'était qu'homme, et c'est bien peu de chose.

L'ABBÉ Tritême, esprit sage et discret,
Et plus savant que le pédant Larchet,
Modeste auteur de cette noble histoire,
Fut effrayé plus qu'on ne saurait croire,
Quand il fallut, aux siècles à venir,
De ces excès transmettre la mémoire.
De ses trois doigts il eut peine à tenir
Sur son papier sa plume épouvantée.
Elle tomba : mais son ame agitée
Se rassura, fesant réflexion
Sur la malice et le pouvoir du diable.

DU genre humain cet ennemi coupable
Est tentateur de sa profession;
Il prend les gens en sa possession;
De tout péché ce père formidable,
Rival de Dieu, séduisit autrefois
Ma chère mère un soir au coin d'un bois,
Dans son jardin. Ce serpent hypocrite

Lui fit manger d'une pomme maudite :
Même on prétend qu'il lui fit encor pis.
On la chassa de son beau paradis.
Depuis ce jour, Satan dans nos familles
A gouverné nos femmes et nos filles.
Le bon Tritême en avait dans son temps
Vu de ses yeux des exemples touchans.
Voici comment ce grand homme raconte
Du saint baudet l'insolence et la honte.

La grosse Jeanne, au visage vermeil,
Qu'ont rafraîchi les pavots du sommeil,
Entre ses draps doucement recueillie,
Se rappelait les destins de sa vie.
De tant d'exploits son jeune cœur flatté,
A saint Denis n'en donna pas la gloire;
Elle conçut un grain de vanité.
Denis fâché, comme on peut bien le croire,
Pour la punir, laissa quelques momens
Sa protégée au pouvoir de ses sens.
Denis voulut que sa Jeanne qu'il aime,
Connût enfin ce qu'on est par soi-même,
Et qu'une femme, en toute occasion,

Pour se conduire a besoin d'un patron.
Elle fut prête à devenir la proie
D'un piége affreux que tendit le démon.
On va bien loin sitôt qu'on se fourvoie.

Le tentateur, qui ne néglige rien,
Prenait son temps ; il le prend toujours bien.
Il est par-tout : il entra par adresse
Au corps de l'âne ; il forma son esprit,
Valeur des sons à sa langue il apprit,
De sa voix rauque adoucit la rudesse,
Et l'instruisit aux finesses de l'art
Approfondi par Ovide et Bernard.

L'ane éclairé surmonta toute honte ;
De l'écurie adroitement il monte
Au pied du lit, où dans un doux repos
Jeanne en son cœur repassait ses travaux ;
Puis doucement s'accroupissant près d'elle,
Il la loua d'effacer les héros,
D'être invincible, et sur-tout d'être belle.
Ainsi jadis le serpent séducteur,
Quand il voulut subjuguer notre mère,

Lui fit d'abord un compliment flatteur.
L'art de louer commença l'art de plaire.

Ou suis-je ? ô ciel ! s'écria Jeanne d'Arc :
Qu'ai-je entendu? par saint Luc! par saint Marc!
Est-ce mon âne ? ô merveille ! ô prodige !
Mon âne parle, et même il parle bien.

L'ane à genoux, composant son maintien,
Lui dit : O d'Arc ! ce n'est point un prestige ;
Voyez en moi l'âne de Canaan :
Je fus nourri chez le vieux Balaam ;
Chez les païens Balaam était prêtre,
Moi j'étais juif ; et sans moi, mon cher maître
Aurait maudit tout ce bon peuple élu,
Dont un grand mal fût sans doute advenu.
Adonaï récompensa mon zèle ;
Au vieil Enoc bientôt on me donna :
Enoc avait une vie immortelle ;
J'en eus autant ; et le maître ordonna
Que le ciseau de la parque cruelle
Respecterait le fil de mes beaux ans.
Je jouis donc d'un éternel printemps.

De notre pré le maître débonnaire
Me permit tout, hors un cas seulement :
Il m'ordonna de vivre chastement.
C'est pour un âne une terrible affaire.
Jeune et sans frein dans ce charmant séjour,
Maître de tout, j'avais droit de tout faire,
Le jour, la nuit ; tout, excepté l'amour.
J'obéis mieux que ce premier sot homme
Qui perdit tout pour manger une pomme.
Je fus vainqueur de mon tempérament ;
La chair se tut ; je n'eus point de faiblesses ;
Je vécus vierge : or savez-vous comment ?
Dans le pays il n'était point d'ânesses.
Je vis couler, content de mon état,
Plus de mille ans dans ce doux célibat.

Lorsque Bacchus vint du fond de la Grèce
Porter le thyrse, et la gloire et l'ivresse,
Dans les pays par le Gange arrosés,
A ce héros je servis de trompette :
Les Indiens par nous civilisés
Chantent encor ma gloire et leur défaite.
Silène et moi nous sommes plus connus

Que tous les grands qui suivirent Bacchus.
C'est mon nom seul, ma vertu signalée,
Qui fit depuis tout l'honneur d'Apulée.

Enfin là-haut dans ces plaines d'azur,
Lorsque saint George, à vos Français si dur,
Ce fier saint George aimant toujours la guerre
Voulut avoir un coursier d'Angleterre;
Quand saint Martin, fameux par son manteau,
Obtint encore un cheval assez beau;
Monsieur Denis, qui fait, comme eux, figure,
Voulut, comme eux, avoir une monture:
Il me choisit, près de lui m'appela;
Il me fit don de deux brillantes ailes.
Je pris mon vol aux voûtes éternelles.
Du grand saint Roch le chien me festoya;
J'eus pour ami le porc de saint Antoine,
Céleste porc, emblême de tout moine;
D'étrilles d'or mon maître m'étrilla;
Je fus nourri de nectar, d'ambrosie.
Mais, ô ma Jeanne! une si belle vie
N'approche pas du plaisir que je sens
Au doux aspect de vos charmes puissans.

Le chien, le porc, et George, et Denis même,
Ne valent pas votre beauté suprême.
Croyez sur-tout que de tous les emplois
Où m'éleva mon étoile bénigne,
Le plus heureux, le plus selon mon choix,
Et dont je suis peut-être le plus digne,
Est de servir sous vos augustes lois.
Quand j'ai quitté le ciel et l'empyrée,
J'ai vu par vous ma fortune honorée.
Non, je n'ai pas abandonné les cieux;
J'y suis encor : le ciel est dans vos yeux.

A ce discours, peut-être téméraire,
Jeanne sentit une juste colère.
Aimer un âne, et lui donner sa fleur!
Souffrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir sauvé son innocence
Des muletiers et des héros de France?
Après avoir, par la grace d'en haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut?
Mais que cet âne, ô ciel! a de mérite!
Ne vaut-il pas la chèvre favorite
D'un Calabrois qui la pare de fleurs?

Non, disait-elle, écartons ces horreurs.
Tous ces pensers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne, et confondaient sa tête.
Ainsi qu'on voit sur les profondes mers
Les fiers tyrans des ondes et des airs,
L'un accourant des cavernes australes,
L'autre sifflant des glaces boréales,
Battre un vaisseau cinglant sur l'Océan
Vers Sumatra, Bengale ou Céïlan :
Tantôt la nef aux cieux semble portée,
Près des rochers tantôt elle est jetée ;
Tantôt l'abîme est prêt à l'engloutir,
Et des enfers elle paraît sortir.

L'ENFANT malin qui tient sous son empire
Le genre humain, les ânes et les dieux,
Son arc en main, planait au haut des cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux sourire.
De Jeanne d'Arc le grand cœur en effet
Était flatté de l'étonnant effet
Que produisait sa beauté singulière
Sur le sens lourd d'une ame si grossière.
Vers son amant elle avança la main,

Sans y songer; puis la tira soudain.
Elle rougit, s'effraye et se condamne;
Puis se rassure, et puis lui dit: Bel âne,
Vous concevez un chimérique espoir;
Respectez plus ma gloire et mon devoir;
Trop de distance est entre nos espèces.
Non, je ne puis approuver vos tendresses;
Gardez-vous bien de me pousser à bout.

L'Ane reprit: L'amour égale tout.
Songez au cygne à qui Léda fit fête
Sans cesser d'être une personne honnête.
Connaissez-vous la fille de Minos,
Pour un taureau négligeant des héros,
Et soupirant pour son beau quadrupède?
Sachez qu'un aigle enleva Ganymède,
Et que Philyre avait favorisé
Le dieu des mers en cheval déguisé.

Il poursuivait son discours; et le diable,
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fournissait ces exemples frappans,
Et mettait l'âne au rang de nos savans.

Tandis qu'il parle avec tant d'élégance,
Le grand Dunois, qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout stupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait,
Et quel rival l'Amour lui suscitait.
Il entre; il voit, ô prodige ! ô merveille !
Le possédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.

Jadis Vénus fut ainsi confondue,
Lorsqu'en un rets formé de fils d'airain,
Aux yeux des dieux le malheureux Vulcain
Sous le dieu Mars la montra toute nue.
Jeanne après tout n'a point été vaincue ;
Le bon Denis ne l'abandonnait pas :
Près de l'abîme il affermit ses pas ;
Il la soutint dans ce péril extrême.
Jeanne s'indigne et rentre en elle-même.
Comme un soldat dans son poste endormi,
Qui se réveille aux premières alarmes,
Frotte ses yeux, saute en pied, prend les armes,
S'habille en hâte, et fond sur l'ennemi.

De Débora la lance redoutable
Etait chez Jeanne auprès de son chevet,
Et de malheur souvent la préservait.
Elle la prend : la puissance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Jeanne et Dunois fondent sur le malin;
Le malin court, et sa voix effrayante
Fait retentir Blois, Orléans et Nante;
Et les baudets dans le Poitou nourris,
Du même ton répondaient à ses cris.
Satan fuyait; mais dans sa course prompte
Il veut venger les Anglais et sa honte:
Dans Orléans il vole comme un trait
Droit au logis du président Louvet;
Il s'y tapit dans le corps de madame.
Il était sûr de gouverner cette ame;
C'était son bien : le perfide est instruit
Du mal secret qui tient la présidente;
Il sait qu'elle aime, et que Talbot l'enchante.
Le vieux serpent en secret la conduit,
Il la dirige, il l'enflamme; il espère
Qu'elle pourra prêter son ministère
Pour introduire aux remparts d'Orléans

Le beau Talbot et ses fiers combattans :
En travaillant pour les Anglais qu'il aime,
Il sait assez qu'il combat pour lui-même.

FIN DU CHANT VINGTIÈME.

LA

PUCELLE D'ORLÉANS,

CHANT VINGT-UNIÈME.

ARGUMENT.

PUDEUR de Jeanne démontrée. Malice du diable. Rendez-vous donné par la présidente Louvet au grand Talbot. Services rendus par frère Lourdis. Belle conduite de la discrète Agnès. Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand roi Charles VII.

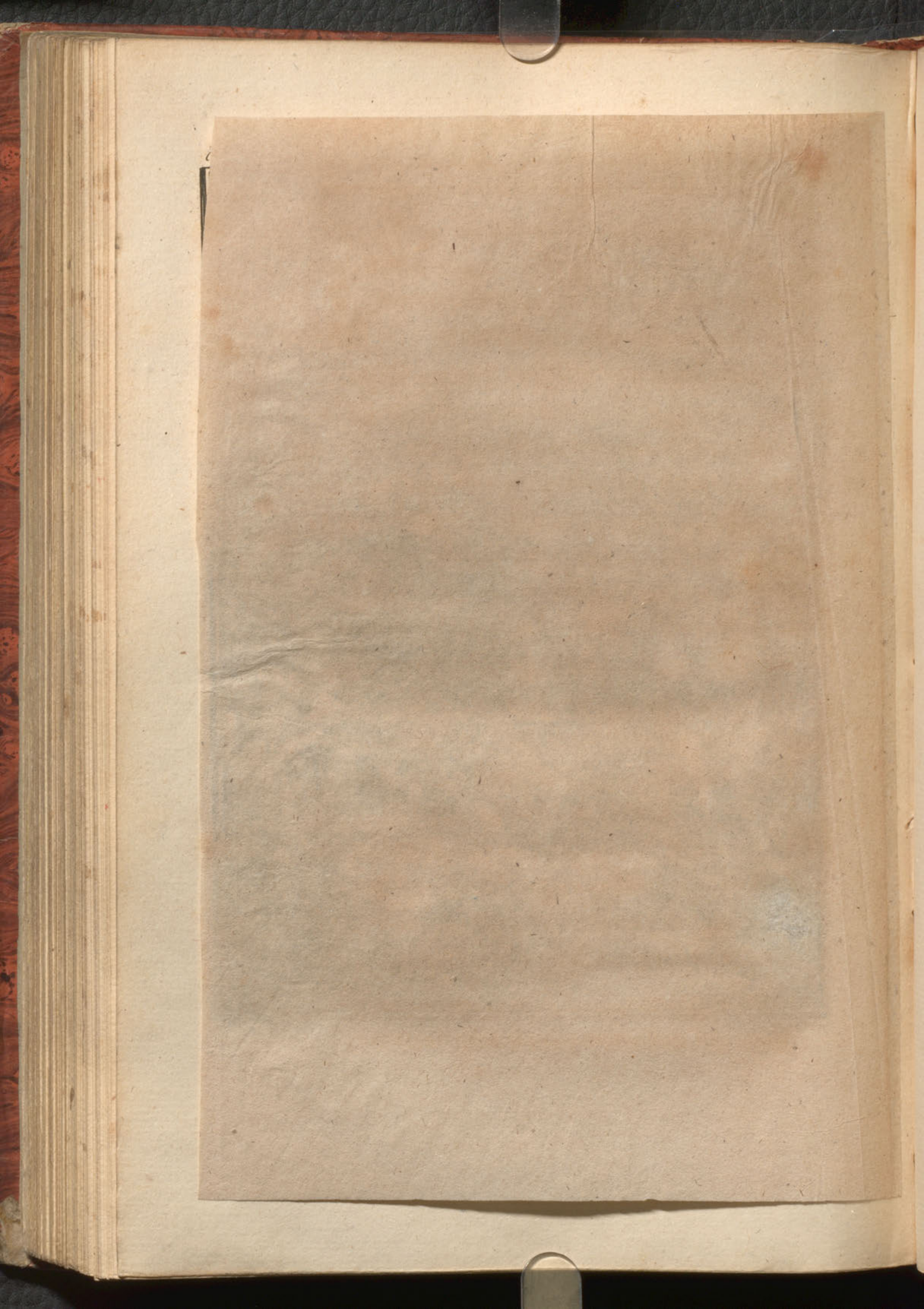
Ch. 21.



Dessiné par Marillier — Gravé par Patas

Talbot se rend, mais sans être abattu.

Jeanne et Dunois priserent sa vertu.



CHANT XXI.

Mon cher lecteur sait par expérience
Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne sont pas jeux d'enfans,
A deux carquois tout-à-fait différens :
L'un a des traits, dont la douce piqûre
Se fait sentir sans danger, sans douleur,
Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laisse une vive blessure.
Les autres traits sont un feu dévorant
Dont le coup part et brûle au même instant.
Dans les cinq sens ils portent le ravage ;
Un rouge vif allume le visage ;
D'un nouvel être on se croit animé ;
D'un nouveau sang le corps est enflammé ;
On n'entend rien ; le regard étincelle.
L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui sur ses bords s'élève, échappe et fuit,
N'est qu'une image imparfaite, infidelle,
De ces desirs dont l'excès vous poursuit.

Profanateurs indignes de mémoire,
Vous qui de Jeanne avez souillé la gloire,

Vils écrivains, qui du mensonge épris,
Falsifiez les plus sages écrits,
Vous prétendez que ma Pucelle Jeanne
Pour son grison sentit ce feu profane;
Vous imprimez qu'elle a mal combattu;
Vous insultez son sexe et sa vertu.
D'écrits honteux compilateurs infâmes,
Sachez qu'on doit plus de respect aux dames;
Ne dites point que Jeanne a succombé:
Dans cette erreur nul savant n'est tombé,
Nul n'avança des faussetés pareilles.
Vous confondez et les faits et les temps;
Vous corrompez les plus rares merveilles;
Respectez l'âne et ses faits éclatans:
Vous n'avez pas ses fortunés talens,
Et vous avez de plus longues oreilles.
Si la Pucelle, en cette occasion,
Vit d'un regard de satisfaction
Les feux nouveaux qu'inspirait sa personne,
C'est vanité qu'à son sexe on pardonne;
C'est amour-propre, et non pas l'autre amour.

Pour achever de mettre en tout son jour

De Jeanne d'Arc le lustre internissable,
Pour vous prouver qu'aux malices du diable,
Aux fiers transports de cet âne éloquent,
Son noble cœur était inébranlable,
Sachez que Jeanne avait un autre amant.
C'était Dunois, comme aucun ne l'ignore;
C'est le bâtard que son grand cœur adore.
On peut d'un âne écouter les discours,
On peut sentir un vain desir de plaire;
Cette passade, innocente et légère,
Ne trahit point de fidelles amours.

C'est dans l'histoire une chose avérée,
Que ce héros, ce sublime Dunois,
Était blessé d'une flèche dorée,
Qu'Amour tira de son premier carquois.
Il commanda toujours à sa tendresse;
Son cœur altier n'admit point de faiblesse:
Il aimait trop et l'état et le roi;
Leur intérêt fut sa première loi.

O Jeanne! il sait que ton beau pucelage
De la victoire est le précieux gage:

Il respectait Denis et tes appas;
Semblable au chien courageux et fidèle,
Qui résistant à la faim qui l'appelle,
Tient la perdrix et ne la mange pas.
Mais quand il vit que le baudet céleste
Avait parlé de sa flamme funeste,
Dunois voulut en parler à son tour.
Il est des temps où le sage s'oublie.

C'ÉTAIT, sans doute, une grande folie
Que d'immoler sa patrie à l'Amour:
C'était tout perdre; et Jeanne, encor honteuse
D'avoir d'un âne écouté les propos,
Résistait mal à ceux de son héros.
L'amour pressait son ame vertueuse:
C'en était fait, lorsque son doux patron
Du haut du ciel détacha son rayon;
Ce rayon d'or, sa gloire et sa monture,
Qui transporta sa béate figure
Quand il chercha, par ses soins vigilans,
Un pucelage aux remparts d'Orléans.
Ce saint rayon frappant au sein de Jeanne,
En écarta tout sentiment profane.

Elle cria : Cher bâtard, arrêtez ;
Il n'est pas temps, nos amours sont comptés :
Ne gâtons rien à notre destinée ;
C'est à vous seul que ma foi s'est donnée ;
Je vous promets que vous aurez ma fleur.
Mais attendons que votre bras vengeur,
Votre vertu, sous qui le Breton tremble,
Ait du pays chassé l'usurpateur ;
Sur des lauriers nous coucherons ensemble.

A ce propos le bâtard s'adoucit ;
Il écouta l'oracle, et se soumit.
Jeanne reçut son pur et doux hommage
Modestement ; et lui donna pour gage
Trente baisers chastes, pleins de pudeur,
Et tels qu'un frère en reçoit de sa sœur.
Dans leurs desirs tous deux ils se continrent,
Et de leurs faits honnêtement convinrent.
Denis les voit ; Denis très-satisfait,
De ses projets pressa le grand effet.

Le preux Talbot devait cette nuit même
Dans Orléans entrer par stratagême ;

Exploit nouveau pour ses Anglais hautains,
Tous gens sensés, mais plus hardis que fins.

O dieu d'amour ! ô faiblesse ! ô puissance !
Amour fatal, tu fus prêt de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'osait plus espérer,
Ce que Bedfort et son expérience,
Ce que Talbot et sa rare vaillance
Ne purent faire, Amour, tu l'entrepris !
Tu fais nos maux, cher enfant, et tu ris !

Si dans le cours de ses vastes conquêtes
Il effleura de ses flèches honnêtes
Le cœur de Jeanne, il lança d'autres coups
Dans les cinq sens de notre présidente.
Il la frappa de sa main triomphante
Avec les traits qui rendent les gens fous.
Vous avez vu la fatale escalade,
L'assaut sanglant, l'horrible canonnade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorsque Talbot et ses fières cohortes

Avaient brisé les remparts et les portes,
Et que sur eux tombaient du haut des toits
Le fer, la flamme et la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait, d'un pas agile,
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renversant tout, criant à haute voix:
Anglais, entrez ! bas les armes, bourgeois !
Il ressemblait au grand dieu de la guerre,
Qui sous ses pas fait retentir la terre,
Quand la discorde, et Bellone, et le sort,
Arment son bras, ministre de la mort.

La présidente avait une ouverture
Dans son logis, auprès d'une masure,
Et par ce trou contemplait son amant,
Ce casque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ses prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-dieu.
La présidente en était toute en feu,
Hors de ses sens, de honte dépouillée.
Telle autrefois, d'une loge grillée,
Madame Audou, dont l'Amour prit le cœur,

Lorgnait Baron, cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévorait sa figure,
Son beau maintien, ses gestes, sa parure,
Mêlait tout bas sa voix à ses accens,
Et recevait l'amour par tous les sens.

Chez la Louvet vous savez que le diable
Était entré sans se rendre importun;
Et que le diable et l'Amour, c'est tout un.
L'archange noir, de mal insatiable,
Prit la cornette et les traits de Suzon
Qui dès long-temps servait dans la maison;
Fille entendue, active, nécessaire,
Coiffant, frisant, portant des billets doux,
Savante en l'art de conduire une affaire,
Et ménageant souvent deux rendez-vous,
L'un pour sa dame, et puis l'autre pour elle.
Satan, caché sous l'air de la donzelle,
Tint ce discours à notre grosse belle:

Vous connaissez mes talens et mon cœur;
Je veux servir votre innocente ardeur;
Votre intérêt d'assez près me concerne.

Mon grand cousin est de garde ce soir
En sentinelle à certaine poterne;
Là, sans risquer que votre honneur soit terne,
Le beau Talbot peut en secret vous voir.
Écrivez-lui : mon grand cousin est sage;
Il vous fera très-bien votre message.
La présidente écrit un beau billet,
Tendre, emporté : chaque mot porte à l'ame
La volupté, les desirs et la flamme.
On voyait bien que le diable dictait.
Le grand Talbot, habile ainsi que tendre,
Au rendez-vous fit serment de se rendre;
Mais il jura que dans ce doux conflit
Par les plaisirs il irait à la gloire;
Et tout fut prêt afin qu'au saut du lit
Il ne fît plus qu'un saut à la victoire.

Il vous souvient que le frère Lourdis
Fut envoyé par le grand saint Denis,
Chez les Anglais pour lui rendre service :
Il était libre et chantait son office,
Disait sa messe, et même confessait.
Le preux Talbot sur sa foi le laissait,

Ne jugeant pas qu'un rustre, un imbécille,
Un moine épais, excrément de couvent,
Qu'il avait fait fesser publiquement,
Pût traverser un général habile.
Le juste ciel en jugeait autrement.
Dans ses décrets il se complaît souvent
A se moquer des plus grands personnages :
Il prend les sots pour confondre les sages.
Un trait d'esprit, venant du paradis,
Illumina le crâne de Lourdis.
De son cerveau la matière épaissie
Devint légère, et fut moins obscurcie :
Il s'étonna de son discernement.
Las ! nous pensons, le bon Dieu sait comment!
Connaissons-nous quel ressort invisible
Rend la cervelle ou plus ou moins sensible ?
Connaissons-nous quels atomes divers
Font l'esprit juste ou l'esprit de travers ?
Dans quels recoins du tissu cellulaire
Sont les talens de Virgile ou d'Homère ?
Et quel levain, chargé d'un froid poison,
Forme un Thersite, un Zoïle, un Fréron ?
Un intendant de l'empire de Flore

Près d'un œillet voit la ciguë éclore;
La cause en est au doigt du Créateur;
Elle est cachée aux yeux de tout docteur;
N'imitons pas leur babil inutile.

Lourdis d'abord devint très-curieux;
Utilement il employa ses yeux.
Il vit marcher sur le soir, vers la ville,
Des cuisiniers qui portaient à la file
Tous les apprêts pour un repas exquis;
Truffes, jambons, gélinottes, perdrix:
De gros flacons à panse ciselée
Rafraîchissaient, dans la glace pilée,
Ce jus brillant, ces liquides rubis
Que tient Cîteaux dans ses caveaux bénis.
Vers la poterne on marchait en silence.
Lourdis alors fut rempli de science,
Non de latin, mais de cet art heureux
De se conduire en ce monde scabreux.
Il fut doué d'une douce faconde,
Devint accort, attentif, avisé,
Regardant tout du coin d'un œil rusé,
Fin courtisan, plein d'astuce profonde,

Le moine, enfin, le plus moine du monde.
Ainsi l'on voit en tout temps ses pareils,
De la cuisine entrer dans les conseils;
Brouillons en paix, intrigans dans la guerre,
Régnant d'abord chez le grossier bourgeois,
Puis se glissant au cabinet des rois,
Et puis enfin troublant toute la terre;
Tantôt adroits et tantôt insolens,
Renards ou loups, ou singes ou serpens:
Voilà pourquoi les Bretons mécréans,
De leur engeance ont purgé l'Angleterre.

NOTRE Lourdis gagne un petit sentier
Qui par un bois mène au royal quartier.
En son esprit roulant ce grand mystère,
Il va trouver Bonifoux son confrère.
Dom Bonifoux, en ce même moment,
Sur les destins rêvait profondément;
Il mesurait cette chaîne invisible
Qui tient liés les destins et les temps,
Les petits faits, les grands événemens,
Et l'autre monde, et le monde sensible.
Dans son esprit il les combine tous,

Dans les effets voit la cause et l'admire :
Il en suit l'ordre : il sait qu'un rendez-vous
Peut renverser ou sauver un empire.
Le confesseur se souvenait encor
Qu'on avait vu les trois fleurs de lis d'or
En champ d'albâtre à la fesse d'un page,
D'un page anglais : sur-tout il envisage
Les murs tombés du mage Hermaphrodix.
Ce qui sur-tout l'étonne davantage,
C'est le bon sens, c'est l'esprit de Lourdis.
Il connut bien qu'à la fin saint Denis
De cette guerre aurait tout l'avantage.

Lourdis se fait présenter poliment
Par Bonifoux à la royale amie :
Sur sa beauté lui fait son compliment,
Et sur le roi ; puis il lui dit comment
Du grand Talbot la prudence endormie
A pour le soir un rendez-vous donné
Vers la poterne, où ce déterminé
Est attendu par la Louvet qui l'aime.
On peut, dit-il, user d'un stratagême ;
Suivre Talbot, et le surprendre là,

Comme Samson le fut par Dalila.
Divine Agnès, proposez cette affaire
Au grand roi Charle. Ah ! mon révérend père,
Lui dit Agnès, pensez-vous que le roi
Puisse toujours être amoureux de moi ?
Je n'en sais rien : je pense qu'il se damne,
Répond Lourdis ; ma robe le condamne,
Mon cœur l'absout. Ah ! qu'ils sont fortunés,
Ceux qui pour vous seront un jour damnés !
Agnès reprit : Moine, votre réponse
Est bien flatteuse, et de l'esprit annonce.
Puis dans un coin le tirant à l'écart,
Elle lui dit : Auriez-vous par hasard
Chez les Anglais vu le jeune Monrose ?
Le moine noir l'entendit finement.
Oui, je l'ai vu, dit-il ; il est charmant.
Agnès rougit, baisse les yeux, compose
Son beau visage ; et prenant par la main
L'adroit Lourdis, le mène avant nuit close
Au cabinet de son cher suzerain.

Lourdis y fit un discours plus qu'humain.
Le roi Charlot, qui ne le comprit guère,

Fit assembler son conseil souverain,
Ses aumôniers et son conseil de guerre.
Jeanne au milieu des héros ses pareils,
Comme au combat assistait aux conseils.
La belle Agnès d'une façon gentille,
Discrètement travaillant à l'aiguille,
De temps en temps donnait de bons avis,
Qui du roi Charle étaient toujours suivis.

On proposa de prendre avec adresse
Sous les remparts Talbot et sa maîtresse.
Tels dans les cieux le Soleil et Vulcain
Surprirent Mars avec son Aphrodise.
On prépara cette grande entreprise,
Qui demandait et la tête et la main.
Dunois d'abord prit le plus long chemin,
Fit une marche et pénible et savante,
Effort de l'art que dans l'histoire on vante.
Entre la ville et l'armée on passa;
Vers la poterne enfin on se plaça.
Talbot goûtait avec sa présidente
Les premiers fruits d'une union naissante,
Se promettant que du lit aux combats,

En vrai héros, il ne ferait qu'un pas.
Six régimens devaient suivre à la file.
L'ordre est donné : c'était fait de la ville.
Mais ses guerriers de la veille engourdis,
Pétrifiés d'un sermon de Lourdis,
Bâillaient encore et se mouvaient à peine.
L'un contre l'autre ils dormaient dans la plaine.
O grand miracle ! ô pouvoir de Denis !

JEANNE et Dunois, et la brillante élite
Des chevaliers qui marchaient à leur suite,
Bordaient déjà, sous les murs d'Orléans,
Les longs fossés du camp des assiégeans.
Sur un cheval venu de Barbarie,
Le seul que Charle eût dans son écurie,
Jeanne avançait, en tenant d'une main
De Débora l'estramaçon divin ;
A son côté pendait la noble épée
Qui d'Holopherne a la tête coupée.
Notre Pucelle, avec dévotion,
Fit à Denis tout bas cette oraison :

« TOI qui daignas à ma faiblesse obscure,
» Dans Domremi confier cette armure,

» Sois le soutien de ma fragilité.
» Pardonne-moi, si quelque vanité
» Flatta mes sens quand ton âne infidèle
» S'émancipa jusqu'à me trouver belle.
» Mon cher patron, daigne te souvenir
» Que c'est par moi que tu voulus punir
» De ces Anglais les ardeurs enragées,
» Qui polluaient des nonnes affligées.
» Un plus grand cas se présente aujourd'hui :
» Je ne puis rien sans ton divin appui.
» Prête ta force au bras de ta servante ;
» Il faut sauver la patrie expirante ;
» Il faut venger les lis de Charles sept,
» Avec l'honneur du président Louvet.
» Conduis à fin cette aventure honnête.
» Ainsi le ciel te conserve la tête ! »

Du haut du ciel saint Denis l'entendit,
Et dans le camp son âne la sentit :
Il sentit Jeanne ; et d'un battement d'aile,
La tête haute il s'envole vers elle.
Il s'agenouille, il demande pardon
Des attentats de sa tendresse impure.

Je fus, dit-il, possédé du démon;
Je m'en repens. Il pleure, il la conjure
De le monter; il ne saurait souffrir
Que sous sa Jeanne un autre ose courir.
Jeanne vit bien qu'une vertu divine
Lui ramenait la volatile asine.
Au pénitent sa grace elle accorda;
Fessa son âne, et lui recommanda
D'être à jamais plus discret et plus sage.
L'âne le jure, et rempli de courage,
Fier de sa charge, il la porte dans l'air.

Sur les Anglais il fond comme un éclair,
Comme un éclair que la foudre accompagne.
Jeanne en volant inonde la campagne
De flots de sang, de membres dispersés,
Coupe cent cous l'un sur l'autre entassés.

Dans son croissant de la nuit la courrière
Lui fournissait sa douteuse lumière.
L'Anglais surpris, encor tout étourdi,
Regarde en haut d'où le coup est parti.
Il ne voit point la lance qui le tue :

La troupe fuit, égarée, éperdue,
Et va tomber dans les mains de Dunois.
Charles se voit le plus heureux des rois;
Ses ennemis à ses coups se présentent
Tels que perdreaux en l'air éparpillés,
Tombant en foule et par le chien pillés,
Sous le fusil la bruyère ensanglantent.
La voix de l'âne inspire la terreur:
Jeanne d'en haut étend son bras vengeur,
Poursuit, pourfend, perce, coupe, déchire:
Dunois assomme; et le bon Charles tire
A son plaisir tout ce qui fuit de peur.

Le beau Talbot, tout enivré des charmes
De sa Louvet, et de plaisirs rendu,
Sur son beau sein mollement étendu,
A sa poterne entend le bruit des armes;
Il en triomphe. Il disait à part soi:
Voilà mes gens, Orléans est à moi.
Il s'applaudit de ses ruses habiles.
Amour, dit-il, c'est toi qui prends les villes.
Dans cet espoir Talbot encouragé,
Donne à sa belle un baiser de congé.

Il sort du lit, il s'habille ; il s'avance,
Pour recevoir les vainqueurs de la France.

Auprès de lui le grand Talbot n'avait
Qu'un écuyer, qui toujours le suivait :
Grand confident et rempli de vaillance,
Digne vassal d'un si galant héros,
Gardant sa lance ainsi que les manteaux.
Entrez, amis, saisissez votre proie,
Criait Talbot ; mais courte fut sa joie.
Au lieu d'amis, Jeanne, la lance en main,
Fondait vers lui sur son âne divin.
Deux cents Français entrent par la poterne.
Talbot frémit, la terreur le consterne.
Ces bons Français criaient : *Vive le roi !*
A boire, à boire ! avançons ! marche à moi !
A moi, Gascons, Picards ; qu'on s'évertue,
Point de quartier ! les voilà, tire, tue !

Talbot, remis du long saisissement
Que lui causa le premier mouvement,
A sa poterne ose encor se défendre.
Tel, tout sanglant, dans sa patrie en cendre

Le fils d'Anchise attaquait son vainqueur.
Talbot combat avec plus de fureur;
Il est Anglais : l'écuyer le seconde.
Talbot et lui combattraient tout un monde.
Tantôt de front, et tantôt dos à dos,
De leurs vainqueurs ils repoussent les flots;
Mais à la fin leur vigueur épuisée
Cède aux Français une victoire aisée.
Talbot se rend, mais sans être abattu.
Jeanne et Dunois prisèrent sa vertu.
Ils vont tous deux, de manière engageante,
Au président rendre la présidente.
Sans nul soupçon il la reçoit très-bien.
Les bons maris ne savent jamais rien.
Louvet toujours ignora que la France
A sa Louvet devait sa délivrance.

Du haut des cieux Denis applaudissait;
Sur son cheval saint George frémissait;
L'âne entonnait son octave écorchante,
Qui des Bretons redoublait l'épouvante.
Le roi, qu'on mit au rang des conquérans,
Avec Agnès soupa dans Orléans.

La même nuit, la fière et tendre Jeanne,
Ayant au ciel renvoyé son bel âne,
De son serment accomplissant les lois,
Tint sa parole à son ami Dunois.
Lourdis, mêlé dans la troupe fidelle,
Criait encore : *Anglais ! elle est pucelle !*

FIN DU CHANT VINGT-UNIÈME ET DERNIER.

CHANT
DE CORISANDRE.

Ce chant de Corisandre était le quatorzième de l'édition de 1756. L'auteur l'a supprimé dans celle de 1762 et les suivantes.

CORISANDRE.

Mon cher lecteur sait par expérience
Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne sont point jeux d'enfans,
A deux carquois tout-à-fait différens.
L'un a des traits dont la douce piqûre
Se fait sentir sans danger, sans douleur,
Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laisse une vive blessure.
Les autres traits sont un feu dévorant,
Dont le coup part et brûle au même instant.
Dans les cinq sens il porte le ravage;
Un rouge vif allume le visage;
D'un nouvel être on se croit animé;
D'un nouveau sang le corps est enflammé:
On n'entend rien, le regard étincelle:
L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui sur ses bords s'élève, échappe et fuit,
N'est qu'une image imparfaite, infidelle,
De ces desirs dont l'excès vous poursuit.
Vous connaissez tous ces états, mes frères;

Mais ce tyran de nos ames légères,
Ce dieu fripon, cet étourdi d'Amour,
Fesait alors un bien plus plaisant tour.

Il fit loger entre Blois et Cutendre
Une beauté, dont les aimables traits
Auraient passé tous les charmes d'Agnès,
Si cette belle avait eu le cœur tendre,
Beau don qui vaut tous les autres attraits.
C'était la jeune et sotte Corisandre.
L'Amour voulut que tout roi, chevalier,
Homme d'église et jeune bachelier,
Dès qu'il verrait cette belle imbécille,
Perdît le sens à se faire lier.
Mais les valets, le peuple, espèce vile,
Étaient exempts de la bizarre loi:
Il fallait être ou noble, ou prêtre, ou roi,
Pour être fou. Ce n'est pas tout encore:
L'art d'Esculape, et cent grains d'ellébore,
Contre ce mal étaient un vain secours;
Et la cervelle empirait tous les jours,
Jusqu'au moment où la belle innocente
Pour quelque amant serait compatissante:

Et ce moment, du ciel était prescrit
Pour que la sotte eût enfin de l'esprit.

Plus d'un galant né sur les bords de Loire,
Pour avoir vu Corisandre une fois,
Avait perdu le sens et la mémoire.
L'un se croit cerf, et broute dans les bois;
L'autre imagine avoir un cu de verre;
Dès qu'un passant le heurte en son chemin,
Il va criant qu'on casse son derrière:
Bertaud se croit du sexe féminin,
Porte une jupe, et se meurt de tristesse
Qu'à la trousser nul amant ne s'empresse:
D'un large bât Mérardon s'est chargé;
Il se croit âne et ne se trompe guère,
Veut qu'on le charge, et ne cesse de braire.
Culand se croit en marmite changé,
Marche à trois pieds; une main pose à terre,
L'autre fait l'anse. Hélas! chacun de nous
Pourrait fort bien se mettre au rang des fous,
Sans avoir vu la belle Corisandre.
Quel bon esprit ne se laisse surprendre
A ses desirs? et qui n'a ses travers?

Chacun est fou, tant en prose qu'en vers.

Or, Corisandre avait une grand'mère,
Femme de bien, d'une humeur peu sévère,
Dont en secret l'orgueil se complaisait
A voir les fous que sa fille fesait.
Mais de scrupule à la fin obsédée,
Elle eut pitié d'un si triste fléau :
Notre beauté, si fatale au cerveau,
Fut dans sa chambre étroitement gardée;
On fit poster, pour garder le château,
Deux champions à la mine assurée,
Qui défendaient l'accès de la maison
A tout venant qui risquait sa raison.

La belle sotte, ainsi claquemurée,
Filaït, cousait, et chantait sans penser,
Sans nul regret qui vînt la traverser,
Sans goût, sans soin, et sans la moindre envie
De s'appliquer à guérir la folie
De ses amans : ce qui n'auraït tenu
Qu'à dire oui, si la belle eût voulu.

Le fier Chandos, encor tout en colère

D'avoir manqué sa gentille adversaire,
Vers ses Anglais retournait en grondant ;
Semblable au chien dont la vorace dent
Saisit en vain le lièvre qui s'échappe :
Il tourne, il crie, il vire, il pleure, il jappe ;
Puis vers son maître approche à petits pas,
Portant la queue et l'oreille fort bas.
Chandos maudit son animal revêche,
Qui lui fit faute en ce brave duel.
Son général cependant lui dépêche,
Pour le hâter, un jeune colonel,
Brave Irlandais, nommé Paul Tircc nel,
Portant l'air haut, une large poitrine,
Jarrets tendus, bras nerveux, double échine,
Au sourcil fier : on voit bien à sa mine
Qu'il n'a jamais essuyé cet affront
Qui de Chandos fesait rougir le front.

Ces deux guerriers, avec leur noble escorte,
De Corisandre arrivant à la porte,
Veulent entrer, quand des deux portiers l'un
Crie : Arrêtez ! gardez-vous d'entreprendre
De pénétrer jusques à Corisandre,

Si vous voulez garder le sens commun.

Le fier Chandos, qui croit qu'on l'injurie,
Pousse en avant, et frappant en furie,
D'un coup d'estoc renverse à douze pas
Un des huissiers, qui se démet le bras,
Et tout meurtri roule au loin sur le sable.

Paul Tirconel, non moins impitoyable,
De l'éperon donne à la fois deux coups,
Lâche la bride et serre les genoux.
Son beau coursier, plus prompt que la tempête,
Saute, bondit, et passe sur la tête
De l'autre huissier, qui lève un œil confus,
Reste un moment interdit et perclus,
Et se tournant reçoit une ruade
Qui vous l'étend près de son camarade.
Tel en province un brillant officier,
Jeune, galant, aigrefin, petit-maître,
Court au spectacle, et rosse le portier,
Gagne une loge, et, placé sans payer,
Siffle par air tout ce qu'il voit paraître.

La suite anglaise arrive dans la cour:

La vieille dame y descend éplorée.
A ce grand bruit Corisandre effarée,
Prend un jupon, sort de la chambre, accourt.
Chandos leur fait un compliment fort court,
En digne Anglais, qui de parler n'a cure.
Mais observant l'innocente figure,
Ce teint de lis, ces charmes succulens,
Ces bras d'ivoire, et ces tetons naissans
Que de ses mains arrondit la nature,
Il s'en promet une heureuse aventure ;
Et Corisandre, à l'hébété maintien,
Jette au hasard un œil qui ne dit rien.
Pour Tirconel, d'une façon gentille
Il salua la grand'mère et la fille,
Et pour sa part fit aussi les yeux doux.
Qu'arrive-t-il ? les voilà tous deux fous.
Chandos atteint de cette maladie,
En maquignon, natif de Normandie,
Pour un cheval prend la jeune beauté,
Prétend qu'il soit sellé, bridé, monté ;
Et puis claquant sa croupe rebondie,
D'un demi-tour s'élance sur son dos.
La belle plie, et tombe sous Chandos ;

Quand Tirconel, par une autre manie,
Au même instant se croit cabaretier,
Et prend la belle à genoux accroupie
Pour un tonneau, prétend le relier
Et le percer, et sur-tout essayer
De la liqueur que Bacchus a rougie.

TOUT chevauchant alors Chandos lui crie :
Vous êtes fou ! *God dam!* L'esprit malin
A détraqué, je crois, votre cervelle.
Quoi ! vous prenez pour un tonneau de vin
Mon cheval blanc à crinière isabelle. —
C'est mon tonneau, j'en porte le bondon. —
C'est mon cheval.—C'est mon tonneau, mon frère.
Également tous deux avaient raison.
Chacun soutient sa brave opinion.
Un jacobin se met moins en colère
Pour saint Thomas, ou tel autre saint père,
Et d'Olivet pour son cher Cicéron.
Des démentis en réplique et duplique,
Et certains mots que, grace à ma pudeur,
Mon style honnête épargne à mon lecteur,
Mots effrayans pour qui d'honneur se pique,

Font que déjà nos illustres Bretons,
Ont dégaîné leurs fiers estramaçons.

Comme le vent, dans son faible murmure,
Frise d'abord la surface des eaux,
S'élève, gronde, et brisant les vaisseaux
Répand l'horreur sur toute la nature:
Ainsi l'on vit nos deux Anglais d'abord
Se plaisanter, faire semblant de rire;
Puis se fâcher; puis dans leur noir délire
Se menacer et se porter la mort.
Tous deux en garde, en la même posture,
Le bras tendu, le corps en son profil,
La tête haute et le bras de droit fil,
En quarte, en tierce, ils tâtent leur peau dure.

Mais aussitôt, sans règle ni mesure,
Plus acharnés, plus fiers, plus en courroux,
Du fer tranchant ils portent de grands coups.

Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
Du noir cocu les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante

Sous des marteaux moins redoublés, moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Le gros canon dont se moque la terre.

Des deux côtés le sang est répandu,
Du bras, du col, et du crâne fendu,
Malgré l'acier de leur brillante armure,
Sans qu'un seul cri succède à la blessure.
La bonne mère en gémit de douleur,
Dit son *Pater*, demande un confesseur;
Et cependant sa fille avec langueur,
Se rengorgeant, rajuste sa coiffure.

Nos deux Anglais, lassés, sanglans, rendus,
Gissaient tous deux sur la terre étendus,
Quand arriva notre bon roi de France,
Et ces héros, brillans porteurs de lance,
Et ces beautés qui formaient une cour
Digne de Mars et du dieu de l'amour.

La belle sotte au-devant d'eux s'avance,
Fait gauchement une humble révérence,
Nonchalamment leur donne le bonjour,

Et les voit tous avec indifférence.
Qui l'aurait cru, que la nature mît
Tant de poison dans des yeux sans esprit!
Des beaux Français les têtes détraquées
Sont par la belle à peine remarquées.
Les dons du ciel versés bénignement
Sont des mortels reçus différemment:
Tout se façonne à notre caractère :
Diversement sur nous la grace opère.
Le même suc, dont la terre nourrit
Des fruits divers les semences écloses,
Fait des œillets, des chardons et des roses.
Chacun se sent des mœurs de son pays :
Tout se varie : une tête française
Tourne autrement qu'une cervelle anglaise.
Chez les Anglais, sombres et durs esprits,
Toute folie est noire, atrabilaire;
Chez les Français elle est vive et légère.

D'ABORD nos gens, se prenant par la main,
Dansent en rond et chantent le refrain.
Le gros Bonneau lourdement se démène,
Hors de cadence ainsi que hors d'haleine;

Bréviaire en main, le père Bonifoux
A pas plus lents danse avec tous ces fous :
Il s'est placé tout auprès du beau page,
D'un air dévot lorgnant ce beau visage :
A son souris, à son dévot langage,
A ses yeux doux, à ses mains, à son ton,
On lui croirait un reste de raison.

Le mal nouveau qui fascine la vue
De la royale et dansante cohue,
Leur fait penser que la cour du château
Est un jardin avec un bassin d'eau ;
Et voulant tous s'y baigner, ils dépouillent
Leurs corselets ; et nus sur le gazon,
Nageant à vide et levant le menton,
Dans l'onde claire ils pensent qu'ils se mouillent.
Et remarquez que le moine engageant,
Près de Monrose allait toujours nageant.

A cet amas de têtes sans cervelle,
A ces objets, à tant de nudités,
On vit d'abord nos pudiques beautés,
La Dorothée, Agnès et la Pucelle,

Qui détournaient leur discrète prunelle,
Puis regardaient, et puis levaient les yeux
Avec le cœur et les mains vers les cieux.

Quoi ! s'écria l'inébranlable Jeanne,
J'aurai pour moi saint Denis et mon âne ;
J'aurai battu plus d'un Anglais profane,
Vengé mon prince et sauvé des couvens ;
J'aurai marché vers les murs d'Orléans,
Le tout en vain ! Le destin nous condamne
A voir périr nos travaux impuissans,
Et nos héros à perdre le bon sens !
La douce Agnès, la tendre Dorothée,
De nos nageurs se tenaient à portée,
Pleuraient tantôt, et riaient quelquefois
De voir si fous des héros et des rois.

Mais que résoudre ? où fuir ? quel parti prendre ?
On regrettait le château de Cutendre.
Une servante en secret leur apprit
Comme on trouvait au logis de la belle
L'art de guérir ceux qui perdaient l'esprit.
La Providence a décrété, dit-elle,
Que le bon sens ne peut être hébergé

Chez les cerveaux dont il a délogé,
Que quand enfin la belle Corisandre
Aux lacs d'Amour se laissera surprendre.

Ce bon avis ne fut pas sans profit ;
Le muletier par bonheur l'entendit :
Car vous saurez que ce valet terrible,
Pour Jeanne d'Arc étant toujours sensible,
Jaloux de l'âne, avait d'un pied discret
Suivi de loin l'amazone en secret.
Il se sentit la noble confiance
De secourir et son prince et la France.
La belle était justement dans un coin
Propre au mystère : il l'aperçut de loin.
Du moine noir il s'avisa de prendre
L'accoutrement. La belle à cet aspect
Sentit son cœur saisi d'un saint respect :
Elle obéit sans oser se défendre,
Innocemment et sans réflexion,
Comme fesant une bonne action.
Le muletier fit tant par ses menées,
Qu'il accomplit ses hautes destinées :
Il la subjugue. A peine elle sentit

La volupté, dont la triste ignorance
De sa jeune ame abrutissait l'essence,
De tous côtés le charme se rompit.
Chaque cervelle aussitôt fut remise
En son état, non sans quelque méprise :
Car le roi Charle obtint le gros bon sens
Du vieux Bonneau, lequel eut en partage
Celui du moine ; et chacun des galans
Troqua de même. On eut peu d'avantage
Dans ces marchés : la raison des humains,
Ce don de Dieu, n'est que fort peu de chose ;
Il ne l'a pas versée à pleines mains,
Et tout mortel est content de sa dose.
Ce changement n'en produisit aucun
Chez les amans : chacun pour sa maîtresse
Garda son goût, conserva sa tendresse ;
Car en amour, que fait le sens commun ?
Pour Corisandre, elle obtint la science
Du bien, du mal, une honnête assurance,
De l'art, du goût, enfin mille agrémens
Qu'elle ignorait dans sa triste innocence :
Un muletier lui fit tous ces présens.
Ainsi d'Adam la compagne imbécille,

Dans son jardin vivant sans volupté,
Dès que du diable elle eut un peu tâté,
Devint charmante, éclairée et subtile,
Telles que sont les femmes de nos jours,
Sans appeler le diable à leur secours.

FIN.

TABLE.

CHANT XX.

CHANT XXI.

